

Rapport moral Assemblée générale

Laurence Kahn

Chers collègues,

Le rapport moral que je vous présente ce soir rendra compte des activités de notre Association durant l'année qui vient de s'écouler. Mais c'est également le rapport de la fin du mandat que vous avez confié il y a deux ans au Conseil d'administration que j'ai eu l'honneur de présider. Jeter un regard rétrospectif sur le travail accompli, évaluer ce qui, dans la vie institutionnelle et scientifique, furent réussites et échecs, envisager les formes dans lesquelles l'APF s'inscrit dans le présent et le devenir international de la psychanalyse ne relève pas seulement du bilan.

Certes, il faut le faire. Mais la complication réside dans le tandem pour le moins étrange que forme l'accolement des deux mots : administration et psychanalyse. Du côté de l'administration, le principe d'une organisation stable, en tout cas suffisamment stable pour que l'on s'y reconnaisse ; du côté de la psychanalyse, le souhait que l'instabilité, inséparable de la possible déliaison des positions d'assujettissement psychique, permettent ici aussi de surmonter les entraves. Du côté de l'administration, la continuité qui, même si nous lui adjoignons le complément politiquement correct du changement (cf. « la continuité dans le changement »), contient de manière intrinsèque les embûches narcissiques de l'identité et la gangue de ses contraintes ; et, du côté de la psychanalyse, le vœu que la permanence, lorsqu'il y va de la transmission du legs freudien, demeure au service d'un étonnement tel que cela continue justement de détonner.

Entre les deux, la tension est inhérente à notre tâche : la nécessité que perdure le pacte des frères, par lequel toute société, tout regroupement humain, toute institution (et la nôtre comme les autres) tentent de surmonter les vœux meurtriers qui agitent ses membres – cette nécessité rencontre de plein fouet l'autre nécessité, celle de constamment repenser la nature des dédommagements accordés en contrepartie du renoncement pulsionnel, afin que

la désunion ne démantèle pas le groupe – des dédommagements si prompts à coopérer avec l'immobilisme, payés qu'ils sont au prix fort de l'idéalisation.

Tension, à dire vrai, est un mot faible lorsque l'on s'aperçoit que la répétition est aux deux bouts de la chaîne : répétition du même qui guette une institution principalement soucieuse de se reproduire à l'identique ; mais répétition aussi lorsque la même institution promeut à son insu la résistance à l'analyse sous le couvert de la rhétorique du nouveau. Car tel est le conflit, que nous savons mal quels buts vont servir nos souhaits de plus de liberté. S'agit-il de plus d'indépendance accordée à nos Moi ? Malheureusement, nos institutions, à l'instar de nos Moi, peuvent être les serviteurs de plusieurs maîtres.

Certes, il y a en principe des mots magiques pour faire face à cela : l'individuel et le collectif, l'évolution, le développement, l'ouverture, le dialogue, le débat. Des mots qui veulent dire l'entente cordiale et la capacité maintenue de parler la langue de l'autre quand bien même on ne désigne plus exactement les mêmes choses. Or, nous le savons, « on ne peut savoir où nous mène cette voie ; on cède d'abord sur les mots et puis peu à peu aussi sur la chose »¹. Ainsi l'ouverture peut-elle, certes, ouvrir au progrès. Mais elle peut tout aussi bien n'être que l'alliée d'un repli mal déguisé sous les habits neufs du rajeunissement. Entre idéaux et violence libidinale, entre satisfaction pulsionnelle et renonciation, le « principe » dit « de réalité » a bien du mal à trouver son chemin dans les transformations qui affectent le monde psychanalytique au nom d'une adaptation à la modernité dont le maître mot est devenu l'expansion.

Expansion dans l'espace, et l'on voit la conquête de territoires lointains, fortement convoités, obéir au moins autant aux lois de la course pour de nouveaux

¹ S. Freud : « Psychologie des masses et analyse du moi », *OCP XVI*, p. 30.

marchés qu'au souhait d'une émancipation culturelle dont la méthode analytique dans son exigence serait l'un des ferments, en aidant à l'approfondissement de notre compréhension du monde (écho du Freud de 1924 dans le *Petit abrégé*).

Expansion en nombre, et la petite taille de l'APF est, là, immédiatement sur la sellette lorsque l'on imagine que les entreprises doivent grossir et grandir pour occuper le terrain. Certes, pour faire entendre notre voix « hors les murs », il ne fait de doute que le nombre des membres est déterminant pour autant que, de lui, dépend partiellement le rayon de notre action. Mais la corrélation n'est que partielle si l'on prend précisément en compte la nature de l'action que l'on veut soutenir. Défendre une conception de l'analyse digne de ce nom, porter le pari qui fut du premier jour celui de l'APF, est aujourd'hui chose non pas plus ardue mais sans doute plus rebutante. À l'heure des exploits de la communication – quand celle-ci nous est vantée sous l'argument du développement et que le développement apparaît comme le remède à toutes nos limitations et impuissances – comment faire entendre que la psychanalyse s'enracine dans une expérience personnelle aussi étrange qu'étrangère à la parole socialisée, et que, dans son aridité, elle n'a pas de commune mesure avec le dialogue ? Mais qu'en ce sens aussi bien, elle a précisément et bizarrement les moyens de soutenir la position libre, même si minoritaire, d'une transmission rigoureuse dont les réquisits tranchent avec la rapidité, l'efficacité, la schématisation ambiantes.

L'arrivée de jeunes collègues dans nos rangs montre d'ailleurs largement que l'intérêt porté à une telle conception de l'analyse et à ce qu'elle requiert d'investissement, demeure vivace.

L'APF compte à ce jour 3 membres d'honneur, 81 membres et 13 membres honoraires. Durant cette seule année, nous avons été rejoints par 6 nouveaux membres, ce qui porte à 48 le nombre des membres sociétaires : je veux, ce soir, souhaiter chaleureusement la bienvenue à Bernard Basteau, Brigitte Éoche Duval, Maya Evrard, Bernadette Ferrero, Jean-Michel Lévy et Michael Parsons. Dans cette même année, deux d'entre nous ont été élus titulaires - Jean-Michel Hirt et Claude Barazer - ce qui porte à 33 le nombre des membres titulaires. Que, durant la même période, nous ayons procédé à l'homologation de 6 cursus, et que les ordres du jour des futurs Collèges soient

déjà remplis (malgré le second ajout d'un Collège électoral supplémentaire) indique que l'élan est bien là. Loin d'une inertie découragée, la vitalité de notre Institution s'y manifeste d'une manière nette.

Certes, nous avons dû regretter que Bernard Ducasse demande à devenir membre honoraire : qu'il trouve ici les remerciements de l'APF pour sa participation à notre vie institutionnelle. Mais nous avons aussi accueilli un nouveau membre d'honneur, Jean Laplanche, élu par vous lors de la dernière Assemblée générale. Élection que nous avons fêtée en sa présence et honorée par les discours de Brigitte Éoche Duval, Jacques André et André Beetschen lors de la soirée des Entretiens de juin 2009.

I La vie institutionnelle

L'accroissement du nombre des nouveaux sociétaires jette un doute sur l'opinion selon laquelle notre institution pâtirait d'un « affaiblissement de sa dynamique ». En revanche, on doit faire l'hypothèse qu'un grand nombre de facteurs contribue à une telle vitalité. La plupart d'entre eux s'inscrivent dans le temps long de l'activité de notre Association leurs effets n'étant, par conséquent, ni d'une régularité constante, ni d'une évaluation aisée. Pour d'autres plus immédiatement perceptibles, ils attestent d'un goût, d'une aspiration suscitée par l'authentique plaisir dans la tâche commune. Ce plaisir, cet élan ont permis à certains de surmonter leurs hésitations et de manifester clairement leur souhait d'adhérer à notre Association.

Durant ce mandat-ci, le maillage de tels moments institutionnels, produits d'un solide travail préalable et d'une générosité certaine dans la rencontre, est repérable. La recherche qui s'est instaurée dans le Comité de l'enseignement et qui a impulsé le projet de la Journée sur l'histoire de la formation ; le fait que cette recherche se soit immédiatement nouée au travail engagé par le Groupe de réflexion sur la psychanalyse de l'enfant (travail qu'il semblait tout à fait nécessaire de présenter à l'ensemble de nos collègues) ; la résonance forte de ces questionnements avec les problèmes soulevés dans le Groupe de réflexion sur l'Institution ; leurs échos discernables dans la réflexion critique menée lors de la Journée de l'Institut de formation ; enfin la politique scientifique résolument conduite par Jean-François

Daubech et son comité sont autant de relais où plus jeunes et plus anciens ont pu prendre la mesure de leur intérêt pour l'institution qui les forme ou les a formés et de leur implication dans sa relève.

A) Ainsi en fut-il lors de la **Journée d'étude** dont j'avais présenté le projet l'an passé. Cette Journée s'est tenue le 14 novembre, avec pour thème : **Politiques de l'enseignement**. Ouverte à tous, elle a rassemblé environ 140 participants, membres et analystes en formation. À l'évidence, tous étaient soucieux de prendre connaissance de l'investigation historique, large et documentée, menée par le Comité de l'enseignement. Intéressées par cette histoire que nous avons reçue en héritage – où l'on voit pionniers et successeurs se heurter constamment aux obstacles sur lesquels nous continuons de buter - les personnes présentes étaient non moins curieuses de participer à la reprise du débat concernant la place faite par l'APF à l'analyse de l'enfant.

Je veux remercier Leopoldo Bleger qui fut l'artisan attentif et tenace de la première partie de cette Journée. Je veux aussi remercier sincèrement tous les intervenants de cette matinée qui ont accepté de remettre à plusieurs reprises leur ouvrage sur le métier, afin que les axes de la présentation soient parfaitement nets, que l'enchaînement des problématiques se tienne, et que, en plus de cela, le travail d'une année et demi parvienne à entrer dans le cadre de prises de parole courtes et claires. Au cours de cette matinée, Leopoldo Bleger fit une ouverture critique des problèmes posés ; Laurence Apfelbaum dressa un panorama des premiers temps et des avatars de la formation et de l'enseignement aux États-Unis ; Jenny Chomienne Pontalis mit en perspective les aspirations qui présidèrent au fonctionnement de l'Institut de Berlin ; Anne-Marie Duffaut examina rigoureusement les positions développées en 1980 lors du Symposium IPA de Broadway (positions discutées à l'époque par Daniel Widlöcher) ; Eric Flame fit l'exposé très serré de l'enseignement tel que Lacan le concevait ; enfin Paule Bobillon reprit la réflexion sur l'enseignement de l'APF comme « produit de son histoire ». Tous nous ont permis de mesurer combien il y a là un continent entier de recherches et de débats dont l'exploration n'est nullement achevée.

B) Mais cette journée n'aurait pas eu l'audience qu'elle a reçue si, dans le même mouvement d'approfondissement, n'avait été abordé frontalement

le problème soulevé par la position de la **psychanalyse de l'enfant** dans nos murs. Question qui apparaît régulièrement dans les débats, les conflits, voire les tourmentes qu'a pu connaître notre Association, et dont il fallait à l'évidence rouvrir le dossier et redessiner le contour. Je veux là aussi remercier sincèrement Viviane Abel Prot qui a conduit cette réflexion avec autant de souplesse que de détermination. Elle nous a présenté une vue d'ensemble du travail effectué par le Groupe de réflexion qu'elle pilotait, en précisant les points de convergences et de divergences parfois fortes. Après quoi, successivement, Jean-Yves Tamet élaborait les répercussions théoriques et cliniques qui surgissent nécessairement de telles prises en charge ; Olivia Todisco reprit les éléments de la controverse jamais éteinte autour de ces traitements ; Frédéric Missenard affronta le délicat problème de la relation entretenue par les institutions analytiques avec l'analyse d'enfant ; enfin Bernard Golse fit état de l'enjeu que représentait celle-ci dans le contexte de la pratique hospitalo-universitaire. Grâce à eux, nous avons pu prendre l'ample mesure de la nécessité où nous sommes de trouver une voie de passage entre le refus d'intégrer cette formation dans le cursus officiel de l'APF et l'exigence de faire sa place à cet aspect du travail analytique. À tous ces intervenants, je veux également exprimer ma gratitude, car il n'était pas simple d'aborder cette question, constamment saisie entre la polémique et le silence. Ils le firent avec beaucoup de tact, sans pour autant arrondir les angles ni taire leurs désaccords.

C'est à la demande des très nombreux participants qu'il fut décidé de publier dans un numéro spécial de *Documents & Débats* les communications présentées dans cette journée ainsi que l'ensemble des documents préparatoires.

C) À ce propos, il faut souligner que la présence de ces textes « en ligne », dans la **partie privée de notre site internet**, a certainement contribué à l'intérêt suscité par la rencontre. Ce site fonctionne désormais de manière efficiente, grâce à la grande compétence de Fabrice Perrinel, notre *webmaster*, et à la qualité remarquable des interventions et transmissions assurées par Pascale Michon Raffaitin. Ainsi que nous l'espérons, il est devenu un véritable outil de travail où sont désormais accessibles en ligne les programmes de l'année, les *Circulaires*, la référence des publications de nos auteurs et de nos éditeurs,

ainsi que l'ensemble de la collection de *Documents & Débats*, d'un usage particulièrement aisé grâce à l'excellent système de recherche conçu par Fabrice Perrinel. Depuis le vote par vous de la charte de fonctionnement du site, d'autres informations pourront maintenant y figurer. Mais parfois, la charge de travail ralentit un peu le rythme.

Parmi ces ralentissements, le plus notoire fut celui créé par Daniel Widlöcher et moi-même qui n'avons pas trouvé le temps de conduire à son terme la nouvelle présentation de notre Association **sur le site ouvert au public**, malgré un premier travail préparatoire. Pour pallier momentanément à cette défaillance, Michel Gribinski a proposé de reprendre son texte de présentation de notre formation, initialement destiné à un Congrès de la FEP, en lui retirant les particularités de son adresse et de sa signature. Je le remercie infiniment de cette aide. Ce sera au prochain Conseil de décider quelle suite il veut donner à la refonte de cette partie ouverte du site.

Comme vous l'avez constaté, l'ensemble des informations – annonces des réunions scientifiques, dernière *Circulaire*, compléments et rectificatifs, annonce de la parution de l'*Annuel* etc... – vous est désormais diffusé par la voie du courrier électronique, ce qui a effectivement permis de réaliser d'importantes économies. Je laisse à Dominique Blin le soin de vous en parler. Mais je veux souligner le rôle qu'a joué, dans le Conseil, la réflexion sur la politique budgétaire impulsée par notre Trésorier. Décider de faire fonctionner les Groupes de réflexion avec des participants provinciaux, ajouter un quatrième Samedi de débats, mettre en œuvre les deux Journées de Confrontation et d'Étude, autrement dit assurer trois locations supplémentaires de la grande salle de Dosne-Thiers, impliquaient que l'on allège certains postes de dépense, afin que nos orientations soient viables. Le choix de ces investissements financiers fut la traduction dans la réalité de notre politique scientifique.

Or, loin de réduire l'attention portée à ces activités scientifiques et institutionnelles, comme on aurait pu le craindre, l'usage des courriels a au contraire concouru à son étayage, non seulement parce qu'il est aujourd'hui possible de communiquer rapidement des rappels (en particulier en regard des dates limites), mais parce qu'il permet la diffusion de documents dont l'envoi papier se serait révélé, de

fil en aiguille, très coûteux, documents forts précieux pour les discussions.

Ainsi en a-t-il été également de la préparation de la Journée des membres à laquelle je viens.

D) À l'issue de la Journée de novembre 2008, il avait été convenu que le questionnement engagé se poursuivrait dans la **Journée des membres** suivante, dans un sens qui serait entièrement décidé par le Groupe de réflexion piloté par Sylvie de Lattre. Ce fut fait le 28 novembre 2009. Avec pour thème : *Quels changements pour l'APF ?* Une question en débat, le groupe a présenté le résultat de ses deux années de travail. Un document, communiqué au préalable à l'ensemble des membres – présents en très grand nombre ce jour-là – fit l'objet de l'exposé oral de Sylvie de Lattre ; et la discussion fut menée le matin par Patrick Merot et l'après-midi par Jean-Michel Hirt. Une discussion très fournie, où furent interrogées les prémisses et les conclusions d'un projet que ses initiateurs souhaitaient ambitieux afin de redynamiser l'Institution et en particulier, de dénouer les pesanteurs qui interdiraient aux membres sociétaires de prendre part activement à ses instances. D'une part, le poids de la formation sur l'Institution et d'autre part, le fait que le sociétariat n'apparaîtrait que comme une étape supplémentaire dans un cursus déjà fort long dont le point d'aboutissement serait en réalité le titulariat, avaient déterminé la conviction des membres du groupe qu'un changement était nécessaire quant à la répartition des pouvoirs de gestion, responsabilité et décision dans notre Institution. Dans cette perspective, a été proposée la possibilité, pour les membres sociétaires qui le désireraient, d'une participation aux fonctions de formation au sein du Comité de formation, un aspect fort de cette proposition étant, selon ses initiateurs, la disjonction du titre de titulaire et de la fonction de formateur.

Je ne reviens pas sur la question des homologués, soulevée à nouveau, mais qui avait, en fait, été résolue lors de la précédente réunion, le Conseil ayant, aussitôt après l'aval des membres, décidé de faire apparaître la mention de l'homologation auprès des noms des intéressés dans la liste des analystes en formation (ce qui sera réalisé très bientôt, Fabrice Perrinel ayant achevé la mise en place de cette liste sur le site privé).

Quant à la suggestion d'une telle réforme, je ne sais ce qu'il en adviendra avec le Conseil d'administration qui nous succédera. J'avais insisté, lors de mon précédent rapport, sur la fragilité des équilibres qui règle la vie d'un corps institutionnel. En l'occurrence, un exemple en fut donné dans la discussion quand – à la question concernant l'éventuel resserrement des élections de sociétaires du seul fait de leur possible entrée dans le Comité de formation – quand à cette question donc, il fut répondu que ceci serait à la limite cohérent si l'Institution n'avait rien à offrir aux sociétaires. Ce fut source d'étonnement pour moi, car est-ce là la vocation d'un sociétariat, qu'il trouve son sens dans l'administration ? N'est-ce pas bien davantage dans le témoignage d'une clinique quotidienne, que celle-ci s'exerce en privé ou dans le public, ou dans les interventions dans nos murs et hors nos murs que se situe sa raison d'être ? Lorsque l'un de nos membres atteste d'une manière de pratiquer et de penser l'analyse qui est celle émanant de la formation dispensée par notre association ? Ceci pour souligner qu'il fait justement partie des équilibres fragiles que le transfert sur l'Institution ne se transforme pas en transfert sur l'appareil institutionnel, car c'est là que se situe, à mon sens, la menace de la bureaucratisation : dans la mutation subreptice des projets d'une communauté associative en objectifs centrés sur ses organes de gestion.

Aujourd'hui, j'ajouterai que je regrette que le rôle de la vie scientifique n'ait pas été abordé dans le projet présenté. Cette lacune, d'ailleurs explicitement mentionnée dans le document, n'est pas sans conséquences.

La mise à l'épreuve de la pensée théorique et clinique, les confrontations qu'elle engendre, loin d'être marginales, me paraissent au contraire seules aptes à faire vaciller la pyramide des statuts qui charpentent notre Association. *Grosso modo*, la pensée a peu à faire avec la hiérarchie ; et dans le meilleur des cas, elle introduit le facteur d'instabilité, d'indiscipline nécessaires au bougé des attributions de fonction. En ce sens, elle est la condition *sine qua non* de la mobilité et du dynamisme institutionnels. Elle peut être tout à la fois l'antidote des raideurs et la source d'un intérêt vivement partagé, qui déborde la répartition officielle des responsabilités.

E) Avant d'aborder ceci, qui fut l'un des objectifs du Comité scientifique, je dois rendre compte de l'étape importante dans le travail de réflexion de cette année que fut la **Journée de l'Institut de formation**. Le thème fut proposé par le Comité de formation : remettre sur le métier l'examen des procédures de validation des cures supervisées et des admissions à l'Institut de formation. Des admissions, il n'a pas été question car toute l'attention s'est orientée vers les modalités de validation des contrôles. Les questions soulevées dans les deux exposés introductifs de André Beetschen et Jacques André, suscitèrent un débat très animé parmi les titulaires. Il en est ressorti deux propositions dont l'examen devra être poursuivi : d'une part, eu égard à la longueur de nos cursus, la possibilité offerte aux analystes en formation d'entreprendre, s'ils le souhaitent, leur deuxième contrôle avant que ne soit validé le premier contrôle (proposition argumentée par André Beetschen) ; et d'autre part, afin que le moment de la validation s'apparente davantage à un temps analytique et perde son caractère de jury, le souhait, d'abord esquissé par Edmundo Gómez Mango puis plus largement développé par Jacques André, que le candidat rencontre de manière individuelle deux membres du Comité de formation, la décision restant au Comité de formation.

Dans les deux cas, ces propositions étaient à l'état d'ébauche. Leur débat n'a fait que s'ouvrir, et par ailleurs elles demandent à être grandement précisées. Mais, signe de l'intérêt porté à ces questions, les titulaires étaient également très nombreux ce jour-là, malgré la neige et de sérieuses difficultés de circulation.

F) Fait-il partie du même intérêt que le Conseil ait décidé de refondre le **Règlement intérieur** ? Deux choses sont sûres. L'une : qu'il fallait y intégrer nombre de modifications et d'ajouts, promulgués depuis un certain temps mais restés à l'état d'*addenda*, afin que ce Règlement reflète réellement notre mode de fonctionnement actuel. Et l'autre chose : que l'exercice était aussi compliqué que méticuleux, car il requérait à la fois une solide mémoire de l'Institution et une rédaction précise. Il fallait donc une bonne dose de détermination pour mener à bien la tâche. Ce sont Dominique Clerc et Jean-Yves Tamet qui la prirent en charge. Je les remercie vivement de leur persévérance et de leur infatigable attention, dans cette circonstance comme dans toutes les autres.

II La vie scientifique

Je disais précédemment le rôle essentiel qu'elle joue, selon moi, dans la mobilité et la mobilisation institutionnelles. Je crois en effet que poser une frontière démarquée entre l'activité scientifique et l'exercice administratif et politique est sinon arbitraire, du moins très académique. C'est ignorer que la pensée scientifique et son ressort créatif (« scientifique » étant entendu au sens large) ont toujours joué, ici comme ailleurs, un rôle de première importance dans le politique, et ceci depuis les grecs. Si nous avons encore quelques doutes à ce sujet, relisons Castoriadis.

C'est dans ce sens que Jean-François Daubech et le Comité scientifique ont déterminé leurs choix, et ils les ont orientés dans deux directions. Tout d'abord, ils ont soutenu le principe et la pratique de donner pleinement la parole aux plus jeunes de notre Association dans les Débats du samedi, accompagnés de discutants plus anciens et un peu mieux exercés aux angoisses de la tribune. Principe infiniment fructueux car le risque accepté par nos jeunes collègues d'exposer et de s'exposer lors de ces conférences scientifiques s'avère bien souvent le premier pas vers la rédaction du mémoire (et non, comme je l'ai parfois entendu dire, un discret marchepieds, pré-validant en quelque sorte la candidature d'un futur sociétaire). D'autre part, le Comité scientifique a défendu l'esprit d'ouverture et de curiosité, qui a permis la rencontre de chercheurs venus d'autres horizons avec les analystes de notre Association, la confrontation des pensées ne manquant d'allégresse. Enfin, il a, par le choix du thème, des conférenciers et des discutants, fait des Entretiens ouverts un moment intense et captivant.

A) **Journée de confrontation** était l'intitulé de la rencontre qui s'est tenue le 26 septembre 2009, autour du thème de la pulsion de mort, et qui a rassemblé 134 participants. Jean-Claude Ameisen à partir de ses recherches sur l'apoptose et le cheminement de la pensée évolutionniste depuis Darwin, Bernard Edelman à partir d'une réflexion juridique sur l'usage du mort, de ses organes et de leur propriété, et Patrick Baudry autour d'un questionnement sur la fonction sociale de la mort à partir des conduites à risque célébrées médiatiquement, nous ont généreusement amenés à réenvisager quelques considérations actuelles sur la destructivité et l'étrange créativité de la mort et de sa pulsion.

B) Dans nos murs, le travail n'a pas non plus manqué d'entrain et de fertilité. Les **Entretiens de juin 2009** étaient consacrés aux *Fonctions de la fiction*. Laurence Apfelbaum, Bruno Gelas et Jean-Michel Hirt ont approché cette question selon des voies d'approche aussi fécondes que singulières, tandis que Edmundo Gómez Mango, grand amoureux de la littérature, ouvrait, conduisait et concluait magistralement la discussion.

Lors des prochains **Entretiens en juin 2010**, dont le thème sera *Le jeu*, nous entendrons Claude Barazer, Gilbert Diatkine et Brigitte Éoche Duval, la direction de la discussion étant confiée à Daniel Widlöcher.

C) Au cours des **Débats du samedi**, et selon le principe retenu, c'est Dominique Heuzé, discuté par André Beetschen, qui a exposé en mars 2009, dans le cycle portant sur *La méthode psychanalytique*. Durant cette année 2009-2010, le thème retenu est *Histoires en souffrance*. Y ont contribué, d'une manière personnelle et fortement articulée à la clinique, Jean-Claude Bourdet discuté par Edmundo Gómez Mango en octobre ; et en décembre Jean Guégan discuté par Jean-Claude Rolland, celui-ci contraint de rester à Lyon, ayant donné son texte à lire à Jean-Yves Tamet qui apporta également sa contribution au débat *in vivo*. Demain, ce sera Pierre Ferrari qui exposera, discuté par André Beetschen.

Dans le cadre des Débats du samedi, et grâce à une réunion annuelle supplémentaire, il est maintenant permis à un Atelier de recherche clinique et conceptuelle de faire état de l'avancement de son travail. En mai dernier, c'était l'atelier sur la *Spécificité du traitement analytique aujourd'hui* qui se faisait entendre par la voix de Yvette Dorey et Leopoldo Bleger. En mai prochain, ce sera l'atelier portant sur les *Fabriques de la langue*, conduit par Kostas Nassikas, qui présentera sa recherche.

Fait notable, la fréquentation de ces Samedis a été très soutenue durant toute l'année, et les discussions y furent souvent très animées, parfois même carrément vives. Ceci ne me paraît pas devoir être nécessairement déploré. Tout au contraire, le sens ravivé de la contradiction fait partie de la chaleur de l'échange et de son investissement. Un peu d'imprudence, moins de circonspection : voilà qui emporte, dans tous les sens du terme.

D) J'en viens ainsi au temps fort qui scande désormais notre vie scientifique, nos **Entretiens ouverts** (les VIII^{èmes}) qui ont eu lieu le samedi 23 janvier 2010.

Au plan de l'organisation, la refonte complète des fichiers de diffusion (retrait des noms et adresses périmés, remise à jour, élargissement des fichiers vers l'étranger avec l'aide de nos collègues francophones), tout comme le choix de désolidariser l'inscription à la journée de l'inscription au déjeuner – choix qui était un pari lancé en direction des étudiants et thérapeutes peu argentés – ont certainement contribué à la réussite. Et ceci grâce à la diligence du Comité d'organisation que je veux ici remercier ; grâce aussi à la solide assistance de Madame Mamane qui a fait face, avec sa ferme et accueillante présence, à la surcharge de travail que représente l'afflux des inscriptions ; grâce enfin au soin généreux, apporté sans désemparer à toutes les tâches par Dominique Blin, depuis la confection de l'affiche jusqu'à l'œil attentif porté au moindre détail le jour dit. Je souhaite te dire ici, chère Dominique, ma sincère gratitude.

Quant au succès de la journée, il est de deux ordres : succès d'audience puisque 530 participants étaient réunis pour entendre nos conférenciers ; mais plus encore, réussite dans le travail que ceux-ci ont présenté, dont la qualité, la diversité, la richesse ont retenu la quasi-totalité des participants jusqu'à l'extrême fin de la journée. Leurs problématiques de facture fort différente et chaque fois ardemment soutenue – développées par Michel Gribinski dans « Fragments d'un monde nouveau », par Catherine Chabert dans « L'inconstance » et par François Villa dans « Nous n'aimons pas entendre *cela* » - ces problématiques ont trouvé leur écho dans les discussions introduites par Viviane Abel Prof et Josef Ludin : discussions fortes, engagées, oserai-je dire « musclées », suscitant en tout cas chaque fois un intense débat, au grand étonnement de nombre d'auditeurs qui découvraient soudain l'APF sous un jour qui tranchait sérieusement avec l'image de « Jokey Club intellectuel » dont on aime assez nous affubler.

Autant de choix, dont en premier lieu celui remarquable du thème *L'idéal et la déception*, effectués par Jean-François Daubech, Jean-Michel Hirt, Sylvie Ferry, Jean-Philippe Dubois, Françoise Laurent et Catherine Chabert : qu'ils trouvent ici mes réels remerciements.

E) La **publication de l'Annuel**, vous le savez, fait intimement partie de ces Entretiens depuis qu'elle a pris le relais de l'édition de notre plaquette. La lecture des textes de la journée vient souvent comme un temps second après l'audition, en restituant une vue d'ensemble de l'échange scientifique. André Beetschen nous en parlera plus précisément. Mais je veux souligner l'importance que revêt cette publication dans la diffusion de notre manière de travailler. Tout comme la diffusion de notre conception de l'analyse s'exprime dans les revues et les collections éditoriales dirigées par certains d'entre vous. Tout comme, encore, les mêmes ou d'autres mettent à l'épreuve, dans des rencontres régulières avec des sociétés étrangères, leur entendement de la pratique analytique : ainsi, le groupe franco-madrilène animé par Hélène Trivouss Widlöcher et Manuela Utrilla Roblès s'est-il réuni en juin 2009, et il se réunira à nouveau le 10 avril prochain ; de même, le groupe franco-brésilien animé par Jacques André et Luis Carlos Menezes se rencontrera probablement en mai prochain lors du CPLF d'Athènes.

F) Dans le même sens, l'ouverture vers l'extérieur de notre activité scientifique se manifeste depuis 6 ans dans la journée qu'organisent **les membres et analystes en formation de Lyon**. Samedi dernier, sur le thème *L'infantile dans tous ses états*, nous avons écouté et discuté les conférences de Elisabeth Cialdella « Traces de l'infantile - Les petits pas dans les grands », Chantal Lafaurie « A propos de la Théorie Sexuelle » et Jean-Claude Rolland « Du ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer ». La journée, coordonnée cette année par Patrice Brunaud, réunissait 116 participants.

Là encore, on le constatera, deux des trois orateurs sont des analystes en formation. Il ne suffit pas de dire qu'il s'agit là d'une particularité remarquable de l'APF. Certes, il est bon, et même reposant au sens propre du terme, de s'appuyer sur notre identité spécifique. Mais ce langage peut aisément virer à la « vulgate » identitaire, laquelle n'a qu'une vertu, celle de nous mettre d'accord avec nous-mêmes par un circuit relativement court.

Le circuit long exige que nous façonnions et refaçonnions en permanence cette identité. Il faut pour cela trouver dans la substance de notre histoire, de nos divergences théoriques, de nos références cliniques vivantes, les points d'appui permettant non de simplifier le débat, mais tout au contraire de le

compliquer, de le troubler en l'étoffant, sans tenir pour admises les prémisses d'une appartenance. Celle-là aussi, que nous le voulions ou non, est constamment remise sur le métier : par nous, chaque fois que nous voyons notre adhésion prendre la couleur douteuse d'une adhérence ; mais plus encore par nos cadets, ceux qui, sur le pas, s'interrogent et nous interrogent sur la façon dont nous répondons d'un héritage au sein duquel ils auront, le moment venu, leur tour à prendre dans la relève.

Ce mouvement doit être doublement soutenu auprès des analystes en formation : par la qualité de ce que nous leur offrons au sein de l'Institut de formation et par la confiance que nous leur témoignons quand ils s'élancent au devant des inquiétudes, des difficultés, des sévérités qu'ils ne manquent pas de rencontrer lors de leur prise de parole publique. Mais notre avenir n'est pas dans notre passé, il est devant nous, et devant nous il y a eux. À nous de leur donner l'envie, le courage, l'audace et de leur communiquer le sens d'une responsabilité que nos aînés nous ont transmise.

III L'Institut de formation

L'Institut de formation compte aujourd'hui 191 participants. 7 nouveaux candidats ont été admis, c'est-à-dire un de plus que les deux années passées ; et comme je vous le disais précédemment, 6 analystes en formation ont homologué leur cursus au cours de cette année. Par ailleurs, une personne vient de démissionner tout récemment pour des motifs personnels.

Je laisserai à André Beetschen le soin de vous exposer l'activité du Comité de formation dont il est le Secrétaire et dont je veux remercier la chaleureuse collaboration et la disponibilité toujours amicale.

Grâce à l'investigation chiffrée de Leopoldo Bleger, il apparaît que 113 analystes en formation participent aux 18 séminaires et aux 13 groupes de travail proposés : 67 à un seul séminaire ou groupe ; 30 à deux ; 13 à trois ; 3 à quatre séminaires ou plus. Ce décompte n'inclut ni les activités d'enseignement extérieures à l'APF, ni les analystes en formation participant à l'un des **Ateliers de recherche conceptuelle et clinique** qui sont aujourd'hui au nombre de 9.

Par ailleurs, sur les 11 analystes en formation admis à l'Institut depuis octobre 2008, 7 personnes participent très régulièrement **au groupe d'accueil**

et de réflexion, une ayant quitté le groupe à la rentrée 2009 et 2 s'étant excusées pour des raisons personnelles. Un seul candidat ne s'est pas manifesté après son admission. Sylvie de Lattre et Raoul Moury, qui animent ce groupe, insistent sur le fait que la dynamique de réflexion y est très vivante, que ce groupe d'accueil correspond à une attente réelle des nouveaux entrants, et qu'eux-mêmes trouvent l'expérience passionnante.

Viviane Abel Prot, Évelyne Sechaud et Edmundo Gómez Mango ont, quant à eux, continué d'accompagner le travail des analystes en formation dans les **Mardis autour de la pratique**, coordonnés par Frédéric Misssenard. Ces soirées réunissent à chaque fois une quarantaine de personnes. Les analystes en formation y prennent beaucoup la parole, montrant leur désir et leur capacité de débattre autour de la clinique psychanalytique, de sorte que la discussion y est en général fort animée. Au cours de cette année, sont intervenues ou interviendront Hélène Hinze, Claire Trémoulet, Françoise Dejour, Cristina Lindenmeyer, Arlette Robo et Anne-Marie Dubois. Jusqu'à présent, en grande majorité, ont été présentés des cures ou des moments de cures d'une clinique complexe qui confrontent la situation analytique à des souffrances pathologiques très «limites», à la limite de l'analysable.

Enfin, les **Lectures de Freud** ont, dans la suite du travail de l'an dernier sur *L'Interprétation du rêve*, conservé le paradigme du rêve pour thème, mais en orientant l'étude vers ses inflexions et ses butées dans les textes freudiens ultérieurs. C'est ainsi que Adriana Helff, Anne-Marie Duffaut, Claude Barazer, Jean-Yves Tamet et Jacques Le Dem ont respectivement commenté et discuté le *Cas Dora*, les *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, *L'Homme aux loups*, le « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve » et trois textes plus brefs sur la pratique et le maniement de l'interprétation du rêve.

Comme les Mardis autour de la pratique, ces lectures de texte sont un temps important de l'enseignement parce qu'elles sont régulièrement suivies et parce que, premier temps du passage en quelque sorte, ce sont des moments où les analystes en formation se risquent à la parole dans un groupe plus large, moins familier que les séminaires.

S'il fallait d'ailleurs chercher la marque de l'implication de ces analystes dans leur formation, on la trouverait dans la discussion qui s'est développée entre eux, lors

de la réunion avec le Comité de l'enseignement qui eut lieu le 12 décembre : tout d'abord au sujet de la psychanalyse de l'enfant et des mesures pratiques qu'il fallait prendre, afin que soit maintenu dans notre institution un pôle actif correspondant à l'intérêt suscité par ce type de travail et les positions divergeaient de la création d'un ARCC à des groupes sur la pratique clinique ; puis, au sujet des « **Débats avec un auteur** », problème renforcé cette année puisqu'il n'y a eu qu'une seule soirée, celle organisée par Hélène Do Ich et Paule Lurcel autour de Jean-Claude Rolland. Il fut redit que ces débats pâtissent de l'encombrement des mardis soir. Mais dans cette discussion animée, on voyait aussi que ni les uns ni les autres n'étaient prêts à y renoncer, proposant de les grouper avec les conférences scientifiques du samedi, en les plaçant soit en fin de matinée, soit dans la seconde moitié de l'après-midi.

Ce jour-là, je suis sortie joyeuse de la réunion. Ce n'est pas un secret : le travail d'un Conseil est énorme. Mais il se fait allègre quand la tâche est franchement, réellement partagée en retour. Ce retour ne nous a jamais fait défaut durant l'année, quelle que soit la nature de l'activité ou de la charge. Au nom du Conseil, je veux en remercier tous nos collègues.

De la consistance de ce travail commun, **Documents & Débats** nous a rendu compte avec trois nouveaux numéros : le numéro 76 - numéro spécial consacré à la Journée d'étude du 14 novembre - ainsi que les numéros 74 et 75 qui réunissent, outre les textes scientifiques et rapports, les textes dits lors de l'hommage rendu à Jean Laplanche, une commémoration de notre collègue disparu, Roland Lazarovici, ainsi qu'un compte rendu du **Séminaire européen des membres associés** auquel ont participé en juin 2008 Sophie Bouchet et Martine Serres et Évelyne Sechaud en tant que *Training analyst*. Que François Villa, Sophie Bouchet et Martine Biau Bezard trouvent ici nos remerciements pour le travail qu'ils ont accompli.

IV L'APF dans ses relations et ses activités nationales et internationales

A) Tout d'abord, point que je vous ai longuement exposé l'an passé et sur lequel je ne reviendrai pas en détail : qu'est-il advenu de l'**amendement dit Bachelot**, qui fut voté en mars 2009 dans le cadre

de la « Réforme de l'hôpital » ? Il semblerait que ma lecture, plus pessimiste que celle de Jean-Michel Porte, n'était pas la bonne :

1) Premier point : le principe du pre-réquisit d'une formation de niveau élevé semble désormais incontournable.

2) Deuxième point : cela signifie qu'entre l'argument d'une appartenance à un annuaire et la détention d'un diplôme de niveau master 2, c'est le second argument qui sera retenu comme validant, pour l'inscription au registre des psychothérapeutes.

3) Troisièmement, il n'y a pas, dans l'état actuel des choses, d'ouverture dans la loi pour une quelconque demande d'agrément venant d'une association psychanalytique en vue d'être reconnue comme organisme formateur à la « psychothérapie ».

4) Par ailleurs, les associations qui n'ont pas distingué les personnes en formation des membres proprement dits pourraient être interrogés sur la manière dont est constituée la liste de leurs annuaires (sans que soit interrogé leur mode de formation).

5) Enfin, cinquièmement, la mention de la psychanalyse dans l'amendement permet de distinguer « les modalités d'application de la psychanalyse », telles que nous les avons défendues dans notre lettre aux ministres, de la psychothérapie d'inspiration psychanalytique relevant de la réglementation du titre de psychothérapeute.

Cela dit, nous attendons les décrets d'application qui nécessairement placeront en première ligne nos collègues enseignants, les grandes manœuvres pour réussir à faire entrer la psychothérapie dans le cadre des cursus universitaires ayant déjà commencé. Je veux ici remercier Jacques André et Catherine Chabert, responsables depuis la présidence de Daniel Widlöcher du groupe réunissant les analystes de l'APF enseignant à l'Université, d'avoir fait en sorte que celui-ci continue de se réunir. Et j'espère qu'il pourra continuer à le faire. Non que l'APF ait une politique universitaire au sens où certaines associations lacaniennes, par exemple Espace analytique, mènent une politique électorale active. Ce n'est nullement la vocation de notre Institution. Mais, dans une situation où la vigilance s'impose, il est précieux que nos enseignants, membres ou analystes en formation, restent en alerte et soient en mesure de nous indiquer les évolutions et les dérives concernant la formation

des psychothérapeutes : je pense notamment au « master de psychanalyse » que Jacques-Alain Miller a réussi à faire insérer dans ce cadre.

B) Si le Groupe de contact ne s'est pas réuni depuis mars dernier, les occasions d'être **en contact avec la SPP** n'ont pas manqué durant l'année. Une partie de ces relations se sont poursuivies dans le climat cordial qui avait réglé nos échanges durant les démarches ministérielles. **La convention** ouvrant la Bibliothèque Sigmund Freud à tous les membres et analystes en formation de l'APF, avec usage complet du fonds, du système de prêt et des envois de documents, a été reconduite.

Et la préparation du **Congrès des Psychanalystes de Langue Française** de mai dernier s'est déroulée dans une atmosphère de relative bonne entente.

Je dis relative car nous avons dû nous opposer à l'initiative de nos collègues SPP, désirant créer des ateliers qu'ils ne nommaient plus de « supervision » (comme lors du Congrès de Genève) mais qui s'avéraient bien des ateliers de présentation de cas cliniques par des analystes en formation, sous la houlette d'un titulaire. Il nous a donc fallu rappeler, en le motivant, que l'APF n'avait jamais pratiqué et ne pratiquerait pas de supervisions de groupe. Et nous avons dû souligner que, dans le cadre du Congrès, la difficulté se doublait d'un grave problème déontologique. Du fait du principe d'ouverture de cette manifestation, un bon nombre des auditeurs ne sont inscrits dans aucun de nos Instituts de formation. Ce faisant, la large diffusion de l'ensemble des exposés ne pouvait garantir la confidentialité et l'éthique requises dans une telle circonstance. Le refus catégorique de nous associer à ces Ateliers déclencha leur retrait.

Je dis encore relative car, dans le déroulement même du Congrès, de très fortes tensions apparurent. La diatribe de André Green contre Jacques André fut plus que déplaisante et les doléances de Bernard Chervet à l'endroit d'André Beetschen assez désagréables.

Cela dit, nous n'avons pas boudé notre plaisir. La conférence de Jacques André, qui revenait sur des points essentiels de son rapport *L'évènement et la temporalité ; l'après-coup dans la cure* pour les préciser et les développer, était passionnante. Tout comme ont été fortes et convaincantes la discussion du rapport de Bernard Chervet par André

Beetschen, ainsi que les participations de Athanassios Alexandridis, Claude Barazer, Catherine Chabert, Josef Ludin et Dominique Suchet à diverses tables rondes. J'ai eu, par ailleurs, des échos favorables du travail qui s'était déroulé dans les Ateliers auxquels ont participé Jean-François Daubech, Jean-Philippe Dubois, Nicole Oury, Jean-Claude Rolland, Monique Selz, Philippe Valon et Daniel Widlöcher.

La participation de l'APF au Congrès qui se tiendra à Athènes en mai prochain est importante, bien qu'il s'agisse d'un congrès hors de Paris : Athanassios Alexandridis présentera l'un des rapports : *Enfance : voies, contrats, destinées* ; et Jacques André, Catherine Chabert, Christophe Dejours et Évelyne Sechaud interviendront soit en séance plénière, soit dans un atelier.

Au printemps 2011, à Paris, Patrick Merot sera l'un des rapporteurs sur le thème *Le maternel*, Liliane Abensour et Christine Anzieu-Premmereur étant les rapporteurs SPP. En 2013, François Villa sera le rapporteur APF. Enfin, le Congrès de 2015 aura en principe lieu à Lyon.

Parmi ces manifestations internationales, il y a eu également le **46^{ème} Congrès de l'IPA** qui s'est tenu à Chicago, entre le 29 juillet et le 1^{er} août 2009, auquel ont participé André Beetschen, Leopoldo Bleger, Catherine Chabert, Luis-Maria Moix, Michael Parsons, Jean-Claude Rolland, Évelyne Sechaud, Philippe Valon et Daniel Widlöcher.

Enfin, avant de finir, je dois mentionner le fait que, faute de temps, la rencontre fort intéressante qui, en juin 2008, avait réuni à Londres des analystes en formation anglais et français, n'a pas trouvé sa suite cette année à Paris. Mais les analystes en formation des deux sociétés souhaitent que ces rencontres se poursuivent. J'espère que la présence parmi nos membres d'un analyste formateur de la *British Society* soutiendra sa réalisation.

C) Hélas, toutes les relations internationales ne génèrent pas l'intérêt ou la curiosité que peuvent faire naître ces réunions scientifiques.

La politique menée au sein de la FEP par quelques uns de ses membres et la politique menée par la **nouvelle administration de l'IPA** ont été l'objet de sérieux soucis. Je vais essayer d'être la plus claire possible pour rendre compte de la situation actuelle, laquelle implique de manière inextricable la Fédération européenne et l'Association psychanalytique

internationale, dans une situation globale que le Conseil considère comme très alarmante. Pour que vous vous repérez dans ce maquis, je vais procéder par ordre chronologique :

1) Premier temps : le *Joint Meeting* de Bruxelles

Lors du *Joint Meeting* de la Fédération européenne qui s'est tenu à Bruxelles en avril 2009, le président en exercice de l'IPA, Claudio Eizirik, et le président qui devait entrer en fonction à la fin du Congrès de Chicago, Charles Hanly, étaient tous deux invités. Ce fut l'occasion, pour Hanly, de présenter les premières lignes de sa politique. Or, dès la lecture des documents préparatoires, il apparaissait que la nouvelle administration s'appropriait à entretenir la plus grande confusion entre les compétences de l'IPA et celles de la FEP, tout spécialement à propos du positionnement des *Working parties* de la FEP. Cette confusion est systématiquement pratiquée depuis un long moment, notamment autour des diverses rencontres impliquant les instances en charge de la formation : le *Forum on Education* (en principe strictement FEP), l'*Oversight Committee* (en principe strictement IPA) et le *Working Party on Education* (groupe FEP de recherche en principe scientifique) pratiquaient un doux mélange qui tendait à élever, méthodiquement et contre toutes les règles statutaires, le *Working Party on Education*, fief de David Tuckett, au rang d'une structure organisatrice à cheval sur l'IPA et la FEP.

Les amalgames FEP-IPA allaient donc bon train quand Charles Hanly, prenant appui sur ces ambiguïtés, proposa une politique administrative fondée sur trois axes :

- 1) premièrement l'intégration, voire l'homogénéisation des concepts théoriques de la psychanalyse ;
- 2) deuxièmement l'observation clinique et les systèmes de preuve qu'elle fournit ;
- 3) troisièmement l'ouverture de notre discipline vers le monde extérieur.

Afin de mener à bien ces trois projets, Hanly nous a fait part de son intention de mettre en place au sein de l'IPA des **Working Groups**, dont le modèle était directement tiré des *Working Parties* de la FEP.

Une discussion ferme, menée par les présidents de la SPP et de l'APF, permit d'interroger Hanly sur la manière dont il concevait l'articulation entre les *Working Groups* de l'IPA et les *Working Parties* de la FEP, non

tant au plan scientifique qu'aux plans administratif, politique et financier. Nous savions peu ou prou à ce moment là que le *Chair* du CAPSA, organe qui répartirait les fonds entre les *Working Groups-IPA*, devait être David Tuckett. Ce faisant, il serait amené à décider également de la répartition des fonds IPA entre certains *Working Parties* de la FEP, sous le couvert de leur lien avec les *Working Groups*. Dans ce projet, la FEP se retrouvait donc *ipso facto* être un prolongement administratif de l'IPA. Cette présentation par Charles Hanly n'avait pas de vocation à être votée ; nous en sommes donc restés là.

2) Deuxième temps : Chicago

La menace d'une prise de contrôle des *Working Parties* par le biais des *Working Groups* était suffisamment grave pour que Jean-Michel Porte et moi-même prenions la décision de prendre contact avec quelques collègues sud-américains ainsi qu'avec les canadiens et un certain nombre de Présidents européens, afin de les alerter.

Après quoi – étant donné que le mandat du représentant IPA-Europe chargé des relations de la SPP avec le *Board* de l'IPA s'achevait – nous avons décidé que j'adresserai une lettre à Paul Denis, représentant IPA-Europe chargé des relations de l'APF auprès du *Board*. Par cette lettre, je demandais que Charles Hanly présente les principales lignes de sa politique lors de la réunion des Présidents de toutes les sociétés composantes de l'IPA qui devait avoir lieu à Chicago. Et je demandais également que puissent être discutés, à cette occasion, le mode de création des *Working Groups-IPA* et leurs modalités de fonctionnement, notamment :

- 1 : la rigueur statutaire dont serait dotée cette structure internationale ;
- 2 : les modalités de la nomination de ses responsables ;
- 3 : la nécessaire création d'un comité de vigilance pour les choix scientifiques et pour les répartitions du budget ;
- 4 : la transparence des usages de ces budgets ;
- 5 : enfin, la durée précisément clarifiée et limitée des mandats des personnes engagées dans les pôles de responsabilité de cette structure.

Cette lettre est remontée par voie hiérarchique jusqu'au *Board* ; et je l'ai également communiquée à Claudio Eizirik, encore président en exercice de

l'IPA, à Charles Hanly, ainsi qu'à tous les Présidents avec lesquels j'avais précédemment été en relation.

Je ne reçus aucune réponse de Claudio Eizirik, le *Meeting* des Présidents se déroulant sous sa présidence comme si de rien n'était. Mais Charles Hanly nous adressa à Jean-Michel Porte, Patrick Miller et moi-même – autrement dit les Français – un mail par lequel il demandait à nous rencontrer dans un entretien privé le lendemain de l'ouverture du Congrès.

Cet entretien, qui dura une heure et demi, nous permit de demander des clarifications à Hanly sur les points essentiels. Les éléments principaux donnèrent lieu à une modification du document officiel qui réglait cette nouvelle structure IPA. D'une part, les responsables étant nommés directement par le Président, les mandats des *Chairs* des *Working Groups* s'avéraient automatiquement limités au temps de cette présidence. D'autre part, dans le document remanié, il apparut que le CAPSA n'était plus aux seules mains de David Tuckett, que trois personnes lui étaient adjointes et que c'était le *Board* lui-même qui devenait l'instance opérant les choix budgétaires. Quel sera dans l'avenir le résultat de ces modifications, je l'ignore.

Mais, on le comprendra, la balle allait nécessairement rebondir du côté de la Fédération européenne.

3) Donc troisième temps : Rome

Le *Joint Meeting* européen suivant avait lieu à Rome en novembre 2009. Ce fut un moment de crise assez important pour deux ordres de motif. Le premier motif – un intense conflit de personnes – serait en lui-même dépourvu d'intérêt si, de passages à l'acte en grossièretés, l'Exécutif de la Fédération européenne ne s'était sérieusement disqualifié et par conséquent affaibli.

Le second motif du conflit nous concerne d'infiniment plus près. Il porte sur le fond, c'est-à-dire la structure même du fonctionnement de la Fédération européenne. En effet – et cela devait arriver tôt ou tard – profitant de ce que la Fédération européenne revendique son statut strictement scientifique et refuse la régionalisation, David Tuckett présenta le projet d'une division complète des compétences entre, d'une part, la réunion proprement FEP présidée par son Président et, d'autre part, une seconde réunion totalement indépendante, de temps plus réduit, qui

rassemblerait les présidents des Sociétés européennes et leurs représentants IPA afin de discuter la politique de la nouvelle administration.

Je me suis fortement élevée contre la perspective d'un tel divorce avec, pour menace, la mise en place d'une structure européenne parallèle, directement rattachée à l'IPA. Il me paraissait nécessaire que soit simplement maintenu le temps de rencontre des Présidents avec leurs représentants IPA, afin que ceux-ci puissent faire valoir leurs positions auprès du *Board*. Ceci me paraissait d'autant plus nécessaire que le nouveau *Board* de l'IPA s'appêtait à introduire en janvier 2010 une nouvelle règle dans le *Code de procédure*, règle dont les conséquences sont considérables : il s'agit de l'acceptation pure et simple de l'analyse dite « éloignée » (la *Remote analysis*), c'est-à-dire l'analyse faite par téléphone ou par Skype, en tant qu'analyse de formation.

Malgré les conflits de personnes, une discussion sur ce point s'est néanmoins engagée, une partie des présidents conservant un silence prudent, mais une majorité d'entre eux s'opposant verbalement à cette modification des règles. Et pour cause : en surface, la nouvelle administration semble prôner l'unification théorique et prêter la plus grande attention au respect des standards de formation, définis dans les trois modèles admis depuis la présidence de Daniel Widlöcher. Mais ceci est en quelque sorte l'arbre qui cache la forêt, et la forêt est celle aujourd'hui très épaisse de pratiques de formation on ne peut plus problématiques, utilisées en particulier dans la « conquête » de nouveaux espaces pour les psychanalystes... mais peut-être pas pour la psychanalyse, c'est bien là que le bât blesse.

À la fin du *Meeting* de Rome, il fut demandé aux représentants IPA s'ils souhaitaient que les Présidents européens leur adressent une lettre, afin d'appuyer leur démarche dans le *Board*. Ils acceptèrent.

4) Donc quatrième et dernier temps : une seconde lettre

En décembre, nous avons donc, Patrick Miller et moi-même, rédigé une lettre extrêmement simple, attirant l'attention sur les conséquences de la modification du Code de procédure IPA, sur le caractère contradictoire de cet article avec tous les autres articles stipulant la nécessité d'une analyse *en présence*, et sur le déroutement possible des fondements même de

la psychanalyse. Cette lettre écrite fut signée par 17 Présidents sur 39, dont tous les portugais et les espagnols, les deux sociétés viennoises, la société suisse, Israël, tous les *Study Groups* de l'Europe de l'Est (mais pas les russes), une des deux sociétés allemandes ainsi que l'Association italienne présidée par Jorge Canestri. La *British Society* refusa, son Président Michael Brearley nous répondant par une lettre stupéfiante de désinvolture à l'égard de la psychanalyse ; et la Société italienne présidée par Stefano Bolignini refusa également.

Là où les choses se compliquèrent, c'est lorsque nous fîmes le constat que ni la Société belge et son Président, Serge Frisch, ni la SPP et son Président, Jean-Michel Porte, n'avaient signé la lettre. Qui plus est, ils ne se sont pas exprimés publiquement dans une réponse communiquée à tous les présidents, nous-mêmes n'apprenant leur refus que par des courriers échangés entre eux, qu'ils avaient eus l'amabilité de nous transmettre en copie.

Le motif du refus est pour une part flou, aussi flou que l'est la notion d'« ouverture » invoquée par eux. Pour une autre part, il repose sur une interprétation délibérément erronée des positions adoptées par l'Institut de l'Europe de l'Est et son Président Paolo Fonda. Je dis délibérément erronée, car Paolo Fonda a longuement présenté le bilan de cet Institut lors du *Meeting* de Rome, et sa position était absolument limpide : jamais cet Institut n'a accepté la pratique de l'analyse par téléphone, les analysants qui poursuivaient une « analyse navette » ayant eu, en cas de difficultés, la possibilité d'appeler leur analyste entre deux sessions temporellement éloignées ; mais ces contacts téléphoniques n'étaient jamais validés comme temps analytique. Cette position fut d'ailleurs officiellement présentée par Paolo Fonda au *Board* IPA de janvier.

Outre la protestation, fort suspecte, d'une nécessaire solidarité des sociétés françaises, outre les textes envoyés directement par le Conseil d'administration de la SPP au *Board* IPA précisant que l'analyse éloignée devait pour son début et peut-être pour sa fin se dérouler *en présence*, je ne saurais vous en dire plus aujourd'hui sur ce qui motive en son fond un tel refus. Lors du dîner qui a réuni comme chaque année le bureau de la SPP et le Conseil de l'APF, Jean-Michel Porte a abordé de lui-même la question : ce furent à nouveau les arguments de l'ouverture et de

l'adaptation au monde et à la technique modernes qui furent avancés, le fait qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement avec les chinois, que d'ailleurs tout le monde le faisait – et en particulier les américains – et que nous serions minoritaires.

Peu importe donc que les chinois en question soient pour une grande part des personnes soumises au contrôle d'un pouvoir dont le sens de la liberté est encore à démontrer et que les voies Skype et téléphonique soient évidemment surveillées ; peu importe que l'œil de la caméra n'ait plus grand chose à voir avec le regard de l'analyste ; peu importe que le système de contrôle de ces cures, évidemment fort problématiques, puisse générer le retour pur et simple du *Reporting analyst* ;... en vérité, peu importe la psychanalyse.

Cette lettre eut cependant un petit effet, comme la première, sans doute parce qu'elle n'était pas aussi isolée qu'on voulait bien le dire. Lors de sa réunion de janvier, le *Board* n'a pas voté cette modification, reportant le débat à sa réunion de juillet 2010.

Pourquoi ai-je autant insisté sur l'ensemble de ces faits ? Parce que l'affaire n'est certes pas gagnée par les opposants à cette modification, mais elle n'est pas non plus gagnée par ses défenseurs. Assurément, beaucoup d'éléments militent en défaveur d'un blocage de cette mesure, et notamment le fait que nous soyons actuellement dans un intense moment de tractations en coulisse, directement liées à la perspective de deux élections quasi contemporaines : celle du Président de la FEP, et celle du nouveau Président de l'IPA, lequel devra être européen. L'Europe est donc dans tous ses états, la tentative de mettre en minorité les candidats présentés comme « rigoristes » allant de pair avec les nouvelles accointances entre partisans de l'ouverture.

Tout ceci serait, là aussi, dépourvu de tout intérêt s'il n'y allait d'une évolution très inquiétante de la pratique analytique. Nous en sommes exactement au point décrit par Freud : cette psychanalyse-là ressemble au fameux couteau de Lichtenberg ; après avoir changé le manche et remplacé la lame, on tente de nous faire croire qu'il s'agit du même instrument, parce qu'il porte la même marque que l'ancien².

Une chose me paraît claire : si l'on veut parler en

²S. Freud : « Histoire du mouvement psychanalytique », *OCP* XII, p. 314.

termes de moulinage mercantile, la psychanalyse risque de faire une bien mauvaise affaire en acceptant ces petits arrangements pratiques car, en regard de toutes les méthodes de traitement rivales, elle se discrédite gravement.

Face à la corruption de ce qui est le maillage même de notre exercice et de notre transmission, face à ce qui pourrait devenir une coalition dans la facilité ou la lassitude d'un consensus silencieux, nous avons plus que jamais, selon l'expression de Dominique Clerc dans son rapport moral de 2002, un « devoir d'influence ». Non pas négocier ou arrondir les angles, mais chercher et rencontrer nos alliés là où ils sont, et ils existent. Que nous soyons minoritaires ne signifie

nullement que nous soyons seuls, et ne justifie pas que l'on emprunte la pente du plus grand nombre.

Voilà. Ce Conseil prend fin ce soir. Au fil de ce rapport, j'ai remercié, un à un, chacun de ses membres. Je veux ici les remercier tous ensemble pour leur chaleur, leur perspicacité, leur soutien constant, leur endurance à la tâche ; bref pour toutes ces choses précieuses avec lesquelles ils ont tissé une étoffe dont nous avons éprouvé la solidité au cours de nos 11 réunions de cette année. Et avant de soumettre ce rapport à la discussion et au vote, je veux également vous remercier, chers collègues, de m'avoir confié cette fonction dont j'espère m'être acquittée honnêtement.

Rapport de trésorerie au 31 décembre 2009

Dominique Blin

Chers collègues,

Dans la continuité du Rapport moral de notre Président, je rends compte à mon tour de la vie de l'Association sous son aspect financier. Je vous présenterai ce soir, d'abord le résultat de l'exercice 2009 arrêté au 31 décembre. Je vous soumettrai ensuite le budget prévisionnel 2010. Auparavant, je reviendrai brièvement sur les objectifs et les choix budgétaires qui ont présidé au sein du Conseil durant les deux années écoulées : **accorder la priorité aux activités scientifiques, administratives et d'enseignement.**

Dès le début de notre mandat, alléger les charges de fonctionnement de l'Association en faisant appel aux ressources du site web et du courriel fut mis au travail de même que modifier l'organisation des Entretiens et de la Journée ouverte, puis réinvestir les gains économisés au profit des locations de salles et des frais de déplacements internes, postes essentiels de l'activité scientifique, administrative et d'enseignement.

Exercice 2009

(Arrêté au 31 décembre 2009)

1 - Présentation générale des comptes de résultats :

- Le total des charges de cette année :
228 335 euros

- Le total des produits ou recettes :
226 397 euros

soit un déficit de : **- 1 938 euros**

Déficit proche de celui prévu par le budget 2009 qui était de : - 2 165 euros

Les dépenses et les recettes ont été moins élevées qu'annoncées : 369 euros pour les charges, 7 142 euros pour les produits

et moins élevé qu'en 2008 : 20 654 euros de moins pour les charges, 29 989 euros pour les produits.

En 2009, nous avons eu pour recettes en dehors des cotisations, participations, redevances, la Journée de Lyon, la Journée de confrontation et les Entretiens du mois juin. Une année sur deux, les entretiens de décembre sont remplacés par la Journée ouverte dont les recettes - tout comme les charges - se répartissent sur les années 2009 et 2010.

2 - Présentation générale des charges de l'année 2009 mise en comparaison avec l'année 2008.

A - les postes stables :

- a) les frais de personnel : 57 184 euros
dont 16 462 euros de charges sociales.
- b) le loyer et les charges locatives : 13 643 euros
 - loyer : 5 848 euros
 - charges : 7 795 euros

sont inclus dans les charges celles dues à l'immeuble, les frais de ménage et d'entretien.

B - les postes en augmentation :

- a) les cotisations :
 - API, en augmentation de 2 157 euros
montant de notre cotisation 2009 : 15 896 euros
 - FEP, en augmentation de 2 015 euros
montant de la cotisation 2009 : 7 125 euros
- b) les frais de missions internes et externes et de déplacements s'élèvent à : 28 410 euros
en augmentation de : 2 984 euros par rapport à l'année 2008.

Les missions internes ont augmenté de manière significative : 4 130 euros. Les missions externes ont diminué de 850 euros. Cette forte augmentation est expliquée par la politique du Conseil de rembourser les frais de déplacements de nos collègues provinciaux participant aux mardis autour de la pratique, aux lectures de Freud, aux soirées débat avec auteur

ainsi qu'aux réunions de l'*Annuel*. Sous ce poste, sont aussi comptabilisés les remboursements des frais de déplacements des membres et analystes en formation de province participant aux différents groupes de réflexion.

c) les droits d'auteur informatique et autres honoraires : 4 960 euros

en augmentation de : 3 260 euros

la hausse est due principalement à une note d'honoraires de Fabrice Perrinel, notre informaticien, réglée en 2009 pour un travail fourni en 2008.

d) les frais de documentation : 1 633 euros

en augmentation de : 839 euros.

Ce poste comprend le montant de :

1) la cotisation annuelle versée à la bibliothèque Sigmund Freud qui est de 1 000 euros, à laquelle nous souscrivons depuis mars 2009 ;

2) l'abonnement au journal de la FEP ;

3) l'IJPA. Sous cette rubrique rentre aussi à partir de cette année, et selon la décision prise par le Conseil à la demande du comité de publication, le montant de l'achat, au prix éditeur, de vingt numéros de l'*Annuel* à sa parution. Cette année 2009, le coût en est plus élevé, nous avons acquis également les trois ouvrages déjà publiés.

e) la location des salles : 27 511 euros

en augmentation de : 3 883 euros.

En 2008, nous avons bénéficié d'avoir : un des samedis scientifiques avait du être annulé. Par ailleurs, cette année deux journées supplémentaires ont été organisées :

1) la journée d'étude du 14 novembre : *Politiques de l'enseignement et La psychanalyse de l'enfant* ;

2) la "Journée de confrontation" du 26 septembre. Cette dernière s'est auto-financée, elle fut même excédentaire en dépit du prix modique de l'inscription.

C'est aussi sur les comptes de l'année 2009 que pèse la charge financière de la location des salles du Méridien pour la Journée ouverte d'un montant de : 6 625 euros.

En cette fin de mandat, je souhaite revenir sur le coût des frais d'accueil des samedis scientifiques - l'option de notre conseil a fait l'objet, à plusieurs

reprises, de remarques. Je voudrais préciser que si la suppression du champagne a permis d'économiser une somme d'environ 800 euros sur une année, nous ne pouvons ignorer que s'ajoutent à ce montant celui de la suppression de frais plus lourds que sont la mise à disposition de la bibliothèque de la Fondation Dosne et les heures de gardiennage : c'est-à-dire les heures supplémentaires des vigiles.

f) la dotation pour créances douteuses 3 525 euros

Un intitulé qui vient révéler les cotisations et participations impayées.

C - les postes en diminution :

a) les frais de publication : 9 743 euros

en diminution de : 5 614 euros.

Une diminution directement liée au délai de parution de *Documents & Débats*. Le numéro de décembre est paru en janvier 2010 et prévu dans le budget.

b) les frais d'accueil et de réceptions : 25 513 euros

les frais des entretiens de juin sont en baisse de : 1 878 euros

c) les fournitures de bureau

d) les frais d'affranchissement.

L'envoi des informations internes à l'APF, qui s'effectue depuis le 15 mars dernier par courriel, a permis une diminution des frais de 2 000 euros (1 200 euros en frais de timbres et 800 euros en frais d'enveloppes).

J'ajouterai ici qu'une refonte importante du fichier de la Journée ouverte a permis de supprimer un certain nombre de noms obsolètes ou en doublons. Ce fichier qui contenait environ 15 000 noms, a été considérablement nettoyé. Il n'en demeure pas moins qu'un travail important de réactualisation des noms et adresses reste à faire, compte tenu du nombre trop élevé de retour de courriers non délivrés. Ce travail à affiner, a toutefois permis une économie notable qui s'est portée à la fois sur les frais d'impression des documents, les frais d'enveloppes et de mise sous pli ainsi que les frais de timbres. Le montant de cette économie s'élève à 3 872 euros. Ce calcul a été effectué en comparaison avec les frais d'envoi de la Journée 2008.

J'en profite aussi pour signaler que la nouvelle formule de la Journée ouverte a rendu possible la diminution du prix de la salle de 475 euros, la salle à manger étant plus petite.

3 - Les produits de l'année 2009

a) cotisations, redevances, participations :

- les cotisations : 77 410 euros

- les redevances : 1 385 euros

- les participations : 99 775 euros

soit une hausse de : 8 745 euros en comparaison avec l'année dernière. L'augmentation de 5 % des cotisations, redevances et participations fait la différence.

b) les entretiens de juin : 17 550 euros

c) la Journée ouverte : 16 614 euros

d) la conférence de Lyon : 2 600 euros

e) la journée de confrontation : 6 550 euros

Un commentaire en ce qui concerne les recettes des journées :

- la journée de Lyon 2009 est déficitaire de : - 1 125 euros, un déficit en augmentation par rapport à 2008.

- les Entretiens de juin sont déficitaires de : - 3 419 euros,

Toutefois, le déficit est moins élevé que celui de l'année 2008 qui était de : - 5 195 euros. Pour la deuxième année consécutive, la participation aux entretiens d'été est faible : 117 en 2009, elle était de 120 en 2008. Le coût plus faible des charges du déjeuner a permis cette diminution.

- la journée de confrontation, malgré le faible prix du montant de l'inscription : 50 euros et grâce à la bonne participation, 134 inscrits, est excédentaire de : 763 euros

En ce qui concerne la Journée ouverte, la comptabilisation définitive s'établit en 2010. Je l'évoquerai lors de la présentation du budget prévisionnel.

f) les produits financiers : 1 327 euros

Nous constatons la chute nette du rapport de nos produits, une chute de : - 6 726 euros. En 2008, ils s'élevaient à : 8 053 euros. Le taux de rémunération fut de 1 % cette année 2009.

J'en viens maintenant au

Budget prévisionnel 2010

Le montant des charges devrait s'élever à :
270 029 euros

le montant des produits ou recettes :
270 723 euros

soit un excédent de : **694 euros**

Les charges, tout comme les recettes sont nettement plus élevées qu'en 2009, les charges et les produits de la Journée ouverte justifient cette différence.

1 - Les charges

Les charges envisagées sont celles inhérentes à la vie administrative et scientifique de l'Association. Pour l'ensemble des affectations nous nous sommes appuyés sur les montants déjà connus et pour certains déjà réglés, pour le reste, nous sommes partis des coûts de l'année 2009 légèrement augmentés du taux d'inflation. Le Conseil d'administration se renouvelle ce soir, chaque changement de Conseil entraîne des variations dans l'organisation de la vie de l'Institution ce qui crée souvent des modifications budgétaires. J'ai tenté d'évaluer au mieux les charges et les recettes pour cette année 2010 à partir des charges et produits des années précédentes en demeurant au plus près des dépenses constantes que sont :

- . les frais de personnel ;
- . le loyer et les charges locatives ;
- . les frais de location de salles ;
- . les frais d'accueil et de réception des différentes journées et Entretiens ;
- . les frais de documentation et de publication, la cotisation à la BSF ;
- . les honoraires comptables, informatiques et autres ;
- . les frais de déplacements des missions internes et externes ;
- . les différents frais courants, téléphone, petit matériel, fournitures, timbres, etc... ;
- . les cotisations API, FEP et AIHP.

En ce qui concerne

2 - Les produits

tout d'abord

A - Les produits financiers

leur rapport est estimé à : 1 500 euros

Il ne semble pas raisonnable d'envisager cette année une amélioration de la situation financière au niveau national.

B - Les recettes des journées scientifiques

- les Entretiens de juin : 18 000 euros
- les Entretiens de décembre : 21 000 euros
- la Journée ouverte : 35 075 euros
- la Journée du groupe Lyonnais : 2 600 euros

(nettement sous évaluée, compte tenu du taux de participation de 114, soit une participation de plus de 61 %)

- une Journée de confrontation ou autre : 6 000 euros

Les Entretiens de décembre semblent connaître ces dernières années un meilleur taux de participation que ceux du mois de juin ; l'évaluation faite de la recette future est donc supérieure de 3 000 euros. Les frais engagés lors des Entretiens d'hiver sont aussi moins coûteux : il n'y a pas de cocktail le soir.

En ce qui concerne la Journée ouverte, nous en connaissons d'ores et déjà les charges et les recettes. Cette journée a connu un bon taux de participation : 528 inscrits dont 489 payants.

le total des dépenses s'élève à : 38 268 euros

celui des recettes à : 51 710 euros

soit un excédent : **13 442 euros**

Si nous comparons ce résultat avec les Journées de 2006 et 2008, nous constatons une nette progression. Les deux journées précédentes étaient déficitaires, en 2006 : - 8 887 euros et en 2008 : - 4 820 euros.

Environ un tiers des personnes inscrites participaient au déjeuner, soit : 149. Le montant du prix du déjeuner négocié, a été calculé au prix coûtant, il n'a généré aucun profit.

C - cotisations, redevances, participations :

- les cotisations : 83 740 euros
- les redevances : 1 378 euros

- les participations : 101 230 euros

- soit : **186 348 euros**

Elles s'élevaient en 2009 à : 178 550 euros

Donc une prévision en augmentation. Le nombre des membres, ainsi que le soulignait dans son rapport moral, notre Président, s'est accru cette année. Par ailleurs - je l'avais annoncée l'année passée lors du rapport financier - une légère augmentation de la cotisation est prévue. Celle-ci est calculée selon l'indice du coût de la vie. La hausse proposée est de 10 euros. La redevance, du même coup augmente de : 1 euros (10% de la cotisation) et la participation de : 5 euros (50 %). La majoration de la cotisation entraînant, selon la politique de l'APF celle de la participation des analystes en formation et celle de la redevance des membres honoraires.

L'année dernière lors de cette même assemblée, je proposai la création d'une réserve financière, qui serait constituée principalement à partir de la réévaluation régulière de notre cotisation en fonction du taux d'inflation. Cette provision a pour but de permettre aux finances de l'APF, saines mais, je le souligne, modestes, de supporter le coût d'un déménagement futur.

Dans cette perspective de déménagement à plus ou moins moyen terme, nous avons prévu dans ce budget 2010, une "Dotation provisions déménagement" d'un montant de 10 000 euros. 10 000 euros dégagés d'une partie des 13 442 euros d'excédent de la Journée ouverte. Cette somme est déposée sur un compte livret A Association, seul compte association non fiscalisé, non concerné par les nouvelles dispositions fiscales adoptées en date du 23 décembre dernier par l'Assemblée nationale.

Quant à la constitution d'un groupe de membres réfléchissant au local futur de l'APF et, aux différentes options possibles alors évoquées, ce travail est resté à ce jour malheureusement en suspens, la charge de travail a eu raison de notre souhait. Il appartiendra au prochain Conseil de donner suite ou non à ce projet.

Pour conclure et

Avant de soumettre ce rapport à la discussion et au vote et au moment où mon mandat s'achève, je me tourne vers notre Président et je souhaite la remercier très sincèrement de m'avoir confié, il y a maintenant deux ans la charge de tenir la caisse de

Dominique Blin

l'APF. C'est la fonction première de trésorier mais pas l'unique. La remercie de la confiance qu'elle a su me témoigner en me demandant d'abord de participer à son Conseil d'administration puis tout au long de ces deux années. C'est aussi vers chacun des membres de ce même Conseil que je me tourne pour leur adresser mes remerciements pour l'aide et le soutien

sans faille qu'ils ont su m'apporter. Mes remerciements vont également à Madame Mamane que je félicite pour son souci des comptes de l'Association et son intégrité.

Chers Collègues, je vous demande de bien vouloir considérer l'ensemble des propositions.

Je vous remercie de votre attention.

Rapport du secrétaire du Comité de formation

André Beetschen

Chers collègues,

Je vous présente le rapport d'activité du Comité de formation pour l'année 2009-2010. Je le fais dans la suite de mes deux prédécesseurs, Raoul Moury et Patrick Merot, en utilisant les tableaux dont ils ont eux-mêmes fait usage ces dernières années (après que ces tableaux aient été initialement mis au point par Hélène Trivouss Widlôcher, lors de son secrétariat). Ces tableaux nous permettent en effet d'avoir une vue synthétique et longitudinale de l'Institut de formation et d'avancer quelques conclusions sur la situation des analystes en formation entrés et présents dans notre Institut depuis 1964.

1. Situation de l'Institut de formation (IF)

33 analystes titulaires sont analystes-formateurs à l'IF.

Le nombre d'analystes en formation, lui, est d'une très impressionnante stabilité : depuis 6 ans, quelque soit le nombre des admissions et des sorties de cursus, ce chiffre est quasiment le même : 192-193. 191 aujourd'hui puisqu'une analyste en formation vient d'annoncer son souhait de démissionner de l'IF.

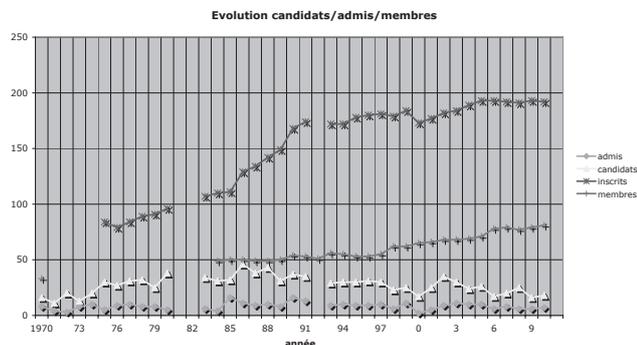
Patrick Merot nous avait proposé l'an dernier un nouveau tableau, très parlant sur l'évolution conjointe du nombre des analystes inscrits à l'IF, des membres, des candidatures et des admissions. Je vous ai fait transmettre ce tableau actualisé : les chiffres de cette année ne modifient pas l'évolution dessinée l'an dernier, sinon que la courbe des membres s'infléchit

heureusement un peu vers le haut. Pour une analyse plus approfondie, on se reportera aux remarques détaillées faites par Patrick Merot dans le rapport de l'an dernier.

En ce qui concerne le second tableau que je vous transmets, le tableau récapitulatif, que remarque-t-on ? Ce tableau, je le rappelle, se comprend en notant que chaque analyste en formation n'y apparaît qu'une seule fois, à la place qu'il occupe aujourd'hui dans son cursus. Il faut dire aussi que la colonne « analystes n'ayant rien entrepris » rassemble en fait, et ceci est un biais, les analystes en formation n'ayant jamais commencé de premier contrôle et ceux dont le premier contrôle s'est interrompu sans qu'un autre ait été repris. Par ailleurs, et dans chacune des cases correspondant aux périodes étudiées, la différence entre « les admissions » et les analystes toujours inscrits à l'IF rassemble les analystes en formation devenus sociétaires et ceux qui ont quitté l'institution.

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions	Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Refus sociétariat
		En cours	validés	refusés	En cours	validés	refusés		
Admis entre 1964 et 1973	6					3	1	2	
Admis entre 1974 et 1983	13	1		4	2		2	4	
Admis entre 1984 et 1993	53	7	2	6	3	4	1	2	26
Admis entre 1994 et 2003	74	14	12	11	1	20	1	3	12
Admis depuis 2004	46	12	28	4		2			
Totaux	192	34	42	25	6	26	5	8	44
									2

Chaque analyste n'apparaît qu'une seule fois en fonction du statut qu'il occupe avant l'Assemblée générale (les attentes de passage de validation, les demandes d'homologations ou les celles de sociétariat ne sont pas prises en compte).



Je ne vais pas entrer dans un examen approfondi des chiffres, mais noter simplement les inflexions les plus notables, en comparaison avec le tableau récapitulatif de l'an dernier :

- pour les analystes admis entre 1984 et 1993 (tranche que Patrick Merot appelait « la plus problématique »), on relève une nette diminution du nombre d'inscrits (53 pour 61 en 2009), avec une petite diminution du nombre de cursus homologués (26 pour 28) : ceci indique que 6 analystes au cursus homologué sont

devenus membres sociétaires, mais aussi que pour cette décennie-là, l'arrêt du parcours de l'analyste après son cursus homologué demeure un phénomène préoccupant ;

- pour les analystes admis entre 1994 et 2003, on relève une légère diminution (14 au lieu de 17) du nombre de ceux qui n'ont rien entrepris, et une augmentation (12 au lieu de 9), qu'il était logique d'attendre, du nombre d'analystes au cursus homologué. Il faut espérer que pour ceux-ci, la voie vers le sociétariat s'ouvrira rapidement ;

- quant aux analystes admis depuis 2004 jusqu'à aujourd'hui, dont le nombre augmente (46 au lieu de 39), il est encourageant de relever à leur propos que, dans l'augmentation logique de leur nombre, celui des analystes n'ayant rien entrepris baisse légèrement (12 au lieu de 13) et donc qu'augmente le nombre d'analystes en formation en premier ou second contrôle.

Si ce tableau, que je laisse à chacun le loisir d'examiner et de méditer plus en détail, permet d'apprécier la longueur moyenne de notre cursus (entre 10 et 15 ans), il reste évidemment muet sur la longueur des contrôles.

22 analystes de l'IF sur 33 ont assuré des contrôles. Et il y a ici une chose intéressante à noter car elle avait fait objet de remarques et parfois de débats dans de précédents rapports des secrétaires du Comité de formation : alors qu'en 2007, par exemple, Raoul Moury notait que « quatre contrôleurs assuraient plus de la moitié des contrôles » («une répartition identique aux années précédentes » ajoutait-il), on observe actuellement une plus grande diversification : sur 70 contrôles en cours, 4 contrôleurs en assurent 28, tandis qu'augmente nettement le nombre de contrôleurs (10) assurant trois contrôles. Ce changement correspond certainement au renouvellement, ces dernières années, de la composition du Collège des Titulaires.

2. Le travail du Comité de formation (CF).

Le CF s'est réuni 9 fois au cours de l'année écoulée.

- Il a reçu 2 demandes d'homologation de cursus pour lesquelles il a proposé un rapporteur au Conseil ; une homologation a reçu une réponse favorable par le Collège des titulaires, ainsi que 5 autres qui étaient en attente. Une demande d'homologation de cursus est actuellement en attente ;

HOMOLOGATIONS DE CURSUS

Demandes d'homologations	Cursus validés	Demandes non examinées par le CT
2009/2010	6	1
2008/2009	2	5
2007/2008	7	1

- Les demandes d'admission reçues par téléphone ou par courrier ne cessent de diminuer régulièrement. Par téléphone : 26 contre 36 l'année précédente ; par courrier 31 contre 42. Depuis plusieurs exercices on impute, sans cependant qu'on puisse absolument l'affirmer, à l'existence du site informatique cette diminution importante. Parmi ces demandes adressées au secrétariat de l'APF, 10 ont fait l'objet d'une réponse par envoi de courrier avec liste des membres du CF. Ceci n'a pas empêché le CF d'examiner 18 demandes d'admission (il restait en effet un reliquat important des demandes d'admission reçues après les 30 envois de courrier avec liste adressés l'année précédente) ;

TABLEAU DES DEMANDES D'ADMISSION À L'INSTITUT DE FORMATION

A partir de mars 2007	2009/2010	2008/2009	2007/2008
Demandes par téléphone	26 (au 2 mars 2010)	36 (10 mars 2009)	46 (14 mars 2008)
Demandes par courrier	31 (au 2 mars 2010)	42 (10 mars 2009)	68 (14 mars 2008)
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du CF	10	30	25
Candidatures examinées par le CF	18	16	15
Candidats refusés	11	10	9
Candidats admis	7	6	6

- 7 candidats ont été admis (contre 6 et 6 les deux années précédentes). Parmi ceux-ci : 2 hommes et 5 femmes, 2 médecins et 5 psychologues, tous avec une expérience de pratique psychothérapique, plus ou moins longue cependant. L'âge des candidats admis s'est échelonné de 35 à près de 50 ans. Tous les candidats admis venaient d'un divan APF : il faut noter que depuis plusieurs années, il est exceptionnel qu'un candidat admis vienne d'un divan hors APF. Peut-être nos idéaux initiaux ont-ils ici quelque peine à être soutenus...

RÉPARTITION DES CANDIDATURES ACCEPTÉES

CANDIDATS	7	HOMMES	2	FEMMES	5
MÉDECINS	2		1		1
PSYCHOLOGUES	5		1		4
DIVANS APF	7		2		5
DIVANS SPP					
LACANIENS					
AUTRES (IVème Groupe) autres					

- 11 candidats ont été refusés (contre 10 et 9 les deux années précédentes). Parmi eux : 4 hommes et 7 femmes, 2 médecins et 9 psychologues ; 5 candidats venaient d'un divan APF, 6 de divans hors APF.

RÉPARTITION DES CANDIDATURES REFUSÉES

CANDIDATS	11	HOMMES	4	FEMMES	7
MÉDECINS	2		1		1
PSYCHOLOGUES	9		3		6
DIVANS APF	5		1		4
AUTRES	6		3		3

La stabilité des chiffres d'admission est là encore remarquable (de là s'ensuit d'ailleurs la stabilité du nombre total d'analystes en formation inscrits à l'IF). L'institution obéit-elle ainsi à un déterminisme inconscient qui lui échappe ? Pour chaque examen de candidature, en tout cas, la discussion au CF a été approfondie et un relatif consensus s'est toujours dégagé à propos des candidats admis. Il est vrai que nous n'avons pas eu à examiner, cette année, des demandes d'admission qu'on pouvait estimer recevables et qu'on décidait en tout cas d'entendre malgré leur non-conformité à nos critères de base d'admission.

Comme à chaque changement du Secrétaire du CF, une discussion a eu lieu à propos des lettres envoyées en réponse aux demandes de renseignements sur la formation analytique dispensée par notre IF. Ces lettres ont été un peu modifiées tout en gardant l'esprit des précédentes mais en soulignant plus fortement, et dès leur début, l'importance de l'acquisition d'une expérience psychanalytique personnelle. De toutes façons, les réponses faites par le Secrétaire du CF dépendent toujours du courrier reçu, parfois farfelu ou énigmatique et qui conduit dans quelques cas à la proposition d'un entretien entre le Secrétaire et celui ou celle qui demande une admission ou veut rencontrer un représentant de l'APF. Tout ce travail d'accueil des demandes et d'élaboration des réponses doit beaucoup, comme le compte-rendu régulier de l'activité du CF, à la collaboration active et vigilante de Madame Mamane, que je remercie vivement ici.

Enfin, le CF a entendu les demandes de validation de 7 premiers contrôles ; toutes ont été acquises. En revanche, sur quatre demandes de validation de second contrôle, une validation a été acquise et 3 ont été refusées. Il est difficile de tirer des conclusions sur des chiffres aussi faibles, et pour des situations qui,

à chaque fois singulières, sollicitent des discussions approfondies au sein du CF.

VALIDATIONS DE PREMIERS CONTRÔLES

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	reportés
2009/2010	7		
2008/2009	9		2
2007/2008	5		

VALIDATIONS DE SECONDS CONTRÔLES

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	reportés
2009/2010	1	3	
2008/2009	6		
2007/2008	3		2

Mais ce travail en profondeur est justement la vraie tâche du Comité : une expérience de formation renouvelée pour ses propres membres quand il s'agit de l'évaluation de la transmission de la psychanalyse grâce à l'échange soutenu entre collègues. Ce travail ne peut qu'être sans cesse « remis sur le métier », pour reprendre l'intitulé de la Journée de l'Institut de formation, qui fut organisée en lien étroit avec le Directeur de l'IF. Remis sur le métier, c'est-à-dire s'obligeant à revenir d'abord sur les difficultés et les insatisfactions rencontrées notamment dans les discussions et les décisions à propos des validations de contrôles (les admissions, elles, posent beaucoup moins de problèmes).

Ainsi le CF, en écho aux échanges de la Journée de l'IF, est-il attentif à préciser d'avantage les conditions (l'impossibilité parfois) d'un échange « analytique » dans ce moment de haute tension d'angoisse qu'est, pour l'analyste en formation, le passage devant la commission de validation. De façon liée, c'est dans la difficulté de prendre une décision de refus de validation devant une situation qui ne permettait pas un jugement assez clair, que le CF a pu proposer de réentendre l'analyste en formation (seul ou une nouvelle fois avec le contrôleur) : ce type de décision, soucieux à chaque fois de l'enjeu analytique à soutenir, continue de faire, au sein de notre Comité, l'objet de discussions.

C'est dire que le travail du CF ne saurait être fécond sans une atmosphère de confiance mutuelle, qui seule permet les débats les plus vifs. Je remercie mes collègues du CF, au moment où il va se renouveler, d'avoir su maintenir entre nous cette confiance.

Et je vous remercie pour votre attention.

Rapport sur l'Annuel de l'APF

André Beetschen

Chers collègues,

En vous informant ce soir de l'activité éditoriale de l'*Annuel de l'APF*, je sollicite la prolongation pour deux ans de cette activité, après qu'une semblable prolongation ait été votée lors de notre Assemblée générale du 17 mars 2008.

L'*Annuel de l'APF* vient de voir paraître, en janvier dernier (il était donc présent sur la table du libraire de notre Journée ouverte.), son quatrième volume qui rassemble des textes issus de conférences prononcées lors de deux Entretiens (« Le polyglottisme dans la cure » et « Courants sexuels »), textes auxquels se sont adjoints quelques travaux originaux. Nous avons publié, dans la partie « Documents » un texte de Daniel Lagache ainsi que la traduction française, jusque là inédite, d'un texte de E. Eduardo Krapf auquel Daniel Lagache fait référence.

Ce quatrième volume a été conçu par le Comité de publication composé d'Odile Bombarde, Dominique Clerc, Adriana Helft, Claude Barazer, Bernard de la Gorce, Patrick Merot, Philippe Valon, et moi. Comme le principe en avait été exposé lors de la mise en route de l'*Annuel de l'APF*, un second renouvellement du Comité de publication a eu lieu afin que de nouveaux membres et analystes en formation viennent à leur tour assurer, dans une tâche éditoriale commune, la conception de chaque volume et le travail avec les auteurs. Ce renouvellement a été soumis au Conseil et approuvé par lui. Le Comité de publication actuel se compose donc d'Odile Bombarde, Dominique Blin, Caroline Giros Israël, Dominique Suchet, Bernard de la Gorce, Jean-Michel Lévy, Philippe Valon et moi. Au cours de l'année à venir, pendant laquelle se prépare déjà le volume 5 qui, pour partie, publiera les conférences et les discussions des Entretiens de la Journée ouverte de janvier 2010, le Comité de publication sollicitera du nouveau Conseil l'accord sur le nom du Directeur de publication qui, comme cela avait été établi au lancement de l'*Annuel*, prendra ma suite.

Je me réjouis que l'*Annuel de l'APF* et son Comité aient désormais pris place dans l'établissement du nouveau Règlement intérieur. Je suis également reconnaissant au Conseil d'avoir pris la décision d'acquérir à chaque parution un certain nombre d'exemplaires de l'*Annuel* pour qu'il puisse en disposer dans les échanges et relations avec les collègues d'autres sociétés, à l'occasion de rencontres internationales ou de congrès.

Je dois dire, comme l'an dernier, que pour le moment les chiffres de vente restent décevants. Nous comptons, avec les PUF, sur un chiffre de 600 à 800 exemplaires vendus pour chaque volume. Nous en sommes, pour les trois premiers volumes (le quatrième est paru trop récemment pour que nous puissions en tirer des chiffres probants) autour de 500 exemplaires (à quoi il faut ajouter une soixantaine de volumes adressés gratuitement à chaque parution). Et parmi ces exemplaires vendus, nous ne savons pas le nombre de ceux acquis par les analystes de notre Association ! Peut-être la conception de l'*Annuel* souffre-t-elle, au moins pour une part, d'une trop grande similitude avec *Documents & débats*, et cela bien que demeure son principe de publication : proposer à chaque auteur de modifier le texte initial d'un exposé (il le fait souvent, et de façon approfondie) dans une écriture seconde qui tienne éventuellement compte des échanges qui eurent lieu et des suites qu'ils produisirent.

Dans un souhait de promotion, nous avons veillé à ce que l'*Annuel de l'APF* soit présent non seulement sur notre site informatique mais aussi dans les diverses manifestations scientifiques auxquelles l'APF apporte son concours (notamment le Congrès des Psychanalystes de Langue Française) ; et nous avons continué d'organiser au cours de l'année des soirées-présentation dans diverses librairies de province. Une telle présentation est prévue à Paris en juin. À chacune de ces présentations, des auteurs des volumes parus ont animé une discussion avec des collègues de l'APF,

André Beetschen

et à ces discussions ont régulièrement participé des analystes d'autres sociétés, que nous avions invités.

J'ajoute que les trois premiers volumes de l'*Annuel de l'APF* ont bénéficié, dans *Carnet Psy* et dans la *Revue Française de Psychanalyse*, dans l'*Evolution psychiatrique* aussi pour le volume 3, d'une importante recension. Celle du volume 4 est à venir.

J'exprime donc le souhait que celui ou celle qui, avec l'accord du Conseil et le concours du Comité de publication, prendra prochainement la direction de l'*Annuel de l'APF* saura en assurer le développement et agrandir son audience mieux que je n'ai pu le faire jusqu'ici.

Je vous remercie.

Introduction

Patrice Brunaud

Cette nuit-là, mon inconscient m'a adressé un message... Du plus profond de l'infantile en moi. Mais, avant de vous le révéler, un travail de conscience m'attend. Ecrire cette introduction ! Introduction à la 6^{ème} journée des analystes de l'A.P.F à Lyon, dont le thème est cette année : *L'Infantile dans tous ces états*.

Et d'abord, dire combien nous sommes honorés de l'active et bénéfique participation pour la deuxième année consécutive et malgré leurs emplois du temps particulièrement chargés, de Madame Laurence Kahn, Président de L'Association psychanalytique de France et de Monsieur Jean-François Daubech, Secrétaire scientifique. Ensuite, penser à remercier nos autres collègues parisiens pour l'hommage rendu à cette manifestation provinciale par leur présence plurielle : ils sont deux. Ne pas oublier de citer la présence virtuelle de nos collègues belges, suisses¹, sud-américains, japonais, dont la pensée nous accompagne en ces temps forts de créativité institutionnelle.

Remercier pour sa participation spontanée, en réponse à notre invitation, Monsieur Majid Sali, Président du Groupe lyonnais de psychanalyse, Madame Sylvie Roger, Secrétaire générale du IV^{ème} Groupe de psychanalyse. Et à vous tous, chers collègues, chers amis, chers anciens du Château de Montchat, chers nouveaux, chers curieux de la sexualité infantile, bienvenue dans les tréfonds de « L'Infantile dans tous ses états ».

Ah l'Infantile ! Bien penser à le différencier de l'Enfant dont il sera finalement peu question dans ces trois exposés. Exposés dont j'ai eu la chance d'avoir connaissance avant vous. Enfin... comme quelques-uns ! L'enfant ne fait pas vraiment de problème. Il poursuit sa croissance dans la temporalité qui est la sienne, longitudinale : petite enfance, adolescence, adulte, puis enfant dans l'adulte, la vie quoi ! Il n'en est pas de même de l'infantile et de sa carrière, dans

l'enfant même, qui se prolonge dans l'adulte plus tard, carrière verticale, narcissique (grand-petit), réductrice (vrai-faux, tort-raison), cet infantile-là a mauvaise presse, et dans tous ses états. Ne dit-on pas aux enfants, rouges de colère : « Arrête de te mettre dans tous tes états ! ». C'est à l'infantile que l'on s'adresse...

Car voilà le domaine des pulsions, de la sexualité infantile. Comme le dit l'argument de cette journée : « L'Infantile est le sexuel inconscient présent chez l'enfant et chez l'adulte. Il est, et n'a pas d'âge ; il est la source du désir et du mouvement de la vie. Mouvement qui peut se figer, s'immobiliser ou revenir en arrière vers des objets que le sujet ne peut pas perdre. »

Là, auditeurs, attentifs, vous vous attendez sur ces derniers mots qu'il soit question de la régression, de la psychose. Hé bien, comme disent les suisses : vous allez être déçus en bien. Elisabeth Cialdella, Chantal Lafaurie et Jean-Claude Rolland ont convoqué Freud qui communique avec son infantile à lui, voie de sa découverte de l'Œdipe dans ses liens avec les figures déguisées parentales et fraternelles : Fliess, pour Chantal Lafaurie, Fliess, Rank et plus encore Ferenczi pour Elisabeth Cialdella, qui rend à ce dernier toute la place que la passion pour le fusionnel va générer quelques années plus tard. Entendez-là les fameuses controverses Anna Freud-Mélanie Klein concernant l'archaïque, l'Œdipe précoce. Et Mélanie Klein, qui prend position... position schizo-paranoïde, position dépressive !

Puis les conférenciers, chacun avec son style, vous entraîneront au vif de l'infantile, à travers trois cas, trois fragments de cure. Elisabeth fera le récit d'une patiente aux gros sabots qui cachent mal des pieds enflés et déformés : l'Œdipe encore ? Chantal nous donnera une interprétation saisissante du but que poursuit son collectionneur de rêves, Jean-Claude convoquera deux attitudes psychiques de temporalités différentes pour comprendre la panique de son patient face

¹ Une collègue genevoise est venue signaler sa présence réelle.

à la solitude, aux angoisses de séparation d'avec son analyste.

Enfin, comme le dit l'argument, après avoir été pris dans cette « arène » où se déploie la sauvagerie des inconscients, terminer d'attiser votre curiosité par les références artistiques et littéraires de nos orateurs : Zeus et Chronos et la théorie de l'auto-engendrement éclairent les limites des avancées théoriques d'Otto Rank pour Elisabeth Cialdella, qui nous entraînera dans un voyage compliqué et tendu à Palerme avec Freud et Ferenczi. Chantal Lafaurie, quant à elle, analysera deux versions de *La Clef de Songes*, tableau de René Magritte qui nous met en contact avec des sentiments d'étrangeté, de dépersonnalisation, que le peintre avait pu vivre, étant enfant, face à la dépression de sa propre mère. Mais alors, et Jean-Claude Rolland, avec son texte sulfureux ? Faust, Goethe, repris par Freud, cela suffira-t-il à justifier l'argument que « L'Infantile dans tous ses états, comme source et moteur, participe à tout élan créateur » ? Ce serait mal connaître Jean-Claude Rolland qui va nous surprendre une fois de plus en attirant notre attention, je le cite, sur ce qu'est le discours psychanalytique : « Un discours d'essence scientifique sur un objet d'essence esthétique ». Et je vous laisse la surprise de l'origine du tableau impressionniste qu'il crée devant nous. Retenez déjà le titre car il vous faudra attendre la pause de 16 heures : « Jeune fille allongée jouant d'une aumônière. »

Votre curiosité étant maintenant à son comble, voici venu le temps de vous dévoiler ce que mon inconscient a créé cette nuit. En fait, toute cette mise en valeur du travail de mes collègues n'était qu'un stratagème, et n'avait comme seul but que de cacher ma jalousie. Moi, devoir écrire une introduction, bien trop courte et puis leur laisser toute la place ? Qui plus est, après tout le travail d'organisation que nous avons fourni avec Fafia Djardem, Isabelle Pays, Martine Serres et Kostas Nassikas !

Je n'en dormais plus la nuit, d'être réduit à n'écrire qu'une introduction ! Même s'il y avait un précédent célèbre, à l'écriture d'une « Introduction à... »

J'ai du m'endormir cependant et j'ai fait un rêve dont je jure l'authenticité sur la tête de mes vieux parents de 98 ans en maison de retraite. Mais ceci est une autre histoire²

Ce rêve, sorti du plus profond de ma « boîte à oublis³ » cette nuit-là ne traduirait-il pas mieux « L'Infantile dans tous ses états » que les trois conférences de mes collègues ?

Je me trouvais dans ma chambre d'enfant dans la maison de mes parents où j'installais pour la nuit, chacun dans un petit lit, Elisabeth Cialdella et Jean-Claude Rolland qui devaient se lever tôt le matin. Je les bordais, installais un réveil auprès d'Élisabeth ainsi qu'une curieuse coiffe avec deux nattes blondes que j'appelais « Gretchen ». Puis, j'éteignais la lumière, leur souhaitais bonne nuit et j'hésitais à les embrasser avant de sortir de la chambre, quand tout à coup, entre leurs deux lits, j'apercevais mon fils, tout petit enfant, dans sa chaise haute. Je lui demandais si ce n'était pas trop inconfortable de passer la nuit dans cette chaise haute et je lui proposais d'aller coucher dans un autre lit dans la maison ; peut-être même avec son père et sa mère. Il refusait catégoriquement, répondant tranquillement qu'il dormirait bien comme cela, et du coup se campait en arrière. J'éteignais donc la lumière, et bien sûr, je me réveillais.

Bien ! Voilà que je ne vous facilite pas la tâche, chère Élisabeth, mais comme dit l'expression anglaise : « It's never too late to have a happy childhood ». (Il n'est jamais trop tard pour avoir une enfance heureuse !)

Place aux choses sérieuses. Elisabeth, c'est à vous...

2 Pour comprendre : lire ma contribution au n° 17 de la revue *Libres cahiers pour la psychanalyse, Rire de soi* sous le titre de « Clinique du jeu de mots » (2008).

3 La « boîte à oublis », joli terme qu'une amie emploie pour la mise au travail matinal de ses rêves.

Traces de l'infantile - les petits pas dans les grands

Elisabeth Cialdella

Johanna, que j'appellerai la femme aux petites « chaussures maison », était en analyse depuis quelques années déjà. Elle avait des talents artistiques, dont elle doutait beaucoup. Dans la vie de tous les jours, elle souffrait d'inhibitions majeures, notamment dans sa vie sexuelle de femme et d'impulsions violentes qui rendaient difficiles ses relations aux autres : c'était le cas avec son mari surtout – mais aussi avec ses sœurs et ses parents... Elle restait très dépendante des êtres qu'elle aimait. Ce caractère difficile dont elle détaillait toutes les aspérités, de même que son ambivalence vis-à-vis de ses objets d'amour ne tardèrent pas à se manifester dans les séances. Le cadre dont nous avons convenu pour le travail analytique lui fournit d'autant plus l'occasion de laisser exploser sa violence. C'est ce qui arriva, lors d'un de mes retards imprévus de cinq minutes où elle dut patienter. Elle était partie furieuse et m'en fit d'amers reproches. À partir de là, elle s'était employée en quelque sorte à inverser les rôles, me renvoyant à mes actes manqués et se révoltant violemment contre l'asymétrie qui caractérise la situation analytique. Très en colère, elle mettait en cause ma fiabilité, accusait ma terrible désinvolture et jusqu'à la dimension étriquée de ma salle d'attente ! Elle négligea d'ailleurs de me payer la séance manquée. Je fis le choix de n'en rien dire sur le coup, étant certaine qu'inconsciemment, elle savait qu'elle me la devait et que cela ferait retour à un moment donné. Qu'elle ait pu se sentir mal aimée, trompée, ne faisait aucun doute. Mais je m'interrogeais en même temps sur le poids de la culpabilité liée à son hostilité.

Parmi les nombreux symptômes que présentait cette patiente, il est un détail que l'on pourrait trouver insignifiant mais qui m'avait depuis longtemps surpris. C'est une femme qui, en dépit de la scène que je viens d'évoquer, faisait preuve habituellement d'un certain raffinement. Cependant – et j'en étais presque incommodée – elle portait toujours des chaussures de taille énorme, de type orthopédique,

curieusement discordantes, en rien féminin traduisant une clochardisation potentielle. Elle évoquait souvent des sentiments de désagrégation, de morcellement et de dysharmonie intérieure.

Ses colères se poursuivirent à propos de tout et de rien. Pour autant je n'en avais pas le privilège. Ses passages à l'acte se manifestaient aussi, à cette période-là, à l'extérieur du cadre analytique. Elle avait emmené un jour ses enfants faire une promenade forcée, elle voulait les conduire à une église perchée sur une colline qui dominait la plaine. Ils pleuraient épuisés de fatigue. Cela la mettait hors d'elle et elle hurlait après eux. Détail singulier, détail du tableau qu'à grands coups de pinceau elle brossait sous mes yeux : elle s'était aperçue tout à coup que ses enfants, en chemin, avaient perdu, c'est à dire enlevé... leurs chaussures.

Toutefois, l'analyse continuait, nous poursuivions notre propre chemin. Et la patiente me montra à plusieurs reprises qu'elle m'était reconnaissante d'avoir tenu bon, en dépit de ses attaques et qu'elle avait faite sienne cette persévérance. Car il n'y eut pas de rupture malgré les menaces du début. Elle put continuer à associer et à se souvenir. La « terrible désinvolture » dont elle m'avait accusée, lui avait rappelé celle de son père, toujours en retard. Directeur d'une maison d'enfants handicapés, il obligeait constamment ses propres enfants à aller dehors, à sortir pour leur bien-être physique et mental. « *Mens sana in corpore sano !* ». Il les forçait à faire de longues marches avec parfois, disait-elle, une seule chaussure aux pieds ! Ce père si déconcertant mais néanmoins tant aimé secrètement, l'avait d'abord abandonnée, disait-elle, vers l'âge de 9 mois, après la naissance d'une petite sœur, chez sa grand-mère maternelle. Elle entretint par la suite avec cette sœur des relations d'une rare violence.

Un souvenir écran : cela se passe chez cette grand-mère maternelle. C'est la vision d'une sombre cuisine imprégnée d'une odeur particulière de renfermé. Les

persiennes sont toujours closes afin que la lumière ne puisse abîmer les tapisseries et les peintures. Ses parents vinrent la récupérer à l'âge de 18 mois. Elle ne marchait toujours pas, souffrant d'ostéomalacie, du fait du manque du soleil et d'une carence en vitamine D. Très souvent, au cours de l'analyse, elle me répéta que ses parents ne lui avaient pas appris à marcher au sens propre du terme et qu'ils ne lui avaient pas davantage appris à marcher dans la vie, quoiqu'il en soit des promenades abracadabrantes que son père lui aurait imposées par la suite. Manque de soleil, manque du père. On l'emmena consulter un chirurgien orthopédique, réputé dans la région, habitant près d'un lac. Il conseilla qu'elle soit placée dans un sanatorium, mais cette fois, les parents refusèrent de se séparer une nouvelle fois de leur fille. Elle, de son côté s'était pourtant déjà imaginée au sanatorium et cet événement fut pour elle à l'origine de fantasmes, de scènes intérieures, dans lesquels toutes les constellations de la sexualité infantile se trouvaient réunies. Voici l'une des scènes imaginaires qu'elle rapporte : elle se trouve dans un tout petit appartement au sein d'un sanatorium devenu solarium. Soleil et solitude étaient deux mots qui s'amalgamaient dans sa pensée comme un seul et même signifiant condensé. Elle se voit nue, sur un lit, sans couverture, exposée au soleil, comme cela se faisait autrefois pour soigner les tuberculeux. Le soleil la caresse de ses rayons. Le soleil la réchauffe tandis qu'autour d'elle tout est blanc et pur. Un médecin, un père-médecin, s'est approché d'elle et la caresse à son tour. Il la caresse comme la caresse le soleil. Et puis, il fait l'amour avec elle, il joue de sa faiblesse et de sa passivité, il lui caresse les pieds, remonte le long des jambes... Ce fantasme, équivalent masturbatoire, avait eu une telle importance pour elle qu'elle le comparait à une troisième naissance. Elle dit avoir ressenti à ce moment là les attaques séductrices de son père, qui passait à l'époque par un épisode dépressif, avec des plaintes hypochondriaques, et qui par crainte d'une maladie de la vessie, se touchait sans cesse au niveau du bas-ventre. Elle trouvait alors qu'il portait sur elle un regard étrange. Une fois, elle avait senti son sexe en érection contre elle, au travers des draps alors qu'elle s'était jetée sur lui avec tendresse. Des images violentes se mirent alors à l'envahir : scène primitive aux allures de viol qui l'amenaient à comparer ce qu'elle imaginait entre les parents, aux copulations qu'elle avait pu

observer chez les animaux. Mais l'obscène laissait place à l'idéalisation. Elle se représentait les faisans, les faisans faisant la cour, les faisans faisant l'amour avec des plumes aux couleurs éclatantes, elle voyait les singes bonobos qui ne cessaient de s'envoyer en l'air et les matous dont le pénis se hérissaient de piquants, comme la peau d'un hérisson, quand ils abordent les chattes en chaleur.

De ces fantasmes, de ces objets internes adulés et pour elle, à l'évidence, particulièrement excitants, elle tirait une grande satisfaction. Aussi bien se réjouissait-elle d'avoir su transformer de manière astucieuse, quelque chose de pénible en représentations agréables. Il est vrai que ses rêveries diurnes l'avaient cantonnée dans une certaine solitude, mais elle s'était créé un nouveau monde symbolisé par le port constant de ces grosses chaussures orthopédiques qu'elle appelait ses petites maisons, sorte de fétiche au féminin, vestige secret d'un amour œdipien délicieux, souvenir de ce père-soleil qui caressait ses jambes arquées et ses pieds atteints d'ostéomalacie. Douleur exquise qui évoquait les pieds enflés d'Œdipe percés par les crochets du serviteur chargé de l'abandonner dans le désert. Pied enflé qui perpétuait peut-être, inconsciemment, chez cette jeune femme, l'impression troublante du sexe paternel, en érection perçue un dimanche matin alors qu'elle était allée se blottir contre lui, à travers le drap.

La crise qui avait marqué l'analyse, avait fait ressurgir dans le transfert les liens à la fois douloureux et tendres entretenus avec son père. Les fantasmes qu'elle laissa venir à jour, ou au soleil, ont pu accomplir leur œuvre de transformation. Sa créativité s'est déployée de beaucoup d'inhibitions et s'est déployée aussi bien dans sa vie de tous les jours, où elle a pu s'occuper de ses enfants avec plus d'attention et de liberté, que dans ses activités artistiques comme le dessin. Elle s'est lancée dans le *Land-Art* imaginant des paysages avec des yuccas bleus, des déchetteries dissimulées derrière la projection de pyramides égyptiennes, recouvrant les murs de la ville avec une végétation variée comme cela se faisait dans les temps anciens de Babylone... Mais surtout, elle abandonna les grosses chaussures, petites maisons de l'âme¹, pour de jolis escarpins féminins suscitant davantage le désir masculin et celui de se libérer de ses propres

¹ L. Kahn : *La Petite maison de l'Âme*, Connaissance de l'Inconscient, Gallimard, 1993.

désirs de l'espace clos de ses rêveries pour aller à l'encontre d'autrui et comme elle me le dit plus tard, « trouver chaussure à son pied ». Ce fut là sa quatrième naissance.

Elle me fut reconnaissante de l'avoir aidée à suivre d'autres chemins que celui qui grimpait vers l'église en haut de la colline et si elle ne s'acquitta jamais de la dette contractée lors d'une séance manquée au début de l'analyse, elle prit grand soin de me régler son dû pour un mois entier d'absence. Peut-être que le tiers qui rétablit la nécessaire dissymétrie, qui protège de la confusion des générations et qui par là même, n'est pas sans lien avec la prohibition de l'inceste, avait repris place dans son monde.

La « chaussure maison » de la psychanalyse reste le complexe d'Œdipe. C'est ainsi. On n'a rien trouvé de plus opérant. C'est au cœur de la *psyché*. C'est à travers l'expérience œdipienne que les traces les plus archaïques du vécu infantile s'intègrent, se structurent et construisent nos destins. Pour autant, beaucoup de nos contemporains estiment que l'on n'a pas porté une attention suffisante à ce qui se joue en amont de la conflictualité œdipienne et tendent à isoler, dans la foulée, des problématiques identitaires et narcissiques qui, à force d'être mises sous le projecteur, finissent par sembler complètement détachées du sexuel infantile. Mon propos n'est pas ici d'entrer dans ce débat. Je dirai simplement que la patiente dont je viens de parler aurait pu être considérée par certains comme une forme assez caractérisée de pathologie narcissique dissimulée derrière des formations « pseudo-œdipiennes » voire, comme on dit aujourd'hui « pseudo-sexuelles ».

J'ai pensé qu'il pourrait être intéressant de remonter aux sources, à la période d'invention de la psychanalyse, en prêtant attention à un fait essentiel : c'est que si la psychanalyse constitue un champ largement ouvert au débat théorique, elle n'est pas et n'a jamais été, comme le souligne Laurence Kahn,² un système de pensée. La psychanalyse n'est pas d'abord une théorie, elle ne l'est que par un travail de reprise, une tentative seconde d'élaboration; elle s'enracine en premier lieu dans l'expérience clinique. C'est vrai aujourd'hui comme ce le fut à l'origine. La psychanalyse se construit, se remet en question et progresse dans un échange incessant avec la

pratique. Mais pas seulement. C'est aussi le vécu des analystes dans leurs relations à d'autres analystes et à eux-mêmes en tant qu'analystes, et c'est l'élaboration qui peut être faite de cette expérience là qui, de façon peut-être plus clandestine, apporte une contribution importante à l'élaboration théorique. En tout cas cela a joué un rôle considérable à l'origine et c'est là ce que je voudrais tenter d'approcher avec vous en portant un regard sur les circonstances même de l'invention freudienne et sur les liens que l'on peut saisir entre la naissance de la psychanalyse et ce qui s'est joué entre les précurseurs.

Freud, naturellement, n'a pas eu d'analyste. C'est la raison pour laquelle on parle à son sujet d'auto-analyse. Ce n'est là pourtant qu'une demi-vérité. Son « auto-analyse » – pour conserver cette appellation – est indissociable des échanges passionnés qu'il a pu avoir avec les scientifiques de son temps, elle est indissociable des mouvements qui l'ont animé affectivement, imaginativement, vis-à-vis de ses interlocuteurs. Il y eut des hommes de science titrés, plus âgés que lui et très admirés, comme Fliess. À certains égards ses interlocuteurs privilégiés ont occupé pour lui la place qui revient à un analyste.

Le transfert sur Fliess est celui qui a suscité le plus de commentaires. Leur riche correspondance témoigne d'une incroyable surestimation par Freud des qualités scientifiques de son interlocuteur, avec une sorte de mise en suspens du jugement. Les doutes qu'il exprime quand même de temps à autres sont recouverts par une attitude générale de soumission passive, d'homosexualité déférente, ayant pour corollaire, l'éloignement des femmes, que les hommes de science considéraient volontiers à l'époque comme des nerveuses écervelées.

« Vous m'avez fait une profonde impression », lui écrivait-il.³ Ou bien encore : « Je désire conserver le droit de te présenter toutes mes théories et mes trouvailles concernant les névroses (...) Je te considère comme le Messie qui devra résoudre, grâce à quelques progrès techniques le problème que j'ai posé⁴ ». Et puis ce mot d'amour : *La nostalgie de toi, de ta compagnie – la sehnsucht – m'a saisi, un*

3 S. Freud : « 24/11/1887, Lettre 1 », *Lettres à Wilhelm Fliess, Edition complète*, PUF 2006, p. 31.

4 Op. Cit. S. Freud, « 10/07/1893, Lettre 25 », *Lettres à Wilhelm Fliess*, PUF, p. 72-73.

2 L. Khan : *Fictions et vérités freudiennes*, Editions Baland, 2004

peu tardivement, mais cette fois avec intensité⁵ » ; *Sehnsucht* qui deviendra plus tard un mot-concept dans la langue freudienne.

Avec les années, Freud réussira à se dégager de cette dépendance infantile accentuée par la perte de son père. L'intense travail psychique le propulsera à la rencontre et à la reconnaissance de forces obscures conduisant à l'ouvrage fondamental de la *Traumdeutung*.⁶ Et c'est au travers des rêves de Rome que Freud - habité par la devise de Goethe : « L'éternel féminin nous attire » - découvrira le complexe d'Œdipe, avec la conquête de l'objet du désir, « la Terre promise », qui pendant longtemps ne se laisse voir que de loin, comme les fiancées et la mère. À cet éternel féminin se substitue ici la ville mère, la mère à conquérir. Cette ambition n'engage pas seulement le conquérant dans une rivalité affective vis-à-vis du père. L'enjeu se formule en termes de pénétration du corps de la mère, d'appropriation de ses intérieurs et du renoncement qui finalement s'impose.

Il faudra que la relation avec Fliess soit profondément décevante pour que Freud vienne à se départir de l'idéalisation qui le liait à cette figure paternelle. Son autoanalyse lui permettra de repérer la dimension homosexuelle de ce lien filial et sans l'aide de personne, ne trouvant d'appui que dans la seule force de son jugement, il a été capable de se démarquer de ce maître à penser qui avait été pour lui d'un tel secours durant son splendide isolement. Il a pu se permettre de reconnaître ses fourvoiements dans des conceptions peu scientifiques et de mettre en question ses théories bizarres. Cette expérience sous tendue par un mouvement transférentiel puissant et complexe à la fois, jouera un rôle considérable dans le développement de la jeune science analytique, depuis la *Traumdeutung* jusqu'aux dernières découvertes.

Pour Freud, Fliess fut un homme particulièrement dur. Peut-être l'était-il dans la réalité. Il l'était en tout cas intérieurement pour lui, Sigmund, occupant dans sa propre réalité psychique cette place du père intransigeant qu'il pourra identifier ultérieurement comme la figure d'un père primitif intraitable. Ce terme « **dur** » est employé par Freud lui-même dans

5 Op. Cit. S. S. Freud : « 08/10/1895, Lettre 75 », *Lettres à Wilhelm Fliess*, PUF, p. 184.

6 S. Freud : « L'interprétation du rêve » (1900), « L'interprétation des rêves », *OCF/R*, IV, PUF.

une lettre à Abraham⁷. Celui-ci souhaitait, lors de son installation à Berlin, rendre visite à Fliess. Freud le met alors en garde de ne pas se laisser séduire par l'homme, car derrière les apparences il est un homme très dur.

« Homme dur », fait inévitablement penser à l'*Urmensch*, au père de la Horde primitive mis en scène plus tard dans *Totem et Tabou*⁸ et dans *Moïse et le monothéisme*⁹. À son insu, Fliess viendra ainsi alimenter les théorisations de son ancien disciple concernant le fantasme phylogénétique d'un père primordial.

L'*Urmensch*, restera un personnage clef de l'histoire de la psychanalyse dont il ne cessera de hanter les coulisses à travers une inexorable répétition. Et comme dans la tragédie antique le chœur des frères orchestrera des souffrances tragiques qui pourront se révéler sources de véritables créations. Certains disciples souffriront plus que d'autres de cette maladie œdipienne et pourtant, ce sont ceux là qui contribuèrent le plus aux avancées de la psychanalyse¹⁰.

Ferenczi et Rank¹¹, tous deux amis sont un vivant exemple des relations tourmentées avec Freud. Ils firent preuve, animés du désir de conquérir ce père-mère, de plus d'imagination et de créativité que bien d'autres. Pourtant, pendant une longue période, ils furent bannis du Gotha psychanalytique, victimes du dédain des frères du « comité secret ». Leur réhabilitation fut tardive.

L'histoire psychanalytique infantile de Rank est fort touchante et instructive à bien des égards. Freud fut un véritable père pour lui, finança ses études de philosophie et le propulsa directeur du *Verlag*. Les principales recherches de Rank portèrent sur le roman familial et sur le mythe du héros¹² avec le mythe de l'« exposition » à la naissance, comme pour Moïse sauvé des eaux ou pour Œdipe abandonné dans le désert, victimes tous deux de mauvaises mères insuffisamment protectrices. Ces approches

7 S. Freud, K. Abraham : *Correspondance*, 1907-1926, NRF Gallimard.

8 S. Freud : *Totem et Tabou*, (1913), *Totem et Tabou*, Gallimard, 1993.

9 S. Freud : *Moïse et le monothéisme*, (1939), *Moïse et le monothéisme*, Gallimard, 1967.

10 W. Granoff : *Lacan, Ferenczi, et Freud*, Gallimard, 2001.

11 E. Jones : *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome II, PUF, 1958.

12 O. Rank : *Le mythe de la naissance du héros*, (1909), Payot 1983.

ont été reprises par Freud dans *Psychologie des foules et analyse du moi*,¹³ avec le concept du poète épique. Il écrit à ce propos : la privation, pleine de désirs nostalgiques, peut avoir incité un individu, préféré de la mère, à se détacher de la foule et à s'attribuer le rôle du père. Le progrès s'accomplit dans le sens de l'imagination et le poète a transformé la réalité dans le sens de ses désirs. Il a inventé le mythe héroïque. Le héros fut celui, qui seul avait abattu le père, lequel dans le mythe apparaissait comme monstre totémique.

Cependant, plus Rank et Freud devenaient intimes dans cette relation à caractère filial et dans leurs théorisations, plus l'ambivalence des sentiments se manifesta entre eux. Dans une lettre à Lou Andreas Salomé, Freud notait que Rank l'avait identifié au père royal du roman familial et s'était débarrassé de l'aspect négatif de son amour filial en se montrant totalement dévoué à sa cause. Mais dans un mouvement d'opposition au père, Rank voulut s'approprier la dimension du maternel, ce qui ne manqua pas de stimuler son travail de recherche. Jones signale une conférence à la Société de Vienne où Rank soutint que les conjoints répètent à tour de rôle dans leur couple les relations qu'ils ont eu l'un et l'autre avec leur mère. On serait tenté d'évoquer à ce propos une apostrophe célèbre de Jean-Claude Lavie, « ma mère contre ta mère », qui peut se transformer en « ma théorie contre la tienne ».

Vint enfin, dans ce même mouvement, la théorie la plus connue qui est celle du traumatisme de la naissance. D'abord acceptée avec enthousiasme par Freud, elle les opposa peu à peu, car Rank voyait dans l'angoisse qui s'oppose aux désirs incestueux une simple réplique de l'angoisse liée au traumatisme de la naissance. Il y aurait une équivalence entre le fantasme de retour au sein maternel¹⁴ et les désirs incestueux, l'un et l'autre générant une angoisse qui aurait sa source dans le traumatisme initial. Cette place donnée à la mère les sépara car pour Freud c'est dans la relation au père que l'ambivalence s'enracine.

Leurs relations s'envenimèrent surtout après la publication du livre sur *La technique active en psychanalyse* livre écrit, en commun avec Ferenczi en

1923, qui traitait de l'*agieren* transférentiel. Freud pensa que ce livre avait pour but d'abrégé les cures, ce qui blessa considérablement les deux collaborateurs.

Pourtant c'est bien dans cette direction que Rank s'engagea en préconisant des thérapies brèves. Ses relations avec Freud tournèrent à la tragédie, il se sentit persécuté et décida, dans un passage à l'acte, de fuir Vienne pour Paris.

Rank n'avait jamais été analysé et refusa toute analyse. À Paris, il débuta une mélancolie œdipienne et revint en urgence à Vienne. Il eut un entretien semi-analytique avec Freud. Rank, d'après Jones, aurait trouvé lui-même une interprétation devenue célèbre depuis : sa conception du traumatisme de la naissance procéderait chez lui d'un désir inconscient de naître à partir de la tête de son père, tout comme Athéna était née toute cuirassée de la tête de Zeus.

Pour comprendre ce point de vue mégalomane, il faut se souvenir que le mythe de la naissance d'Athéna balaye l'existence de la scène primitive et avec elle les possibilités d'identification aux deux participants de cette scène, et va dans le sens de l'auto-engendrement. Zeus prit le pouvoir de son père Chronos qu'il n'avait jamais vu et comme Œdipe il le tua pour fuir la malédiction. Zeus avalera sa femme Mètis dès sa première grossesse, et ainsi naîtra directement Athéna, de la tête de son père, déesse guerrière et vierge définitivement ne pouvant pas donner naissance à un fils parricide.

Cette interprétation eut un écho théorique important chez Freud. Il rattacha en effet le fantasme d'auto-engendrement au désir de donner à la mère un enfant tel que l'on est soi-même d'où procède le fantasme d'être soi-même son propre père, enracinant l'Œdipe dans la scène primitive.

Dans le roman familial, dont Rank s'était fait le spécialiste, la scène primitive disparaît, car il n'y a pas d'accouplement des parents. Jean-Claude Lavie pense que pour neutraliser la dépendance à la mère¹⁵, le roman familial exclut son rôle procréateur. Nier libère d'un lien imprescriptible. Pour Lavie, nous ne pouvons penser notre conception et notre mort qu'en les niant. La forme dans laquelle chacun aura intégré la scène de conception deviendra le paradigme de sa relation au monde.

13 S. Freud : (1921) *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

14 S. Freud : *La vie sexuelle*, PUF, 1969.

15 J.-C. Lavie : *L'amour est un crime parfait*, NRF, Gallimard. 1996.

Rank, comme un héros, refusait implicitement tout lien de filiation et tenait absolument à la dimension de l'auto-engendrement ce qui le coupa de Freud et des autres analystes.

Il entama à la place du voyage du héros, le voyage du pauvre, seul, pour les États-Unis. Pourtant, nombre de ses travaux, comme ceux sur la mythologie et sur l'angoisse de séparation sont considérés depuis comme des classiques de la littérature psychanalytique.

Le différend Freud Ferenczi fut d'une autre nature. Leurs relations ont été plus intenses car Ferenczi fit plusieurs tranches d'analyse avec lui. Enfant préféré d'un père imprimeur juif hongrois, éditeur et libraire, il fut d'emblée pris dans un transfert massif, idéalisant, qui se manifesta en dehors des séances d'analyse, comme lors d'un voyage en Sicile où se produisit le célèbre incident de Palerme rapporté par Jones. Cet épisode restera entre eux pendant les vingt années qui suivirent un point de repère important lors de leurs conflits. Ce séjour avait été décevant pour tous les deux. Dans une lettre à Jung, Freud¹⁶ écrit : « *Mon compagnon de voyage est un homme que j'aime beaucoup, mais un peu maladroitement rêveur, il a une attitude infantile à mon égard. Il m'admire sans discontinuer, ce que je n'aime pas, et me critique sans doute âprement dans son inconscient, si je me laisse aller. Il s'est comporté de façon trop réceptive et passive, il m'a tout laissé faire pour lui comme une femme et mon homosexualité ne va quand même pas jusqu'à l'accepter comme tel. La nostalgie d'une vraie femme augmente considérablement dans de tels voyages.* » Par la suite dans une lettre adressée cette fois à Ferenczi lui-même, Freud¹⁷ écrit : « *Une partie de l'investissement homosexuel a été retirée pour l'accroissement de mon moi propre. J'ai réussi là où le paranoïaque échoue.* »

Ferenczi traversera ensuite des difficultés amoureuses où la problématique de la paternité sera au premier plan alimentant un transfert négatif à l'égard de Freud dont témoigne par exemple cette lettre du 8 mars 1912 où Ferenczi écrit¹⁸ : « *Vous aviez raison de me faire remarquer, au cours de mon premier voyage*

à Vienne, que vous aviez noté sur mon visage, la même expression de défi que j'avais eu à Palerme en refusant de travailler avec vous. »

Groddeck deviendra à son tour, objet de transfert latéral et confident pour Ferenczi. Celui-ci lui fait part de son bouleversement lié à l'interprétation freudienne de sa dimension haineuse envers son analyste : « *L'origine de ce sentiment négatif, écrit Ferenczi, serait dans l'empêchement de (tout comme autrefois) mon mariage avec la fiancée plus jeune (...) De là viendraient mes intentions meurtrières à son égard, qui s'expriment par des scènes de décès nocturnes (refroidissement, râles) (...) Je dois avouer que cela m'a fait du bien de pouvoir, pour une fois, parler de ces mouvements de haine face au père tant aimé*¹⁹. »

Au cours de cette période de remaniement identificatoire, Ferenczi²⁰ contribuera à l'affinement de la compréhension du complexe d'Œdipe avec la production de textes fameux comme « *La figuration symbolique des principes de plaisir et de réalité dans le mythe d'Œdipe* » « *Le développement du sens de la réalité et ses stades* » ou « *Un petit homme coq* » et il découvre surtout le concept d'introjection. Ferenczi part de la notion de transfert développée dans le cas de Dora où il oppose la dimension projective du paranoïaque à celle du névrosé qui, lui, cherche à inclure dans sa sphère d'intérêt une part aussi grande que possible du monde extérieur par un processus inverse qu'il appelle introjection. L'introjection, la « *Süchtigkeit* » dérive de cette aspiration qu'a le sujet à inclure le monde extérieur dans le moi.

*Thalassa*²¹, contemporaine de *Au delà du Principe de plaisir*, peut se lire comme un essai qui prolonge les conceptions de Freud sur la névrose traumatique et la compulsion de répétition, car Freud passera insensiblement de la grande période des catastrophes de l'univers à la catastrophe intime psychique, reprise par Winnicott dans « *La crainte de l'effondrement* » et par Balint dans sa conception du défaut fondamental. Ferenczi développe aussi des idées nouvelles quant à l'identification mutuelle des protagonistes de l'acte d'amour, favorisée par les attouchements tendres

16 S. Freud : « Lettre du 24/09/10 », S. Freud, C.G. Jung, *Correspondance*, 1906-1914, Gallimard, p. 452.

17 S. Freud, S. Ferenczi : « Lettre du 6/10/1910 », *Correspondance* 1908-1914, Tome 1, Calmann-Lévy.

18 Op. Cit., note 17.

19 S. Freud, S. Ferenczi : *Correspondance 1920-1923, Les années douloureuses*, T. III, Calmann-Lévy.

20 S. Ferenczi : *Psychanalyse*, Tome II, Payot.

21 S. Ferenczi (1924) : « *Thalassa* », in « *Psychanalyse* » *Œuvre complète*, Tome III, Payot.

qui tendent à effacer la limite entre les Moi des partenaires, ce qui l'amènera à lier désir œdipien et désir de retour dans le corps utérin.

Cependant si le transfert paternel semble avoir été analysé à plusieurs reprises par Freud, Ferenczi, ne cessera de dire qu'il reste entre eux de « nombreuses choses non encore analysées. » Une piste interprétative est donnée par Jones lui-même, à travers l'incident de Palerme : Freud avait souffert de l'attitude adhésive de Ferenczi et de son besoin insatiable d'amour, il lui ordonna de ne plus lui offrir cette totale ouverture de la personnalité. Il s'agirait pour Jones d'un souvenir-écran dans lequel les associations ne cesseraient de venir s'emboîter, témoignant d'une dimension symbiotique non analysée de la relation entre Freud et Ferenczi, ce lien qui faisait sans doute horreur à Freud. D'où son contre-transfert négatif, majoré par son cancer, des deuils multiples et la menace du nazisme. Sans aller jusqu'à la dimension de la symbiose, on peut toutefois évoquer que Freud avait des difficultés à supporter le transfert maternel d'une manière générale comme cela était apparu avec Dora.

Dans une lettre datée du jour de Noël 1921 qu'il adresse à Groddeck²², avec lequel il entretenait une relation de totale franchise analytique, Ferenczi évoque son enfance, sa mère trop sévère, trop prude, sa difficulté à s'ouvrir aussi librement à Freud : « *Il était trop grand pour moi, il avait trop d'un père* ». Par la suite il lui avouera que lorsqu'il découvre quelque chose, ce n'est plus pour faire plaisir à son maître, c'est tout autant par intérêt personnel : « *Le stade où j'ai l'impression de me trouver maintenant, c'est le **sevrage*** ». L'interprétation des restes de l'homosexualité dans sa relation à Freud, ne pouvait en effet lui suffire car dans son travail sur l'homo-érotisme, nosologie de l'homosexualité masculine, il évoque qu'à travers l'analyse de plusieurs homosexuels masculins, il a découvert l'existence de fortes tendances hétérosexuelles dans la petite enfance de ces sujets dont le « complexe d'Œdipe » (amour pour la mère, attitude haineuse pour le père) se manifestait avec une intensité particulière. Selon lui, l'homosexualité, qui se développe ultérieurement chez ces individus, n'est en réalité qu'une tentative pour recréer la relation primitive à la mère.

Pour pallier la souffrance qu'il ressent dans l'éloignement d'avec Freud, il tentera de comprendre

22 S.Ferenczi, G. Groddeck : *Correspondance 1921-1933*, Payot.

le monde de la symbiose à travers sa technique d'analyse mutuelle, dont il percevra néanmoins qu'elle témoigne d'une insuffisance dans son analyse personnelle. Mais son intérêt pour la relation primaire maternelle induira chez lui une forme de souplesse qu'il thématise dans sa conception du tact psychologique.

La recherche constante de Ferenczi, portant sur le transfert maternel, sur la proximité psychique avec l'autre, sur l'identificatoire devenant introjection, tout en gardant une certaine lucidité, grâce à l'asymétrie analytique, le conduira à son travail sur le nourrisson savant - avec l'intromission de fantasmes séducteurs originaires - et à son texte bien connu *sur la confusion des langues entre adultes et enfant : Le langage de la tendresse et de la passion*.

Ces explorations là resteront profondément étrangères à Freud jusqu'à lui donner le sentiment d'être trahi, abandonné par son plus fidèle ami. L'incompréhension s'installera entre les deux hommes. Freud s'irritera de voir son disciple le plus cher, son paladin et grand vizir secret, s'égarer dans des voies qui lui paraissent peu fécondes, mais il respectera son désir d'autonomie symbolisé par son refus d'assumer la présidence de l'Association internationale. Dans une lettre à son cher élève, il lui tient ces propos intimes : « *Il pourrait s'agir chez vous d'une nouvelle et troisième puberté, à l'extinction de laquelle vous aurez enfin atteint la maturité* ». Plus tard en 1939, Balint²³ fera lire à Freud ses « Notes et Fragments », que celui-ci aurait trouvé fort intéressants. De son côté Winnicott a fortement subi son influence. Quand on lit *De la pédiatrie à la psychanalyse*²⁴, on retrouve de nombreuses idées qui figuraient déjà dans *L'adaptation de la famille à l'enfant*.

À travers cette incursion dans le vif de l'infantile, qui est un domaine immense, nous pouvons remarquer que la création psychanalytique a toujours mobilisé des phénomènes transférentiels importants entre ceux qui y participent et qu'aujourd'hui comme hier elle ne se fait pas sans heurts parfois douloureux. C'est à l'image de la cure elle-même qui, lorsqu'elle est bien menée, permet au patient de se dégager de ces problématiques archaïques auxquelles on prête aujourd'hui une plus grande attention, problématiques anciennes qui ne cessent d'infiltrer

23 M. Balint : *Le défaut fondamental*, Payot, 2003.

24 D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1989.

la dimension œdipienne, laquelle reste le moteur de leur évolution. C'est en effet cette reprise dans la conflictualité œdipienne des éléments les plus régressifs et leur métabolisation par le sexuel qui permettront la transformation du sujet, libérant ses capacités de vivre avec créativité. Car on ne peut à mon avis, séparer la dimension narcissique, identitaire

de la dimension œdipienne, les deux s'interpénètrent sans cesse et se complémentent comme déjà, au fond, le mythe d'Œdipe, le mettait en évidence. Les désaccords à ce sujet, dans la communauté analytique, où les enjeux identificatoires tiennent une grande place, ne sont-ils pas encore pour une grande part une histoire de « petites chaussures maison » ?

À propos de la Théorie Sexuelle.

Chantal Lafaurie

Avant d'utiliser les concepts psychanalytiques de « sexuel infantile » et de « séduction » à propos d'un fragment de cure et du travail du peintre René Magritte, je vous propose un rappel historique concernant la naissance de la « théorie sexuelle ».

Freud et Fliess se rencontrent à Vienne en 1887. Leur correspondance est un échange passionné d'idées et de constructions théoriques. Leur recherche scientifique commune a pour objet l'influence du sexuel dans le déterminisme des névroses¹². C'est aussi la correspondance de deux hommes que lie une profonde amitié.

En 1895, Freud adresse à Fliess le manuscrit : *Projet d'une psychologie scientifique* qui développe une première théorie de la séduction en proposant le schéma du « proton-pseudos », ou effet « d'après-coup ». Il montre comment la remémoration d'une scène sexuelle de la première enfance a un effet de déliaison traumatique³. Puis Freud définit le refoulement comme le refus de la traduction, et dans la lettre de l'*Equinoxe*, du 21 septembre 1897, il écrit à Fliess qu'il renonce à la théorie de la séduction. Alors que *l'Interprétation des rêves* est en cours de publication, Freud explique à Fliess comment il travaille à l'écriture de la « théorie sexuelle » : il « *collecte* » du matériel et attend que celui-ci soit « *embrasé par une étincelle*. » Freud souhaite ensuite en discuter avec Fliess. Mais les lettres se raréfient.

L'étincelle a lieu quatre ans plus tard. Freud a écrit seul les *Trois Essais*. Il en adresse le manuscrit à Fliess.

1 S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, Édition complète, P.U.F. 2006.

Leur correspondance qui dure de 1887 à 1904, est particulièrement dense entre 1895 et 1899.

2 S. Freud (1895), « De l'hystérie », *OCF/P*, II, PUF, p. 402-403. Le 14 Octobre 1895, Freud fait au Collège viennois des docteurs en médecine, la conférence intitulée *De l'hystérie* dans laquelle il dit : « Dans l'hystérie toutes les représentations refoulées, ont un caractère commun ; elles sont toujours en effet à contenu sexuel (...) Les premiers refoulements avaient eu lieu à l'époque précédant la puberté. »

3 Op. Cit note 1

Leur correspondance ne fait état d'aucune réponse de la part de Fliess. Il n'y a donc pas « la discussion », pas le débat que souhaitait Freud. Tout se passe alors comme si l'élaboration par Freud, seul, de la *Théorie sexuelle*, scellait la séparation des deux chercheurs. En 1905, quand Freud publie les *Trois Essais*, (dont il augmentera plusieurs fois l'écriture en 1910, 1915, 1920 et 1924), l'amitié de ces deux hommes s'est dénouée.

Le deuxième chapitre des *Trois Essais*, « La sexualité infantile », décrit chez l'enfant en bas âge, une sexualité perverse polymorphe, prégénitale, visant le plaisir d'organe, d'abord auto-érotique, puis en quête d'un objet d'amour. Le choix d'objet d'amour qui commence dans la prime enfance se fait en deux temps. Pour Freud, le choix d'objet définitif se constitue à l'adolescence, dans la représentation, c'est-à-dire dans la fantaisie. Cette description de la vie sexuelle de l'enfant « en deux temps », conduit Freud à la définition du concept dynamique de pulsion, concept-frontière qui lie le corps et la psyché.

Deux modèles pulsionnels particuliers, dont l'objet est d'emblée externe, sont décrits par Freud, la pulsion scopique et la pulsion d'emprise. Leur action conjointe au sein de la pulsion de savoir est le moteur des recherches sexuelles infantiles de l'enfant entre deux et cinq ans. Ces recherches, vouées à l'échec, avancent par constructions successives de scénarios : d'énigme de la sphinge, théories de la naissance, castration et envie du pénis, conception sadique du commerce sexuel. Ce travail de recherche de l'enfance est oublié. Sa forme sublimée sera la curiosité intellectuelle.

Cette description d'une sexualité infantile en deux temps - un « petit » et un « grand » infantile, selon Jean Imbeault⁴, qui use de l'image de « petit et de grand »

4 J. Imbeault, « Petit et grand infantile », *Le fait de l'analyse*, n° 8, *Maladie sexuelle*, 2000, p. 23-70. Jean Imbeault appelle : « petit infantile » le sexuel infantile de l'enfant, celui qu'un analyste d'enfant peut repérer à l'œuvre, dans une cure d'enfant ; « grand infantile » le sexuel infantile de l'adulte, tel qu'il se manifeste dans la cure analytique de l'adulte.

qu'utilise Freud à propos des quantités d'investissement - pose à la communauté analytique le difficile problème des liens entre ces deux temps : comment concevoir la « double inscription », inconsciente et consciente des représentations et des affects ? Existe-t-il une continuité entre sexualité infantile de l'enfant et sexualité infantile de l'adulte ? Quelles traces reste-t-il de l'infantile chez l'adulte ?

En 1964, Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, dans l'ouvrage *Fantasme originaire, Fantasmes des origines, Origines du fantasme*⁵, proposent de réhabiliter la théorie de la séduction freudienne qui fonde un lien, de droit, entre d'une part la sexualité et le traumatisme, et d'autre part la défense, c'est-à-dire le refoulement. Ils considèrent que le sujet est dans une structure d'échange. Dans cette conception théorique, le traumatisme sexuel de la séduction se constitue aussi en deux temps, selon le schéma du « proton pseudos ». Un premier temps de rencontre avec l'adulte, donc avec les fantasmes de l'adulte et un deuxième temps, en l'absence de l'adulte, où le souvenir que l'enfant a de cette rencontre devient traumatique. Ce souvenir qu'a l'enfant de la rencontre avec l'adulte, c'est le fantasme.

Le fantasme est une scène, dans laquelle le sujet figure. Elle fait irruption entre la sexualité et la satisfaction des besoins. L'objet spécifique de la psychanalyse, c'est le fantasme. Les mécanismes de l'inconscient ce sont les mécanismes de transformation des fantasmes. Les fantasmes sont structure et imaginaire.

Un nombre limité de structures fantasmatiques nous sont communes à tous : ce sont les fantasmes originaires. Ils sont au nombre de quatre : le fantasme de séduction, celui de retour dans le ventre maternel, le fantasme de castration, et le fantasme de scène originaire ou primitive.

5 J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origines du fantasme*, Hachette, 1985, p. 72-73. « Si l'on ajoute que Freud a constamment insisté sur le rôle de séductrice tenu effectivement par la mère (ou d'autres), quand elle lave, linge, caresse son enfant, et si l'on remarque que les zones érogènes privilégiées (orale, anale, uro-génitale, peau) sont à la fois les régions qui captent le plus l'attention de la mère et celles qui ont une signification manifeste d'échange (orifices ou revêtement cutané), on voit comment certains points électifs du corps propre peuvent non seulement servir de support à un plaisir local, mais de lieu de rencontre avec le désir, avec le fantasme maternel et par là, avec une modalité du fantasme originaire ».

Fantasme originaire, fantasmes des origines, origines du fantasme est un des textes fondateurs de l'APF qui a réhabilité le concept de séduction, abandonné par Freud, comme source de la vie fantasmatique. 1964, c'est aussi l'année de la fondation de l'Association psychanalytique de France⁶.

Trois ans plus tard, en 1967, dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* ces deux auteurs écrivent : « C'est l'ensemble de la vie du sujet qui se révèle comme modelé, agencé par ce qu'on pourrait appeler, pour en souligner le caractère structurant, une fantasmatique.⁷ » « Le fantasme est un scénario, une scène organisée dans laquelle le sujet est toujours présent. C'est une mise en scène du désir inconscient et de son interdit.⁸ »

Dans les années qui vont suivre, en parallèle de leur activité de psychanalyste au sein de l'A.P.F, le travail de J.-B. Pontalis, philosophe, directeur de revue, éditeur, s'orientera progressivement vers la création littéraire tandis que Jean Laplanche, philosophe, médecin, enseignant universitaire, directeur de revue, préférera la traduction des *Œuvres complètes de Freud* et l'élaboration de la « Théorie de la séduction généralisée ». Jean Laplanche explicite cette théorie dans le texte « Les trois acceptions du mot inconscient dans la « Théorie de la séduction généralisée.⁹ » Ce ne sont plus seulement les fantasmes mais toutes les manifestations de l'inconscient parental auxquelles l'enfant est confronté. Voici quelques extraits de son élaboration : « *L'appareil psychique sexuel de l'être humain se construit à partir de la relation interhumaine*

6 Les douze membres fondateurs en sont : Daniel Lagache, Juliette et Georges Favez, Wladimir Granoff et huit élèves de Lacan : Didier Anzieu, Jean-Louis Lang, Jean Laplanche, Jean-Claude Lavie, J.-B. Pontalis, Robert Pujol, Victor Smirnoff, Daniel Widlöcher. Guy Rosolato rejoint l'A.P.F un peu plus tard.

7 J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1978, p. 155.

8 Op. Cit., p.156.

9 J. Laplanche, *Sexual*, PUF, 2007, p. 195. « Dans la communication originelle, le message ne peut être saisi dans sa totalité contradictoire. Les codes innés ou acquis par l'enfant sont insuffisants pour faire face au message énigmatique. Le non traduit, et les restes de la traduction constituent réciproquement l'inconscient «enclavé» et l'inconscient «refoulé» de l'enfant... Pour faire face à la traduction des messages énigmatiques des adultes, l'enfant dispose de codes fournis par l'environnement (tels que l'univers mytho-symbolique du complexe d'Œdipe, de la castration, du meurtre du père...). Ce système de codage constitue le "pseudo-inconscient du mytho-symbolique". C'est une aide à la traduction ».

(...) La séduction se fonde sur la situation à laquelle aucun être humain ne peut échapper ; la situation anthropologique fondamentale (...) C'est la relation adulte-infans (...) C'est une situation dissymétrique sur le plan sexuel. Le « message compromis » par son inconscient sexuel, que l'adulte adresse à l'enfant est "énigmatique" pour l'adresseur et pour l'enfant qui le reçoit. « Dans le refoulement, et particulièrement dans le refoulement originaire, la traduction du "message énigmatique" se fait en deux temps, selon le schéma du traumatisme :

- dans un premier temps le message de l'adulte est "implanté" (...).
- dans un deuxième temps, il est revivifié de l'intérieur, et il agit comme un corps étranger interne que l'enfant doit intégrer et maîtriser. »

Ainsi le processus de traduction est toujours incomplet. Les « restes non-traduits alimentent l'inconscient ». La traduction devient, avec cette théorie, un travail permanent de la psyché. La cure analytique est une des situations qui sollicite particulièrement la traduction des fantasmes originaires. Elle remet au travail des questions fondamentales : celle des origines et du devenir de l'humain.

La place de la théorie de la séduction reste prégnante dans les travaux de recherche de beaucoup d'analystes de l'APF¹⁰. Ainsi peut-on citer de façon non exhaustive, à côté des travaux de Jean Laplanche, les travaux de Catherine Chabert qui articulent séduction, activité-passivité, à la constitution du fantasme, au féminin-masculin et à la mélancolie ou ceux de Jean-Claude Rolland qui s'appuient sur la structure du fantasme pour lever le refoulement, à partir des analogies dans le discours. L'analogie se réfère, entre autres, à la forme de la structure fantasmatique, mais elle concerne aussi la forme de la représentation.

Je reviens à Freud, en 1918, quinze ans après la publication des *Trois Essais*. Il use de la métaphore chimique, de l'idée d'états, de celle d'un changement d'état, pour définir le travail de l'analyse. « Pourquoi "analyse", ce qui signifie démontage, décomposition, et fait penser à une analogie avec le travail du

chimiste sur les substances qu'il trouve dans la nature et ramène dans son laboratoire ? Parce qu'une telle analogie existe effectivement sur un point important. Les symptômes et les manifestations morbides du patient sont, comme toutes les activités animiques, d'une nature hautement composée (...). Nous (...) enseignons alors « au patient » comment comprendre la composition de ces formations animiques hautement compliquées, ramenant les symptômes aux motions pulsionnelles qui les motivent, (...) tout comme le chimiste extrait la substance fondamentale, l'élément chimique de ce sel dans lequel il était devenu méconnaissable par sa liaison à d'autres éléments¹¹. »

Entre les premières recherches freudiennes concernant la théorie sexuelle et la théorie de la séduction généralisée, Melanie Klein, Winnicott, Jacques Lacan, Wilfred Bion ont construit des théories de la genèse et du fonctionnement de la psyché. Cependant la méthode de l'analyse, elle, est restée inchangée. Dispositif de la cure et analyse du transfert sont les deux invariants de la technique analytique.

La situation analytique et son cadre spécifique, rythme soutenu et régularité des séances, usage du divan et règle d'association libre d'idées, posent l'exigence d'une limitation des possibilités de satisfaction pulsionnelle. La satisfaction pulsionnelle directe est limitée à l'abréaction de l'affect par l'usage de la parole et la satisfaction pulsionnelle indirecte suit le chemin de la sublimation par le plaisir de penser. L'écoute bienveillante de l'analyste, non jugeante et en égal suspens, favorise le déploiement de l'associativité. En énonçant, au début de la cure, la règle fondamentale d'association libre d'idées, l'analyste légitime le renoncement à une narrativité régie par la temporalité et le causalisme, mode de communication le plus valorisé socialement. Cette règle sollicite chez l'analysant et chez l'analyste, un « régime de pensée semblable à celui du rêve »¹² et un régime de parole calqué sur celui du récit de rêve. Elle favorise le surgissement des pensées incidentes dont la survenue correspond à une discontinuité de

11 S. Freud, « Les voies de la thérapie psychanalytiques », *OCF/P*, XV, PUF, p. 100.

12 J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Seuil, 1990. « La place de l'analyste par rapport au mouvement transférentiel est comparable à celle du reste diurne pour le rêve ». Ce texte a été rédigé dans les suites d'un week-end au Centre Thomas More.

10 Les analystes de l'Association psychanalytique de France poursuivent, quelles que soient les avancées théoriques de leurs recherches - je pense par exemple à la création de nouveaux concepts tels que le « moi-peau » de Didier Anzieu, ou la « relation d'inconnu » de Guy Rosolato - l'étude des textes freudiens.

la pensée consciente¹³. Les pensées incidentes sont le non familier, la nouveauté ; elles inaugurent une forme de changement. En instaurant la situation analytique, l'analyste crée une « *situation de séduction originelle dissymétrique* », qui « *sollicite particulièrement les fantasmes originaires de l'analysant* »¹⁴. Sa proposition de recherche de sens des symptômes et de remémoration par la technique d'associations libres d'idées, « *provoque le transfert* »¹⁵. Sans en avoir conscience, l'analysant attribue à l'analyste, dans ses pensées, la place qui revenait autrefois aux adultes qui prenaient soin de lui. Cette place est celle de celui qui est supposé savoir ce qu'il en est de la sexualité, ce qu'il en est de l'analysant, de son devenir et plus généralement ce qu'il en est de l'humain¹⁶.

Le travail de remémoration, de « *dépouillement des archives* », écrit Freud, qu'est l'analyse, crée « *un genre particulier de formations de pensées, pour la plupart inconscientes, qui constituent la névrose de transfert...* »¹⁷. Freud parle de « *rééditions, de réimpressions, d'éditions revues et corrigées* », c'est-à-dire « *d'inscriptions et de traces* », et ce sont des « *motions pulsionnelles, des fantasmes et des expériences psychiques qui sont transférées sur l'analyste* ». On dit du transfert qu'il est positif ou négatif, maternel, paternel ou fraternel. Dans tous les cas, le transfert est adressé à l'analyste qui en est à la fois le « *transitaire et le destinataire* ». Le patient - sans en avoir aucunement conscience - « *agit les passions et répète l'expérience douloureuse de son enfance* » essentiellement les conditions de sa déception œdipienne. Le transfert est donc un agir ; le patient transfère ce qui lui est le plus étranger, ce qui, jugé intolérable pour le moi, a été autrefois refoulé : « *des fragments de sa vie sexuelle infantile* »¹⁸.

Le projet de l'interprétation du transfert, écrit Freud, est de « *limiter l'agir transférentiel en le ramenant vers la remémoration* »¹⁹.

13 A. Phillips, *La mort qui fait aimer la vie - Darwin et Freud*, P.B.P, 2005.

14 J. Laplanche, *Le primat de l'autre, en psychanalyse*, Flammarion, 1997.

15 Op. Cit note 14.

16 Op. Cit note 14.

17 Op. Cit note 12.

18 Op. Cit note 12.

19 S. Freud (1914), « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF/P*, XII, PUF, p. 191.

Le récit de rêve est le paradigme de la pensée associative déliée, non narrative. Raconter un rêve est socialement admis comme un processus dont le scénario est à interpréter. Cet « *écrit dans une langue imagée étrangère* »²⁰, intéresse l'analyste.

Je pense à un moment d'une cure pendant lequel le patient emplit ses séances du récit de ses rêves. Dans cette analyse, le récit de rêve est au service du transfert. Le patient se défend de toute passivité par le récit appliqué et consciencieux à l'extrême d'un nombre précis de rêves, qui semble le maintenir à l'abri d'un éventuel effet de surprise, d'un oubli ou d'une idée incidente. C'est l'analyste qui est soumis aux effets de déliaison de pensée de la discontinuité de son récit.

« *Une fois le transfert des représentations inconscientes sur les représentations anodines fait, un travail de déliaison est possible. (...) Interpréter le transfert, c'est le traduire, (...) c'est traduire ce qui surgit avec une fidélité non désirée (...) un fragment de la vie sexuelle infantile* »²¹. L'agir transférentiel : « raconter à son analyste par exemple, un nombre précis de rêves », apparaît comme une résistance, tant qu'on n'en perçoit que la répétition à l'identique. Quand un élément de contenu d'un de ces rêves fait lien entre la fratrie et le nombre de rêves racontés, il devient possible de penser l'analogie « nombre de rêves - nombre de puînés ». Le nombre de rêves apparaît alors comme un « indice » du sexuel infantile : il révèle le souhait infantile devenu inconscient d'être le père des puînés et son interdiction.

« *Le travail de l'analyste est l'analyse, c'est-à-dire qu'il décompose, avec les mots du patient, le transfert. (...) Ce travail de déliaison est le travail spécifique de l'analyse (...) La méthode obéit au courant du processus primaire* »²². La décomposition des éléments : « raconter », « un rêve », « un nombre de rêves », « le nombre de puînés », « intéresser », « l'analyste », « la mère », « évincer », « être père », c'est le travail de décomposition de l'analyse. Tous ces signifiants mettent en scène, dans la séance, un agir actuel dont cet analysant n'a pas conscience.

20 J.-C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998 et *Avant d'être celui qui parle*, Gallimard, 2006.

21 Op. Cit note 11, p.101.

22 Op. Cit note 14. Jean Laplanche écrit : « L'analyse est ce qui différencie le transfert de la situation analytique, de transferts autres. »

Ce travail de décomposition « *remet en mouvement le processus de traduction* », pour l'analysant et pour l'analyste. Quand Freud définit le travail d'analyse comme un travail de décomposition, il achève la métaphore chimique par cette remarque : « *La comparaison avec l'analyse chimique trouve sa limitation dans le fait que nous avons affaire, dans la vie d'âme, à des tendances qui tombent sous le coup d'une contrainte à l'unification et au regroupement (...) Chez celui qui est traité par l'analyse, la psychosynthèse s'effectue sans notre intervention, automatiquement et inéluctablement* »²³.

Ainsi, toute déliaison est suivie de recomposition, d'un travail de construction, résultant de déplacements d'investissement et de condensations. Contenues par la poursuite constante et soutenue du lien transférentiel, la déliaison et la discontinuité sont autant d'occasions de réagencement des représentations. Elles peuvent déclencher le surgissement, d'une image ou d'un affect, d'une idée incidente, ou d'une pensée nouvelle.

Après un temps de refoulement partagé du «sexuel infantile», la référence théorique au «sexuel infantile» permet à l'analyste de retrouver des capacités intellectuelles de surplombement de la situation et de restaurer la dissymétrie nécessaire au travail d'analyse. Il lui devient possible de repérer des analogies significatives et nécessaires, de proposer à l'analysant une construction qui révèle le désir inconscient et son interdiction, à l'œuvre dans les séances, à ce moment-là de la cure. Cette construction, quand elle est énoncée par l'analyste, appartient à la fois au travail de déliaison spécifique de l'analyse, par son effet de révélation du désir inconscient, et en même temps elle fonctionne comme une aide à la traduction et à la symbolisation pour l'analysant. En cela, elle appartient plus à la technique de la psychothérapie, qu'à celle de l'analyse proprement dite. L'analyse proprement dite «*laisse l'énigme*» - de l'être humain - «*ouverte*», fait une place pour «*la surprise, l'inattendu, le nouveau*». L'idée incidente créative est une des manifestations possibles de cet inattendu²⁴. En pensant et en parlant à propos de ses amours enfantines oubliées, tout semble se passer comme si leur effet «d'attraction sidérante» s'allégeait, pour l'analysant. Un déplacement s'opère alors dans le travail d'historicisation qu'il fait de sa vie.

23 Op. Cit note 11, p.100.

24 Op. Cit note 13.

La psychanalyse apparaît donc comme une méthode qui instaure des «*conditions de contenance, et a un effet de déliaison*». Quatre éléments de la méthode favorisent le travail de déliaison :

- la proposition d'analyse par la dissymétrie qu'elle instaure réitère la relation de séduction de la situation anthropologique fondamentale ;
- le refus de l'analyste contraint le patient à la sublimation ;
- la technique d'associations libre d'idées favorise une pensée déliée et facilite la survenue d'idées incidentes ;
- enfin, l'interprétation du transfert est un travail de décomposition.

Mon hypothèse est que le premier temps créatif, celui de la venue à la conscience de quelque chose de nouveau, se déroule comme la survenue d'une idée incidente. C'est la déliaison suscitée par l'autre, qui est à l'origine d'une idée incidente nouvelle dont le chercheur, le poète, l'écrivain, ou l'artiste, parfois analysant, feront grâce à leurs connaissances techniques et à leur travail une création. Déplacement et condensation, provoqués par la déliaison, sur le mode des processus primaires, comme dans le rêve, puis suivis de symbolisation, grâce à leur actualisation dans le transfert et à l'interprétation des répétitions, créent du nouveau dans la vie éveillée.

Cette déliaison suppose une relation à un autre, source «d'inspiration»²⁵ et adresse transférentielle. Le transfert me semble être la condition indispensable de la reprise traductive, de la mobilisation de la richesse inépuisable des inscriptions inconscientes et plus particulièrement des fantasmes originaires. L'idée incidente créative naît dans le transfert. Elle est adressée à un «Autre» et représente déjà une forme de «psycho synthèse», une première construction élémentaire, en réponse à la déliaison induite par la rencontre de cet «Autre».

Mais le transfert, à l'origine de la créativité, n'est pas toujours le transfert analytique²⁶. Ce peut être un transfert amical, comme celui que partageaient Freud et Fliess à partir de 1887. Quinze ans plus tard, alors que Freud qui a abandonné la théorie de la

25 J. Laplanche, « Sublimation et/ou inspiration », *Entre séduction et inspiration : l'homme*, PUF, 1999, pp. 301-338.

26 Op. Cit note 24.

séduction ne parvient pas à écrire la théorie sexuelle, leur correspondance se tarit.

Une autre forme de transfert, on parle "d'inspiration" dans le langage commun, participe à la création artistique. Les mêmes séquences "séduction-déliation", "activation de traces mnésiques - idée incidente créative - travail de la création" peuvent être repérées dans l'œuvre du peintre René Magritte qui considérait "la peinture comme l'art de la ressemblance", et « l'art de la ressemblance comme ce qui met en question le mystère, celui de la vie et de la mort »²⁷. Quatre fois dans sa vie, selon David Sylvester, le peintre utilise le thème de *La clef des songes*²⁸.

La première version de *La clef des songes* inaugure la série des « Tableaux-alphabet ». Magritte la peint en 1927, à son arrivée à Paris. Elle est la première figuration de cette idée nouvelle du peintre : associer à l'image d'un objet l'écriture d'une légende erronée. On pourrait aussi dire figurer un effet de déliaison entre représentations de choses et représentations de mots.

La deuxième version date de 1930, Magritte la peint à son retour à Bruxelles. C'est la version de *La clef des songes* la plus aboutie. Dans cette composition, le tableau est divisé en six cadrans semblables dans lesquels sont dessinés : un œuf, une chaussure à talon noire, un chapeau melon, une bougie allumée, un verre vide et un marteau, respectivement légendés par *L'acacia*, *La lune*, *La neige*, *Le plafond*, *L'orage*, et *Le désert*. Il n'existe aucun lien de ressemblance visuelle, d'homophonie ou de sens évident entre ces six objets et leurs six légendes "erronées". Au premier regard, notre pensée suspend son cours... Il se passe quelque chose, ce que l'immobilité du tableau dément. Il se passe quelque chose en soi, presque un effet de suggestion de penser du nouveau.

Les deux premières versions de *La Clef des songes* sont réalisées dans le mois qui suit un déménagement de Magritte et la troisième en relation avec un projet d'exposition à l'étranger. (La quatrième est une copie de la deuxième).

La mère de René Magritte commence une dépression après un déménagement contraint, alors que lui-même entre en "phase de latence". Elle se suicide au début de l'adolescence de son fils. Magritte qui

n'aime ni les voyages, ni les changements épouse Georgette Berger, rencontrée peu avant la disparition de sa mère. Cette jeune femme partage les goûts casaniers de son mari. Magritte ne parle jamais du suicide de sa mère avec ses proches. Cependant, à la fin de sa vie, dans une interview, quand on lui demande s'il souhaite évoquer ce drame, il répond : « *Ce fut un choc. On ne peut dire si la mort de ma mère a eu une influence ou non (...) Au cours de mon adolescence, j'ai ressenti des choses du même ordre que le ballon dégonflé, la caisse fermée. Très souvent, j'avais et j'ai encore le sentiment de me trouver dans un monde mystérieux : une rue, un visage, un ciel m'apparaissent sous des aspects inconnus, insolites* »²⁹.

La prise en compte conjointe des trois premières versions de *La clef des songes*, de la vie du peintre au moment de la réalisation de ces trois tableaux et de l'histoire de son enfance, semble corroborer l'hypothèse selon laquelle :

- l'idée créatrice du thème de *La clef des songes* est inspirée à Magritte au cours d'un emménagement difficile à Paris. Ce déménagement mécontente sa femme. Ces circonstances ne sont pas sans rappeler celles du début de la dépression maternelle. Tout se passe comme si les deux indices du sexuel infantile "déménagement-déplacement" et "malheur féminin" provoquaient une déliaison suffisante pour que, dans le cadre de son attachement à sa femme qui fut souvent son modèle, apparaisse l'idée créative ;

- la deuxième version du tableau reprend et épure le motif de la première. Elle est réalisée après un déménagement, mais cette fois il s'agit d'un retour en Belgique vers des amis et admirateurs, retour qui satisfait pleinement Georgette Magritte. C'est un retour vers le familial. En cette seconde circonstance, l'indice "déménagement" est détaché de l'indice "malheur féminin".

La réalisation de l'œuvre artistique susceptible d'apporter du nouveau, ici la deuxième version de *La clef des songes*, une nouveauté universellement perceptible, semble nécessiter un travail de construction qui comme le travail d'historicisation de la cure, se nourrit d'un environnement qui ne suscite pas la déliaison à l'excès chez le créateur.

29 R. Magritte, *René Magritte. Ecrits complets*, Flammarion, 2009.

27 Op. Cit note 25.

28 D. Sylvester, *Magritte*, Actes Sud, 2009 ; et *Ceci est Magritte*, Beaux Arts (hors série), 2003 ; et B. Noël, *Magritte*, Flammarion, 1977.

Le sexuel infantile se manifeste pour la créativité, et pendant l'analyse, comme une force toujours agissante en quête de satisfaction. Il compose dans l'adresse transférentielle, un objet qui figure une réorganisation de traces mémorielles infantiles, interprétées par la puberté et sollicitées par l'actuel.

Cependant, ce qui différencie la méthode psychanalytique de la recherche et de son élaboration théorique, ou de la création artistique, c'est le travail

de repérage et d'interprétation du déplacement sur l'analyste et ce à la fois malgré et grâce à son refus, des émois de l'enfance. Les symptômes en étaient, avant la cure analytique, l'obscur et parfois l'invalidante expression³⁰.

³⁰ J'adresse mes remerciements amicaux au Comité d'organisation de cette journée lyonnaise : Patrice Brunaud, Fafia Djardem, Kostas Nassikas, Isabelle Pays et Martine Serre et l'expression de ma reconnaissance dévouée à Fafia Djardem et à Dominique Suchet qui ont accepté de me lire et de me conseiller.

Du ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer

Jean-Claude Rolland

Choisissons deux illustrations que Freud donne du rôle joué par la sexualité infantile dans la genèse de la psychopathologie. Elles sont fort connues. Je les retiens pour la netteté de ce qui les oppose et parce qu'elles nous donneront une base commune où asseoir ma présente réflexion.

Dans *Fragment d'une analyse d'hystérie*, publié en 1905, Freud rapporte le jeu de Dora avec un porte-monnaie pendant qu'elle est étendue sur le divan. Je le cite : « J'appris qu'elle (Dora) était atteinte d'un catarrhe (*fluor albus*) (...) Je compris alors que derrière le cheminement de pensée qui accusait tout haut son père se cachait, comme d'habitude, une auto-inculpation, et je pris les devants en l'assurant qu'à mes yeux les pertes blanches, *fluor (albus)*, des jeunes filles renvoyait par excellence à la masturbation (...) Elle nia avec la plus grande fermeté pouvoir se souvenir d'une chose pareille. Mais quelques jours plus tard elle donna à voir quelque chose que je dus considérer comme une autre manière de s'approcher de cet aveu. Ce jour-là en effet – ce qui ne fut jamais le cas ni avant ni après – elle avait, accrochée à la ceinture, une aumônière servant de porte-monnaie, de la forme qui était alors à la mode, et elle jouait avec tandis qu'allongée elle parlait, l'ouvrant, y mettant un doigt, la refermant, etc... (...) L'aumônière bifoliée de Dora n'est rien d'autre qu'une présentation de l'organe génital, et le fait de jouer avec elle, de l'ouvrir et d'y mettre le doigt, n'est qu'une communication par pantomime – en toute naïveté mais sans ambiguïté – de ce qu'elle aimerait faire par là : se masturber¹. »

Dans « Au-delà du principe de plaisir » publié en 1920, il est aussi fait allusion au jeu, celui de Henlé avec la bobine mais ce n'est pas cela que je retiendrai, c'est plutôt le commentaire très pénétrant, très poétique aussi, que Freud fait au sujet de ce qu'il

appelle « le gel de la floraison précoce de la vie sexuelle chez l'enfant ». Celle-ci, écrit-il, « est vouée à la disparition par suite de l'inconciliabilité de ses souhaits avec la réalité et de la déficience du stade de développement atteint par l'enfant. Elle périt dans les circonstances les plus pénibles, au milieu des sensations profondément douloureuses. La perte d'amour et l'échec laissent, comme cicatrice narcissique, une atteinte permanente du sentiment de soi (...) La recherche sexuelle n'a pas abouti à une conclusion satisfaisante ; d'où plus tard cette plainte : Je ne puis rien mener à bien, rien ne peut me réussir. Cette liaison tendre, le plus souvent au parent du sexe opposé, succombe à la désillusion, à la vaine attente de satisfaction, à la jalousie lors de la naissance d'un nouvel enfant, qui prouve sans équivoque l'infidélité de l'aimé. (...) Sa propre tentative, menée avec un sérieux vraiment tragique, pour créer soi-même un tel enfant, a honteusement échoué (...) Les exigences accrues de l'éducation, les paroles sévères et, à l'occasion, une punition lui ont finalement révélé toute l'ampleur du dédain qui lui est dévolu². »

Tant de choses, avec et depuis Freud, ont été dites au sujet de la sexualité infantile qu'on serait tenté non pas d'ajouter une voix nouvelle à ce chœur rugissant, mais de se retourner sur les conditions, ses réquisits, ses limites, d'un discours sur la sexualité. C'est pourquoi je me référerai au discours freudien et le citerai largement et souvent afin d'attirer votre attention sur ce qu'est essentiellement le discours psychanalytique : un discours d'essence scientifique sur un objet d'essence esthétique³. « Jeune fille allongée jouant d'une aumônière » pourrait être le motif d'un tableau impressionniste, « gel de la floraison

2 S. Freud (1920) : « Au-delà du principe de plaisir », *OCF/P*, XV, PUF, p. 291.

3 S. Freud (1905) : « Trois essais sur la théorie sexuelle », *OCF/P*, VI, PUF, p. 90. Note 1 : « Il me semble indubitable que le concept de « beau » s'enracine dans le sol de l'excitation sexuelle et signifie à l'origine ce qui excite sexuellement (« les attraits ») »

1 S. Freud (1905) : « Fragment d'une analyse d'hystérie », *OCF/P*, VI, PUF, p. 254-256.

sexuelle », celui d'un *haïku*. Du fait même de cette liaison dangereuse entre éros et parole, le discours ne peut que manquer son objet, ce que reconnaît et assume le mode poétique, celui que Freud emploie dans cette dernière citation où abondent les mots sonores et précieux et les métaphores. Pour Yves Bonnefoy, la poésie se présente devant le langage pour lui faire défaut et pour le forcer à se prendre en défaut lui-même. Refusant la certitude et la fixité du concept elle doit alors assumer d'être, je le cite :

« Un savoir, tout négatif et instable qu'il soit, que je puis peut-être nommer la *vérité de parole*. Tout le contraire d'une formule. Une intuition, entière dans chaque mot. Et un amer savoir, certes, puisqu'il confirme la mort.⁴ »

Mais il se pourrait que, sur ce sujet du rapport du discours à son objet, il y ait ici quelque chose de plus, et de plus spécifique : que ce soit le discours qui se dérobe à l'objet ; parce que dire la sexualité infantile est l'effacer ou l'éteindre, il se pourrait que pour en conserver le feu, l'esprit lui impose le silence, la condamne à l'aveugle répétition.

Je suis sensible aux pensées ouvrant cette réflexion d'« Au-delà du principe de plaisir » : « Vingt-cinq années de travail intense ont eu pour conséquence que les buts premiers de la technique analytique sont aujourd'hui tout autres qu'au début. Initialement, le médecin analyste ne pouvait tendre à rien d'autre qu'à deviner, rassembler et communiquer au moment opportun l'inconscient qui est caché au malade. La psychanalyse était avant tout un art de l'interprétation. Comme la tâche thérapeutique n'était pas pour autant résolue, la visée suivante apparût aussitôt, celle d'obliger le malade à confirmer par son propre souvenir cette construction. Dans cet effort, le poids principal porta sur les résistances du malade ; tout l'art était maintenant de les mettre à découvert (...) Mais alors il devint de plus en plus clair que le but fixé, le devenir conscient de l'inconscient n'était pas pleinement atteignable, même par une telle voie. Le malade ne peut pas se souvenir de tout ce qui est refoulé en lui, peut-être précisément pas de l'essentiel (...) il est bien plutôt obligé de répéter le refoulé comme expérience vécue présente, au lieu de s'en souvenir comme un morceau du passé (...) Cette reproduction, apparaissant avec une fidélité

4 Cité par Vincent Vives, *Vincent Vives commente les Poèmes d'Yves Bonnefoy*, Gallimard, 2010, p. 24.

qu'on n'aurait pas souhaitée, a toujours pour contenu un morceau de la vie sexuelle infantile, donc du complexe d'Œdipe et elle se joue régulièrement dans le domaine du transfert...⁵ »

Vingt-cinq années... ont donc bouleversé, renversé, la représentation que Freud se fait de la sexualité qui s'agit plus qu'elle ne se parle, et donc son discours. Le style de l'auteur se fait en effet plus sombre, il s'opère une permutation de ses outils de pensée, la spéculation prévaut sur l'observation clinique, une permutation de ses objets de pensée, le concept de pulsion prend dans la seconde topique largement le pas sur celui de représentation ; au point qu'André Green peut affirmer que, pour le Freud de la fin de l'œuvre, le ça n'est qu'un réservoir de pulsions et non plus ce lieu de la mémoire inconsciente. Et bien sûr la destruction a pris une grande place, celle autrefois accordée au plaisir.

Comme nous sommes loin alors de l'écriture des *Trois essais* et des textes qui, comme l'analyse de Dora, l'avoisinent ! Assurément ! Sauf sur un point : déjà à cette époque première, au sein de la sexualité, Freud accorde à la libido un déterminisme plus décisif qu'à son objet, lequel est défini comme contingent, indéfiniment substituable ; il fera de même pour la pulsion face à la représentation qui est son objet psychique. S'il se dessine donc deux figures opposées de l'affect, la sexualité ici, la pulsion là, un point commun cependant les relie : leur capacité de se déplacer d'un objet à l'autre, d'une représentation à l'autre. Cette faculté au déplacement doit répondre à la faculté au jeu qui les unit aussi : se déplacer est se jouer sur un mode ludique ou tragique de l'objet ou de la représentation.

Ces points communs justifient qu'on ne sépare jamais, jamais, ces deux états de la sexualité, la sexuelle, la pulsionnelle. Même si vingt-cinq années de pénétration de la vie de l'âme mettent à jour des ingrédients nouveaux qui font éclater la coque conceptuelle dite « sexualité infantile » où on la tenait enfermée, comme la graine à germination dissout son enveloppe protectrice, les concepts de « pulsions » qui en découlent, demeurent ses avatars, doivent rester, dans la pensée de l'analyste, consubstantiellement liés. Le changement que consent Freud dans le cours de son travail, loin de relever de l'inconstance, témoigne

5 S. Freud : « Au-delà du principe de plaisir », op. Cit. p. 288-289.

au contraire de son obstination à demeurer adéquat à son objet, tel qu'il se dévoile à lui progressivement.

Tous les états de la sexualité doivent être tenus ensemble. Freud en eut la prémonition dès *Les trois essais*. C'est ainsi que je comprends sa référence à Faust dont j'ai fait mon titre : après avoir affirmé que « dans la sexualité existe partout la plus intime interrelation entre ce qu'il y a de plus élevé et ce qu'il y a de plus bas », il ajoute, citant Goethe « Du ciel à travers le monde jusqu'à l'enfer⁶. »

Cette déclaration nous apparaît après coup prémonitoire. Les pulsions de mort réputées dangereuses, la compulsion de répétition, caractérisant leurs effets immédiats, jugée démoniaque, appelleront, au moment où Freud décrira ces forces psychiques archaïques gisant dans les tréfonds de la vie de l'âme, l'évocation de l'enfer. C'est bien là que le conduira le voyage faustien entrepris dans l'enthousiasme, avec la rédaction des *Trois essais*, depuis l'étude de la vie sexuelle infantile, de ses plaisirs et de ses perversions, de ses zones érogènes, de ses pratiques amoureuses tels le suçotement ou la masturbation, et de ses succédanés ludiques tel le jeu de Dora avec l'aumônière. Le ciel auquel réfère la citation est bien sûr la sublimation qu'il considère d'entrée de jeu comme un des destins de la sexualité, je l'extrais des *Trois essais* :

« Les historiens de la culture semblent unanimes pour admettre que de puissantes composantes sont acquises pour toutes les productions culturelles du fait que des forces de pulsions sexuelles sont ainsi déviées de l'utilisation sexuelle et qu'elles sont dirigées vers de nouveaux buts – un procès qui mérite le nom de sublimation⁷. »

Mais de cette vie amoureuse de l'enfance si vive, foisonnante, insolente, polymorphe, on peut dire aussi qu'elle est céleste au regard au moins, et par contraste, de la violence par laquelle les forces du refoulement en terrasseront le cours. La conclusion à laquelle il arrive alors dans « Au-delà » rejoint par une voie scientifique ce que la pensée commune connaît depuis toujours par la voie de la poésie et de la littérature, à savoir que le plaisir appelle sa destruction, que l'amour appelle le désamour, que le bonheur des commencements anticipe le

malheur des séparations et que le ciel ne se conçoit pas sans l'enfer. Dans le prologue sur le théâtre d'où est extraite la citation précédente, Goethe met dans la bouche du bouffon les vers suivants adressés au poète tragique :

C'est l'amour, c'est la vie... on se voit, on s'enchaîne,
Qui sait comment ? La pente est douce et vous entraîne ;

Puis, sitôt qu'au bonheur on s'est cru destiné,

Le chagrin vient : voilà le roman terminé !...

Tenez c'est justement ce qu'il vous faudra peindre...⁸

Le concept de perversion récurrent chez Freud, dès qu'il s'agit de définir la sexualité, justifie de rapprocher ces états contraires de l'affect, se dévoilant au prix d'un décalage temporel significatif alors qu'ils coexistent extemporanément dans la vie psychique : ils sont les deux faces, avers, envers, d'une même pièce essentielle de l'âme. Le « plus bas » pour le Freud des *Trois essais*, c'est la perversion (et plus spécialement la pédérastie). Je cite :

« Peut-être est-ce précisément dans les perversions les plus abominables qu'il faut admettre la plus large participation psychique à la transformation de la pulsion sexuelle. Une part du travail animique est ici fournie, à laquelle on ne peut contester, malgré son horrible résultat, la valeur d'une idéalisation de la pulsion. La toute puissance de l'amour ne se manifeste peut-être nulle part avec plus de force que dans ces aberrations qui lui sont propres⁹. »

Mais outre que c'est aussi au sujet de la perversion masochiste que sa théorisation en terme de pulsion de mort recevra l'accueil le plus large dans la communauté analytique, dans le texte intitulé « Le problème économique du masochisme », il dévoile la très étroite intrication entre répression sexuelle et naissance de la morale et la forte participation de l'esprit au destin de la sexualité :

« Le surmoi est né du fait que les premiers objets des motions libidinales du ça, le couple parental, furent introjectés dans le moi, à l'occasion de quoi la relation à eux fut déssexualisée et connut une déviation à l'écart des buts sexuels directs. C'est

6 S. Freud : « Trois essais sur la théorie sexuelle », op. Cit. p. 95.

7 Ibid., p. 113.

8 W. Goethe : *Faust*, traduction Gérard de Nerval, Diane de Selliers éditeur, p. 68.

9 Ibid., p. 95.

seulement de cette façon que le surmontement du complexe d'Œdipe fut rendu possible (...) Au cours du développement de l'enfance qui conduit au détachement progressif à l'égard des parents la significativité de ceux-ci pour le surmoi recule. Aux *images* qui restent d'eux se joignent alors les influences des maîtres, des autorités (...) La dernière figure de cette série commençant avec les parents est l'obscure puissance du destin que seulement le plus petit nombre d'entre nous parvient à concevoir de façon impersonnelle (...) Tous ceux qui transfèrent la direction de l'advenir du monde à la providence, à Dieu ou à Dieu et à la nature éveillent le soupçon qu'ils ressentent encore et toujours ces forces les plus extérieures et les plus lointaines comme un couple parental – mythologiquement – et qu'ils se croient attachés à elles par des liaisons libidinales.¹⁰ »

Ce qui ferait que la perversion représenterait le paradigme de la sexualité humaine est ce qu'elle montre à jour ouvert de cette « large participation psychique à la transformation de la pulsion sexuelle », ce qu'il désigne encore comme « idéalisation de la pulsion sexuelle » au sens d'une transposition d'une réalité physique, corporelle, au rang d'une spiritualité.

Il est très important à mes yeux de ne pas perdre de vue que la découverte du complexe d'Œdipe à l'œuvre dans cette « idéalisation de la pulsion sexuelle » se fait, non pas vraiment indépendamment, mais latéralement par rapport à l'exploration médico-psychologique caractérisant la rédaction des *Trois essais*. Cette découverte est le produit de l'écriture de *L'interprétation du rêve*, de l'auto-analyse et de la correspondance avec Fliess. Dans la lettre 141 du 3 octobre 97, on en trouve un résumé fort et fort émouvant :

« Je peux seulement indiquer que chez moi le vieux (entendez le père) ne joue pas un rôle actif (...) que ma génératrice (entendez ma séductrice) était une femme laide mais intelligente (...) qui m'a appris à avoir une haute opinion de mes propres capacités ; que plus tard ma libido s'est éveillée envers *matrem* à l'occasion d'un voyage fait avec elle de Leipzig à Vienne où il m'a été certainement donné de la voir *nudam* (...) que j'avais salué la venue de mon frère plus jeune d'un an avec de mauvais sentiments. » On

retrouve dans ce recours à la langue latine la liaison dangereuse qu'entretiennent parole et sexualité. Le rêve, comme la représentation, ne se contente pas de représenter la mère, il la présentifie. C'est elle qui ne doit pas entendre la confidence qu'il fait à Fliess : « Je l'ai vue nue ! »

Il ajoutera plus loin, penchant alors pour la force vitale et esthétique de cette libido :

« Je serai reconnaissant envers la mémoire de la vieille femme qui m'a procuré à une époque aussi précoce de ma vie les moyens de vivre et de continuer à vivre. Tu le vois le vieux penchant perce de nouveau aujourd'hui. »

Explorant les souhaits de mort des enfants envers les parents, leur nature sexuelle, leur précocité, leur aptitude, parce qu'ils sont refoulés et si éloignés de la pensée, à entrer dans le rêve, Freud se réfère au mythe d'Œdipe pour en modéliser le contenu¹¹. À la lecture des pages consacrées à cette spéculation, on ne manque pas d'éprouver la sensation qu'un morceau des *Trois essais* s'est glissé par erreur dans *l'interprétation du rêve*, ou y a été isolé. Ce déplacement témoigne que la découverte du complexe d'Œdipe relève, non d'une observation clinique, mais d'une pensée déductive qui doit être adéquate à la nature de cette sexualité : contrairement à la sexualité d'organe, cette libido, d'essence psychique, « idéalisation de la pulsion », s'attache obstinément à un objet exclusif, défini par sa fonction, son statut, sa position générationnelle : l'objet parental, père et mère.

Un autre trait caractérise la nature de cet attachement : il n'est pas saisissable directement, il ne possède pas en propre de figure manifeste, il faut, pour le discerner, des détours et une méthode, l'interprétation. Certes à une observation immédiate, on peut deviner que l'enfant tend à se rapprocher de son parent, qu'il ne s'en éloigne pas volontiers, on l'entend même dire qu'« il veut se marier avec maman » ; mais l'exclusivité de cet attachement n'apparaît clairement qu'à la faveur de la nuit qui le sépare de lui ou de la rencontre avec l'étranger qui le panique parce qu'il n'est justement pas cet objet. « La solitude, écrira Freud dans les *Nouvelles leçons d'introduction*, de même que le visage étranger éveille le désir intense de la mère

10 S. Freud (1924) : « Le problème économique du masochisme », *OCF/P*, XVII, PUF, p. 19-20.

11 S. Freud (1900) : « L'interprétation des rêves », *OCF/P*, IV, PUF, p. 295-308.

familiale ; l'enfant ne peut dominer cette excitation libidinale, il ne peut la laisser en suspens, mais il la transforme en angoisse.¹² » Le développement d'angoisse est un exemple de ce détour par quoi se révèle la nature œdipienne de l'attachement.

Allons plus loin : d'une manière générale c'est à l'occasion de la quête d'un objet nouveau que l'attachement à cet objet originaire se manifeste. Cette libido œdipienne ne voudrait que le retrouver, c'est là la source essentielle des malentendus faisant le drame et le charme de l'amour. Toute une procédure psychique, qui fait partie de la sexualité, sera nécessaire pour y renoncer puisque conquérir un objet d'amour dans le monde extérieur exigera de se déprendre de son modèle originaire.

Il y a ici un nœud qui tient à la juxtaposition de deux énigmes liées à la nature de cet objet œdipien. Par opposition à l'objet de la sexualité organique, il résiste au déplacement. Il se caractérise par sa fixité. Ce qu'il y a d'œdipien dans la libido ne peut se passer de son objet comme certains besoins de l'organisme non sexuels. Tout au plus lui admet-il un substitut par déguisement, au terme d'une opération qui est tout le contraire d'un déplacement. Notons l'étrangeté : ce qu'il y a de plus psychique dans la vie sexuelle est, par sa structure, le plus proche de la vie organique non sexuelle.

« Ce qui projette une lumière sur la nature de la pulsion sexuelle, écrit Freud à propos de l'inversion, c'est le fait qu'elle autorise une si grande variation et un tel abaissement de son objet – ce que la faim, qui tient bien plus énergiquement à son objet, ne permettrait que dans le plus extrême des cas.¹³ »

La seconde énigme tient à ce que cet objet œdipien (« objet de rêve » dans la double acceptation idéale et onirique du mot rêve) n'évolue que sous couvert d'un autre appartenant, lui, à la plus tangible des réalités : par exemple le lien érotique au père se déploie dans le cadre de l'autorité qu'il exerce sur l'enfant ou de la protection qu'il lui apporte ; le lien érotique à la mère sous couvert des soins ou de la tendresse qu'elle lui prodigue ; jusqu'à un certain point ces constituants ne peuvent se dissocier l'un

de l'autre, ils sont soudés comme le reflet au miroir, ou l'image picturale à la toile, un lien donc sans consistance propre, dépendant d'un support pour se figurer et qui n'est pas sa raison.

Ce qui se passe ainsi dans l'espace de la relation se redouble de même dans la temporalité du développement psychique. Le lien œdipien oriente le plaisir d'organe, l'arrime à une figure objectale de plus en plus décisive ; de même il détourne vers des fins érotiques la signification conservative des soins parentaux. Il affecte, et la sexualité d'organe, et le soin imposé par le désaide de l'enfant, de la valeur qui lui est propre. Mais cette valeur justement se déploie selon un spectre émotionnel étendu, ambigu, presque paradoxal, allant du plaisir à l'effroi, du ressenti d'amour à celui de la terreur. La représentation de *matrem nudam*, pour le petit Freud, transforme le voyage en train avec sa mère en voyage de noces. Pour le petit garçon que j'évoquerai plus tard, la relation précoce à son père laissa en l'adulte, qui maintenant s'analyse, les traces d'un effroi presque insurmontable.

Mais ce courant sexuel doit faire l'objet, aussitôt qu'il est éveillé, de défenses puissantes, autorisant et anticipant son renoncement. Il se pourrait même que son instauration coïncide avec son refoulement, ce qui serait le sens ultime de ce mystérieux concept désigné par Freud de *Urverdrängung*, refoulement originaire¹⁴. De sorte que l'on peut le considérer comme un courant, sexuel certes, mais un courant de l'ombre, opérant en sous main et ne pouvant se révéler qu'à l'occasion d'un accomplissement tardif de la sexualité du corps à l'adolescence ou à l'âge adulte. La répétition, la représentation après coup de la motion œdipienne, telle qu'elle s'impose à Freud à l'occasion du rêve dit « monter l'escalier en hâte¹⁵ » de son autoanalyse, cette répétition est l'acte de naissance dans l'après coup de la sexualité œdipienne. Mozart, dit-on, composa une sonate pour flûte à bec à la demande expresse d'un de ses amis, facteur, qui avait imaginé de fabriquer une flûte d'une tonalité inhabituelle, plus grave, douloureuse, qui n'avait encore jamais été inventée. Puis cet homme mourut prématurément et la partition ainsi écrite fut oubliée dans un grenier... et retrouvée

12 S. Freud (1932) : « Angoisse et vie pulsionnelle », XXXII leçon, Nouvelles suites des leçons d'introduction à la psychanalyse, OCF/P, XIX, PUF, p. 166.

13 S. Freud : « Trois essais sur la théorie sexuelle », op. Cit. p. 81.

14 S. Freud (1915) : « Le refoulement », in Métapsychologie, OCF/P, XIII, PUF, p. 187-201.

15 S. Freud (1900) : *L'interprétation des rêves*, op. Cit. p. 277.

deux siècles plus tard. On construit alors cette flûte sur les indications données par la partition de sorte que l'exécutant put dire, présentant l'instrument, « qu'il s'agissait, là, de la copie d'un instrument n'ayant jamais existé ». La vie sexuelle adulte restituée à la sexualité infantile au travers de la répétition la voix que le refoulement a originellement bâillonnée, de la même façon qu'elle lui retrouve l'objet que le refoulement lui avait fait perdre.

Et peut-être est-ce le moment de remarquer que le spectre conceptuel, recouvrant la notion de répétition, peut être dit double car il associe, à un extrême, l'action d'éconduire la pulsion qui l'anime, action assignée à la pulsion de mort, à l'autre extrême, la fonction ludique ou tragique de représenter l'objet associé à cette motion pulsionnelle ; objet dont le refoulement originelle pourrait avoir littéralement anéanti la figure au point que le ça n'en contiendrait plus trace, ne connaîtrait que la pulsion, résidu indestructible de cette sexualité aussi sauvage qu'éphémère. J'ai nommé dans un travail antérieur¹⁶ compulsion de représentation ce pôle « perlaboration » opposé au pôle décharge de la compulsion de répétition. Je maintiens aujourd'hui qu'il ne faut pas les séparer au risque de contribuer, par la théorie elle-même, à la dénégation des objets œdipiens, à leur effacement quant à leur forme, donc quant à leur mémoire, alors que leur efficacité démoniaque, désormais représentée par la seule pulsion, demeure, elle, intacte. Je le maintiens parce que je crois, toujours plus, que c'est de la reconstruction, au travers de la parole analytique, de la figure de ces objets que dépend la résorption de cet affect œdipien aliénant.

On le voit, tous les fils tissant le courant sexuel ne viennent pas de la même quenouille. Nous sommes parvenus, en dessinant leurs contours, à différencier assez nettement deux d'entre eux : la sexualité d'organe, telle qu'elle est brillamment décrite dans les *Trois essais*, qui se définit tout entière par sa manifestation et possède, déjà dans son état infantile, l'essentiel des traits qu'elle acquerra dans son état adulte ; la sexualité œdipienne qui peut être dite d'essence négative, au sens du négatif photographique, au sens, plus précisément encore, où sa révélation nécessite, et le support d'une autre manifestation et une opération psychique spécifique,

le rêve dans l'exemple de *matrem nudam*. Ces deux courants tendent à se fondre l'un dans l'autre, le courant œdipien troque ses objets propres contre ceux qui lui sont offerts par le courant organique, lequel lui transfère ainsi sa mobilité, c'est, là, le bénéfique du renoncement ; ils se tempèrent ainsi l'un l'autre, ce qui leur ouvre la voie aux différents destins de la sexualité, dont la sublimation.

Ce point particulier de la sublimation les oppose à un troisième courant sexuel dont je veux, pour finir, esquisser les contours. Je veux parler de ce que Freud nomme resexualisation, un phénomène secondaire et apparemment accidentel dans le développement de la sexualité et qu'il découvre, le fait est capital, dans le temps même où il découvre le fantasme. Le texte « Un enfant est battu » écrit en 1917, montre que le fantasme œdipien construit par la petite fille « je suis aimée par mon père » succombe normalement au refoulement, mais qu'il peut aussi, à partir de ce premier renoncement, regagner, dans l'inconscient, sa pleine nature sexuelle et œdipienne par un renversement de son contenu en son contraire ; le fantasme devient alors « je suis battue par le père ». Ce sont des choses que vous connaissez bien, je ne m'y étends pas.

En 1924, dans « Le problème économique du masochisme », il élargira cet acquis en montrant qu'il n'est pas l'apanage de la perversion, mais qu'il caractérise le fonctionnement psychique en général, l'organisation même du surmoi. Écoutons-le, une dernière fois :

« Le sadisme du surmoi devient le plus souvent crûment conscient, tandis que les aspirations masochistes du moi restent en règle générale cachées à la personne et ne peuvent qu'être inférées de son comportement (...) L'inconsciencialité du masochisme moral nous conduit à une piste toute proche (...) Nous savons que le souhait, si fréquent dans les fantaisies, d'être battu par le père, se trouve tout près de l'autre, celui d'entrer dans une relation sexuelle passive (féminine) avec lui, et qu'il n'est qu'une déformation régressive de celui-ci (...) Conscience morale et morale sont nées du surmontement, de la déssexualisation du complexe d'Œdipe ; par le masochisme moral, la morale est de nouveau sexualisée, le complexe d'Œdipe est revivifié, une voie de régression de la morale au complexe d'Œdipe est frayée.¹⁷ »

16 J.-C. Rolland : « Compulsion de répétition, compulsion de représentation », *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998.

17 S. Freud (1924) : « Le problème économique du masochisme », *OCF/P*, XVII, PUF, p. 21.

Trois courants, hétérogènes quant à leurs sources et la nature de leurs forces sexuelles, se mêlent donc dans ce qu'on désigne comme sexualité infantile. Cette décomposition n'a pas seulement un intérêt théorique, elle est nécessitée par le fait que chacun d'entre eux exige pour être appréhendé un outil de pensée spécifique. La signification masturbatoire du jeu de l'aumônière se dévoile par l'observation clinique traditionnelle et par son interprétation, issue du savoir acquis par l'expérience. Pour reconnaître le rôle déterminant de la vision de *matrem nudam* dans l'exaltation de l'enfance, exaltation retrouvée d'ailleurs dans le transfert avec Fliess, il faut le détour du rêve, de sa langue et de sa traduction. Pour la saisie du courant « resexualisation », plus obscur, se manifestant quelquefois de façon isolée dans les situations *borderline* et psychotique, nous ne disposons bien souvent que de la patience, cette activité de l'esprit à but passif que Freud rapprochait de la pensée métapsychologique en la désignant elle aussi de « sorcière ». La resexualisation, en effet, inverse le courant libidinal du côté de l'auto-sacrifice et tend à magnifier la mort ; elle renforce la fixité de l'objet œdipien, n'en conçoit pas l'échange.

J'en arrive ici au cœur de ce que j'aimerais discuter avec vous : le concept de sexualité est ce qui dicte l'attitude de l'analyste, son mode d'être analyste, sa participation à la méthode analytique, autant qu'il fait l'objet d'un discours scientifique. Je m'explique : l'attention de l'analyste dans la cure est, pour une part, tournée vers l'observation de son patient et centrée sur l'associativité portée par son discours, associativité à laquelle l'analyste collabore de son côté : c'est bien Freud en effet qui, accordant son écoute sur le fil de la sexualité masturbatoire, relie l'évocation par Dora de ses pertes blanches, au jeu de l'aumônière. Pour une autre part, l'autoanalyse à laquelle l'analyste se livre incessamment en laissant les mots énoncés de son patient faire résonner les mots de son discours intérieur, cette autoanalyse qui est peut-être la matrice de la pensée métapsychologique, découvre par voie déductive les souvenirs refoulés présents, par représentance, dans les signifiants énoncés. On retrouve dans l'actualité de la pratique analytique la même division de l'activité de pensée animant Freud dans la découverte de la sexualité de l'inconscient et l'invention de la méthode analytique : l'observation clinique, l'interprétation du rêve. Ces deux activités

n'ont pas la même temporalité, la seconde n'a pas la positivité de la première, elle est plus lente, elle opère à la manière du rêve, de façon, et passive, et fragmentaire et fulgurante. Elle appelle une pensée de la nuit incertaine, inquiète, douloureuse en phase avec les ombres hantant le fantasme œdipien. J'en tente, pour finir tout à fait, une brève évocation :

La panique qui habite en permanence ce patient et contre laquelle, pour l'ignorer et la neutraliser, il déploie des stratégies, la plupart dangereusement aliénantes, cette panique donc, ce jour là, se laisse entrevoir, imperceptiblement. Comme à une longue observation on distingue le goutte à goutte de l'eau suintant d'un rocher recouvert de mousse. Elle se laisse deviner au seul interlocuteur tandis que ses paroles à lui, dont son moi reste détaché, qui viennent bien de sa bouche mais semblent être prononcées par un autre que lui-même, tentent d'en représenter plus qu'en énoncer quelque chose. Elles évoquent les décharges anxieuses qui l'ont assailli lors de la dernière séance et aujourd'hui encore en montant l'escalier pour venir ici ; la frayeur qui l'a saisi quand je lui ai annoncé mon absence prochaine ; l'exacerbation de sa consommation de toxiques ; la décision qu'il a prise aujourd'hui de s'en abstenir ; l'achat de livres et de disques pour un montant faramineux, dont je remarque qu'il est un multiple du prix de ses séances, et enfin le rêve dont cette dernière remarque le fait soudainement se souvenir : il reproduit la situation que nous occupons, à ce détail près qu'il tourne la tête pour me voir ; il se souvient alors des démons dont il se sentait entouré, enfant, quand il se retrouvait seul dans sa chambre et surtout après que son père l'ait grondé.

Ce discours se rapproche d'une scène infantile dont la remémoration, au plan historique, demeure momentanément impensable ; j'interprète méthodiquement la façon dont ses signifiants s'enchaînent selon une signification inexorable : tandis que le transfert déplace la décharge anxieuse sur la personne de l'analyste, ses mots tentent de capter les traits de l'objet œdipien nié qui cherche à se figurer. Depuis l'éprouvé immédiat de ce qu'il me donne à ressentir par le regard hagard avec lequel il m'a salué, la sidération psychique où je le sens oppressé, une construction métapsychologique amène en moi la conviction que celui qui est étendu sur ce divan est,

et ce patient adulte perclus de confusion et menacé de mort, et un enfant, la mémoire d'un enfant, engagé dans une relation passionnelle persécutrice avec un objet interne paternel à figure démoniaque, comme à cette autre conclusion que la douleur et la terreur qui colore tragiquement cette relation est de nature sexuelle.

On ne peut dissocier ce jeu du transfert, et ce travail de la parole déjouant la négation et s'acheminant vers la mémoire de l'infantile. Cela suppose d'octroyer à l'acte psychique de la parole une force équivalente à celle de la pulsion et un pouvoir qui lui est exclusif de lire l'inconscient.

Historique des journées A.P.F Lyon

Paule Bobillon

En 2005, les analystes de Lyon, en accord avec le Conseil de L'APF, ont décidé d'instaurer une demi-journée lyonnaise de l'APF. À l'exception de la première année où elle a eu lieu en avril, cette demi-journée se déroule une fois par an, un samedi après midi de mars, au Château de Montchat, lieu de conférence approprié et agréable sur la place de Lyon.

Elle est une demi-journée ouverte et accueille un public composé d'analystes APF, d'analystes des différentes sociétés, de psychiatres, de psychologues, de travailleurs sociaux et d'étudiants en psychiatrie ou en psychologie. Elle requiert une participation financière.

Le Président et le Secrétaire scientifique de l'APF sont invités permanents et prennent une part active aux discussions. De même, ils sont présents le lendemain, le dimanche matin pour un moment de *debriefing* réservé aux seuls analystes APF. Il s'agit alors de faire le point sur le déroulement du samedi, de réfléchir d'un point de vue pratique, clinique et théorique et de jeter les bases de la journée suivante.

Cette demi-journée est l'émanation d'un désir d'affirmer une identité propre des analystes lyonnais, en lien étroit avec l'association APF. L'aval et la présence du Président et du Secrétaire scientifique du Conseil de l'APF témoignent de cet "accordage". Il s'agit aussi d'affirmer la volonté, pour les analystes lyonnais de travailler ensemble, mélangeant volontairement les différents statuts : analystes en formation, membres, titulaires, même si "la règle" de fonctionnement choisie impose la participation à la tribune d'un membre sociétaire ou titulaire lyonnais au moins, en sus des seuls analystes en formation.

Enfin, son but est de faire connaître l'APF à Lyon, ses positions éthiques, cliniques, et théoriques, son style et sa singularité.

Cette demi-journée consiste en une présentation d'exposés par les analystes APF lyonnais, suivie d'une

discussion avec la salle. Un thème de travail est choisi pour chaque demi-journée par le groupe des analystes dans son entier. La première année s'est vue proposer un thème "de lancement" par Jean-Claude Rolland. Puis, d'une année sur l'autre, le thème suivant s'élabore à partir du précédent, en rebondissement d'une idée dominante surgie lors des discussions, en continuité avec l'ensemble des présentations, en prolongement de la réflexion produite, dans un mouvement de poursuite et d'avancée, dans un cheminement groupal perlaboratif. Ainsi et par exemple, 2011 verra probablement se travailler la question de la temporalité psychique, fil rouge tiré des présentations et discussions de 2010 à propos de *l'Infantile*.

Pour assurer le bon fonctionnement de cette demi-journée, les analystes lyonnais se sont dotés d'un Comité d'organisation. Il se compose désormais de quatre analystes en formation dont l'un est Secrétaire - deux analystes en formation sont remplacés tous les deux ans - un membre sociétaire ou titulaire est associé et change chaque année. Ce Comité d'organisation est responsable de l'argument et du choix des conférenciers et assure avec l'aide du Trésorier de l'APF et de Mme Mamane, sa Secrétaire administrative, toute l'organisation logistique de la journée.

Pratiquement, quatre interventions ont eu lieu en 2005 puis trois en 2006, deux en 2007, trois en 2008, 2009, 2010, depuis 2007 précédées d'une introduction. Depuis 2008 s'est opérée une stabilisation avec trois interventions plus une introduction.

Ci-dessous, les thèmes et les conférenciers sont récapitulés. Il est indiqué la référence de parution des textes. Les Présidents et les Secrétaires scientifiques de l'APF sont cités nommément ; enfin, il est mentionné la composition des Comités d'organisation.

9 avril 2005, Dynamique du rêve et travail du transfert :

Argument :

“La somme des travaux effectués autour de l’interprétation des rêves n’épuise pas le sujet ; elle en démontrerait plutôt l’actualité. De quelle manière, chaque thérapeute, dans l’intimité du travail, écoute-t-il le rêve ? Comment retrouver les traces du transfert et repérer la façon dont celui-ci se construit ?

En effet, la nature hallucinatoire du transfert est voisine de la fulgurance scopique de l’image. Par ce double décodage du rêve et du transfert, les fantasmes et la sexualité infantile pourront accéder plus ou moins furtivement à la conscience et permettre un relâchement de leur emprise. En interrogeant la dynamique du rêve et le travail du transfert, apparaîtra l’échafaudage théorique reconstruit par chaque thérapeute et pour chaque patient.

Avec André BEETSCHEN, Président et Dominique CLERC, Secrétaire scientifique.

Intervenants :

Paule BOBILLON, “Cet obscur objet du transfert” (paru *D&D* 68)

Nicole OURY, “Et, elle était là” (paru *D&D* 68)

Dominique SUCHET, “Un instant, l’abîme des mots” (paru *D&D* 68)

Michel VILLAND, “Au bord de l’excès” (paru *D&D* 68)

Comité d’organisation :

Paule BOBILLON, Martine BAUR, Fafia DJARDEM, Hélène DO ICH, Pierre MARCOMBES, avec Bruno REBOUL, secrétaire et Jean-Yves TAMET, membre sociétaire, participation de plus lors d’une réunion d’André BEETSCHEN.

25 mars 2006, Le travail des mots dans la cure :

Argument :

“Il ne se passe entre eux rien d’autre que ceci : ils parlent ensemble”. En 1926, dans l’analyse profane, Freud rappelle que seuls les mots agissent. Les mots du rêve, du transfert et de l’interprétation provoquent des modifications psychiques.

D’où tirent-ils ce pouvoir ?

Est-ce de leurs racines archaïque et sexuelle dont ils gardent la mémoire et qui leur donnent cette force

de répétition, qui surprend celui qui parle et touche celui qui entend ? Est-ce de la tension dans laquelle les tient l’analyste quand il détourne les mots ordinaires de la langue commune ?

Et, depuis la *talking cure* des *Études sur l’hystérie*, avec le discours, la parole, le signifiant ou l’enveloppe sonore, les mots même de la théorie ne participent-ils pas à ce détournement ?

Interroger les mots dans la cure, laissera apparaître un travail dans les mots que chaque cure impose à chaque analyste avec chaque patient”.

Avec André BEETSCHEN en tant qu’ex Président, Joseph LUDIN, Secrétaire scientifique.

Intervenants :

Jacques LE DEM, “Les mots à l’aventure” (paru *D&D* 69)

Kostas NASSIKAS, “Le transfert, fabrique de la langue”

Martine SERRES, “Quand les mots ne font pas histoire” (paru *D&D* 69)

Comité d’organisation :

Claude ARLES, Elisabeth CIALDELLA, Françoise DEJOUR, avec Martine BAUR, Secrétaire et Dominique SUCHET, membre sociétaire.

3 mars 2007, Relation analytique et guérison, le Quiproquo :

Argument :

“Si le mot est l’outil essentiel du traitement psychique, la relation entre le médecin et le patient en est la condition. Dès 1890, Freud, dans “Traitement psychique” oppose la relation à l’autocratie psychique, cet obstacle au succès thérapeutique et il souligne l’asymétrie constitutive de cette relation.

Dans “Analyse avec fin et analyse sans fin”, il examine, après coup, le reproche de Ferenczi à son égard, avoir ignoré au sein de leur relation sans nuage, la double polarité du transfert. Si la relation, devenue relation analytique, est condition du surgissement du transfert, comment ne pas perdre de vue la dynamique transférentielle et la violence de son asymétrie ? Analyse du transfert et relation s’opposent dans une boiterie constitutive. Le traitement psychique vise moins alors à une guérison, il décrit plutôt un cheminement commun tracé par le travail des mots”.

“Ce qu’on ne peut atteindre en volant, il faut l’atteindre en boitillant ; l’écriture nous dit qu’il n’est point honteux

de boitiller !” (“La naissance de la psychanalyse”, S. Freud, lettre 32).

Daniel WIDLÖCHER, Président, absent pour motifs personnels, avec Joseph LUDIN, Secrétaire scientifique.

Intervenants :

André BEETSCHEN, “Les obstacles” (paru *D&D* 70)

Jean-Claude ROLLAND, “Les yeux de l’âme” (paru *D&D* 70)

Introduction : Françoise LAURENT (paru *D&D* 70)

Comité d’organisation :

Claude ARLÈS, Françoise DEJOUR, Michel VILLAND, avec Françoise LAURENT, Secrétaire et Nicole OURY, membre sociétaire.

15 mars 2008, “Insistance du sexuel” :

Argument :

“C’est dans les symptômes et dans le rêve que se manifeste la force agissante du sexuel : elle fait vivre comme elle peut rendre malade. Dans le transfert, cette force devient “force d’attraction”, soumission aux traces du “temps perdu” et à la brûlure de ses excitations.

Mais en dépit des errances et du malaise qu’il suscite, le sexuel est aussi la force qui fait parler. Ainsi la psychanalyse n’en fait-elle pas seulement une référence ; par l’interprétation, elle en opère la révélation insistante. À quoi l’interprétation doit-elle toucher pour permettre au sexuel de réanimer la vie psychique ? À quoi doit-elle renoncer pour ne pas être elle-même simple répétition d’une séduction ?”

Avec Daniel WIDLÖCHER, Président ; Joseph LUDIN Secrétaire scientifique absent

Intervenants :

Martine BAUR, “Un port d’attache” (paru *D&D* 73)

Hélène DO ICH, “L’errance, la fuite des mots” (paru *D&D* 73)

Jean Yves TAMET, “Ce qui surgit de l’arrière plan”, (paru annuel 2009 et *D&D* 73)

Introduction : Bernadette FERRERO, “Le souffle du sexuel infantile” (paru *D&D* 73)

Comité d’organisation :

Hélène HINZE, Françoise LAURENT, Michel VILLAND, avec Bernadette FERRERO, Secrétaire et Jacques LE DEM, membre titulaire.

21 mars 2009, Clinique de l’écoute, voies du changement :

Argument :

“La clinique de l’écoute a trouvé son essor dès 1897 lorsque Freud, à la faveur de son amitié et de sa correspondance avec Fliess, a su inventer et expérimenter l’ébauche du cadre et du processus psychanalytiques. Ce mouvement créateur s’est poursuivi, tout au long d’un travail patient et souvent remis en question, jusqu’à la composition d’une œuvre construisant une théorie systématisant ses intuitions successives : la métapsychologie.

Chaque analyste n’est-il pas amené dans son parcours à réinventer pour lui-même ce mouvement de découverte ?

Ainsi dans la cure, les voies du changement se situaient dans la perlaboration entre la parole régressive, les singularités langagières du patient, leurs résonances fantasmatiques chez l’analyste à l’écoute de la sexualité infantile et du transfert. Dans cette situation dissymétrique, ils sont tous deux à l’origine des mouvements de construction et de déconstruction successifs, à travers « les entrelacs » qui constituent le processus associatif et interprétatif commun”.

Avec Laurence KAHN, Président et Jean-François DAUBECH, Secrétaire scientifique.

Intervenants :

Fafia DJARDEM, “On n’y écoute rien. Récits” (paru *D&D* 74)

Bruno REBOUL, “La séduction des sirènes” (paru *D&D* 74)

Dominique SUCHET, “Mal nommer les choses ajoute au malheur du monde : Entendre/écouter : l’étrange détour” (paru *D&D* 74)

Introduction : Hélène HINZE

Comité d’organisation :

Patrice BRUNAUD, Bernadette FERRERO, Martine SERRES avec Hélène HINZE, Secrétaire et Josiane ROLLAND, membre sociétaire.

6 mars 2010, l’Infantile dans tous ses états :

Argument :

“L’infantile est le sexuel inconscient présent chez l’enfant et chez l’adulte. Il est et n’a pas d’âge ; il

est la source du désir et du mouvement de la vie. Mouvement qui peut se figer, s'immobiliser ou revenir en arrière vers des objets que le sujet ne peut pas perdre.

Le désir infantile tente de s'actualiser dans et par le transfert sur la scène analytique. Le psychanalyste est pris dans cette « arène » où se déploie la sauvagerie des inconscients, et les deux protagonistes, chacun de sa place, (re)créent le sens de l'histoire du sujet par le travail de perlaboration.

“L'infantile dans tous ses états”, comme source et moteur, participe à tout élan créateur”.

Avec Laurence KAHN, Président et Jean-François DAUBECH, Secrétaire scientifique.

Intervenants :

Elisabeth CIALDELLA, “Traces de l'Infantile, les petits pas dans les grands”

Chantal LAFAURIE, “A propos de la théorie sexuelle”

Jean-Claude ROLLAND, “Du ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer”

Introduction : Patrice BRUNAUD

Comité d'organisation :

Fafia DJARDEM, Isabelle PAYS, Martine SERRES, avec Patrice BRUNAUD, Secrétaire et Kostas NASSIKAS, membre sociétaire.

Introduction au débat de la Journée des membres du 28 novembre 2009

Sylvie de Lattre

Cette introduction et la préparation de la Journée sont le fruit d'un travail collectif.

Le texte qui suit, présenté par Sylvie de Lattre, a été rédigé par :

Philippe Castets, Jean- Michel Hirt, Sylvie de Lattre, Florence Mèlèse, Patrick Merot, Raoul Moury, Évelyne Sechaud, Olivia Todisco, François Villa et Felipe Votadoro.

Ainsi que nous l'avons indiqué lors de la dernière Journée des membres, la réflexion de notre groupe a eu pour point de départ, il y a un an et demi, un certain nombre d'interrogations sur le fonctionnement de notre Institution. Nourries des échanges qui ont eu lieu lors de cette Journée, les discussions du groupe de réflexion ont, depuis, amené la majorité de ses participants à vouloir mettre en débat avec l'ensemble des membres des propositions de changements visant à impulser une dynamique associative plus forte.

Rétrospectivement l'évolution de notre réflexion et surtout de notre manière de poser les problèmes est frappante. Les propositions que nous avons été amenés à formuler ont ainsi constamment été remises en chantier, ouvertes, fermées, ré-ouvertes, re-formulées, certaines complètement abandonnées.

Nous avons été pris dans cette dynamique et dans un véritable travail d'élaboration. Retracer ce mouvement d'une pensée groupale au travail est à ce titre essentiel mais nous souhaitons aller plus loin car notre groupe a réussi, nous semble-t-il (à travers un cheminement souvent obscur et décourageant par moments, complexifié de surcroît par la confrontation des positions), à dégager, par des mises au point successives, une vraie problématique de réflexion dans laquelle s'ancrent notre volonté de changement et notre conviction quant à sa nécessité.

Ce sont les grands axes de cette problématique que nous allons rapidement reprendre. Ils ont déjà été abordés il y a un an, d'où une inévitable redondance

par rapport à la Journée précédente. Mais nous voulons les développer de manière concise et condensée de manière à mettre en perspective les propositions que nous avons retenues.

Notre objectif aujourd'hui est de soumettre au débat l'une de ces propositions.

Deux thèmes, déjà omniprésents lors des deux dernières Journées des membres, ont été à nouveau repris, travaillés et élaborés. Ce sont :

- la question des sociétaires et la répartition des responsabilités au sein de l'APF ;
- la question du poids de la formation sur l'Institution et ses répercussions tant sur la dynamique associative que sur la vie scientifique.

La problématique que nous avons clarifiée en cours de route est celle des rapports entre l'analytique et le politique dans une institution analytique.

- Le problème de la place, du rôle et du statut des sociétaires a, dès la toute première réunion du groupe, centré l'essentiel de nos débats, comme en témoigne d'ailleurs la question même de la précédente journée : *Être Membre, pour quoi faire ?* L'évolution de notre réflexion nous a permis de comprendre rétrospectivement pourquoi cette question nous avait tant mobilisés.

L'expression même de « malaise des sociétaires », amplement utilisée, nous a très vite opposés. Les mots, nous le savons, ne sont pas anodins et celui-ci a d'emblée pris une connotation négative (« corporatiste », « plaintive », etc.) et facilité les positionnements trop personnels. Elle a surtout affaibli pendant un temps nos débats en suscitant des critiques perçues par certains d'entre nous comme le refus de prendre en considération l'existence d'une réelle difficulté, celle de l'insuffisante participation des sociétaires aux responsabilités de l'Association. Mais nous avons progressivement pu nous dire qu'il s'agissait là moins du « problème » des sociétaires que de celui

de l'Institution à ses différents niveaux, ou encore qu'il était symptomatique d'un dysfonctionnement plus général. D'où, dans un premier temps, notre focalisation laborieuse sur des mesures concrètes à adopter et nos fluctuations autour de questions telles que : faut-il ou non, par exemple, « donner » aux sociétaires un pouvoir électif, ou encore doit-on reconnaître « officiellement » ou non les homologués ?

Le renoncement à ces projets initialement mis en chantier nous a permis de revenir ouvertement sur la dimension essentielle qui était en jeu depuis la première des trois journées consacrées à l'Institution (en janvier 2008), celle de la répartition des responsabilités entre les membres de l'Institution, entre sociétaires et titulaires.

- Un deuxième thème, le poids de la formation sur l'Institution a également été constamment repris. Si nous pensons que notre Association fonctionne trop comme un institut de formation, l'un des corollaires de ce constat est bien celui d'un affaiblissement de la dynamique associative au profit de ce qu'on pourrait appeler « l'esprit de formation » dans sa dimension de qualification.

Qu'entendons nous par « dynamique associative » ? Nous n'avons pu, faute de temps, développer certaines perspectives pourtant bien présentes dans nos discussions, en particulier celle de la vie scientifique. (Dans cette optique, nous aurions aimé réfléchir davantage à des mesures concrètes comme, par exemple, la place à donner, dans les débats scientifiques, aux échanges cliniques ou encore à la présentation de travaux en cours par ceux, titulaires, sociétaire ou analystes en formation, qui le proposeraient).

Mais la vitalité scientifique d'une association n'est-elle pas inséparable, précisément, de la dynamique associative qui s'y déploie ? Or une véritable associativité impliquerait davantage de transversalité et donc la possibilité d'une participation forte et effective à la vie institutionnelle de l'ensemble de ceux qui ont été élus « membres de l'APF », que cette éventualité soit saisie ou non par ces derniers.

Or aujourd'hui un double constat s'impose :

- D'une part, la collaboration des sociétaires à des fonctions ayant un certain poids décisionnel est certes bien réelle mais elle ne peut concerner

compte tenu des possibilités ouvertes (ou des « postes » à pourvoir) qu'un nombre limité d'entre eux, d'ailleurs, une proportion importante de sociétaires ne participe peu ou prou, à rien. L'objection selon laquelle les sociétaires peuvent participer aux tâches d'enseignement et animer des séminaires a mille fois été avancée, mais rappelons une fois encore que cette possibilité concerne aussi les analystes en formation, même s'il est vrai que le label « Institut de formation », réservé à l'enseignement dispensé par les membres, est symboliquement important.

- D'autre part et surtout, cette collaboration est le fruit d'une désignation verticale par le Conseil. Elle dépend donc d'une sorte d'élection venue d'en haut, entendue implicitement par les personnes concernées comme une reconnaissance personnelle. On sait à quel point cette reconnaissance est importante, à quel point le fait d'être sollicité peut avoir un effet parfois décisif dans la maturation analytique personnelle de chacun. Encore faut-il être sollicité.

Notre idée est que si la participation des sociétaires d'une part s'élargissait et d'autre part dépendait moins exclusivement de cette désignation verticale, elle prendrait une autre portée, les mentalités s'en trouveraient modifiées et la dynamique institutionnelle, parallèlement, évoluerait. Le sociétariat perdrait, en partie du moins, son caractère d'étape supplémentaire dans un cursus pourtant censé être terminé et pourrait alors devenir l'objet d'une représentation nouvelle, notamment pour les analystes en formation et les homologués : accéder au statut de membre pourrait par exemple être perçu soit comme une « fin en soi », comportant des tâches nouvelles soit comme une étape, en fonction de son propre cheminement, vers un autre mode d'investissement de l'institution....

Notre questionnement, dès lors a porté sur le « comment faire ». Comment faire pour rendre plus effective, plus large et plus active la participation des sociétaires ?

Il nous est apparu clair, comme préalable à toute possibilité d'évolution, que les responsabilités respectives des membres d'une association d'analystes, à partir du moment où ils en sont tous officiellement membres à part entière, devaient être l'objet d'une véritable réflexion critique. Ce qui renvoie à la nécessité d'une **prise en compte des rapports entre l'analytique et le politique dans une société d'analystes.**

En tant qu'analystes nous avons, certes, à réfléchir « analytiquement » sur l'institution mais pas seulement ; car l'administration d'un système institué, nécessitant des règles de fonctionnement, des lieux de décision et des instances dirigeantes, est une donnée incontournable.

La réalité institutionnelle, dans toute institution, est une entité complexe où s'imbriquent l'intérêt collectif, les représentations-buts de l'ensemble de l'association, les modalités d'exercice des responsabilités par ceux qu'elle a mandatés, mais aussi les enjeux personnels et les tensions narcissiques qui animent toute collectivité. La réalité institutionnelle d'une société d'analystes est de plus fondamentalement animée et spécifiquement traversée et travaillée par des mouvements transférentiels intenses qui la complexifient.

Nous avons donc à assumer cette tension et cette conflictualité entre l'institutionnel et l'analytique sans faire passer au second plan l'un ou l'autre de ces pôles. Non, tout n'est pas analytique dans une institution analytique et rien, bien sûr, n'y est réductible à la seule dimension du politique.

La question du « pouvoir », mot complexe et source de malentendus, doit ainsi pouvoir être abordée dans la perspective de cette tension entre analytique et politique. Car l'exercice du pouvoir est, bien évidemment, une réalité institutionnelle qui comporte plusieurs facettes. Une facette à proprement parler politique, c'est celle du **pouvoir de gestion, de responsabilité et de décision** ; fonctions assumées par des instances décisionnelles élues par l'ensemble des membres (le Conseil) ou par une partie d'entre eux (le Collège des Titulaires et le Comité de formation) et ce dans les domaines-clés de l'Institution, que ce soit dans le cadre de l'Institut de formation (cursus de formation et enseignement), à l'échelle de l'Association dans son ensemble (vie scientifique, gestion, etc..) ou encore à celle des relations avec l'extérieur (autres sociétés psychanalytiques, FEP, IPA). Enfin, les lieux et les modalités d'application de la psychanalyse sont aussi, et de plus en plus, un domaine de réflexion qui mobilise l'Association et l'amène à prendre position.

L'autre facette est moins aisément objectivable. C'est celle du « **pouvoir** » de formation et de transmission. Le terme de responsabilité serait plus adéquat mais

la dimension fantasmatique et transférentielle en jeu s'y trouverait affadie. S'y intriquent étroitement, en effet, le pouvoir politique lié au statut dans la hiérarchie institutionnelle et celui, moins statutairement déterminé et éminemment personnel, que confèrent l'expérience clinique, la force et la richesse de la pensée et du travail théorique ou encore la qualité analytique d'une présence et d'une parole singulières. **La force des transferts** trouve là ses sources vives, et l'importance nécessaire donnée à la formation la décuple et la met au cœur de ce qui donne au cursus son authenticité et sa valeur de « parcours » personnel. À ce titre, la dimension transférentielle à l'œuvre dans le « pouvoir » de transmission, quels que soient les facteurs qui y participent, ne peut qu'être pleinement reconnue. Mais peut-être avons-nous à réfléchir aussi aux mouvements transférentiels à l'œuvre **en dehors** de l'Institut de formation, à en repérer la présence et à en analyser les répercussions institutionnelles.

La force du transfert : moteur et résistance dans la cure. Et dans l'institution ? Que ce soit un moteur, nous en avons tous ici fait l'expérience déterminante à travers les supervisions et l'élaboration psychique, constamment auto-analytique, qu'exige avec ses moments de résistance et ses temps de perlaboration, le parcours de formation. Ce n'est d'ailleurs que sur cette conviction intime que peut se fonder notre désir de transmettre, à notre tour. Quand, alors, le versant négatif des mouvements transférentiels menace-t-il, dans une association d'analystes, de l'emporter sur leur force motrice ? Quand devient-il facteur de résistance compromettant la mobilité psychique de ses membres ? Quand l'institution risque-t-elle d'en porter le poids et d'y perdre en vitalité et en dynamique associative ?

Un élément de réponse peut être avancé : quand le « transfert », au sens propre, n'a plus lieu d'être. Ou encore, quand le modèle analytique de la « formation », si prégnant dans l'identité même de l'APF, perdure au-delà de ce qu'on appelle le cursus de formation. Là encore les mots sont polysémiques et ceux de « formation » et de « transfert » particulièrement. Bien sûr, on le dit et le redit, la formation ne prend jamais fin, le transfert non plus. Mais parle-t-on toujours de la même chose ? La puissance transférentielle mobilisée par le processus de la cure et permettant, là et seulement là, l'élaboration de la névrose infantile est cruciale.

De même le transfert est inévitablement à l'œuvre dans la relation de supervision et permet d'ouvrir, là et seulement là, sur ce qui se joue analytiquement entre le supervisé et son patient.

Mais après ? Lorsque le cursus de formation est terminé et homologué et que l'analyste en formation est enfin devenu « membre » ? La formation reste toujours d'actualité, bien sûr, la dynamique transférentielle ne peut qu'œuvrer à vie en chacun de nous et ne s'arrête évidemment pas avec l'élection au titulariat. Mais une étape essentielle, avec le sociétariat, a néanmoins bel et bien été franchie.

Or, l'institution APF semble être, à son insu et du fait même de son fonctionnement, dans une sorte de déni du temps qui passe, de l'âge de ses membres et de la situation ambiguë où elle les met : une situation d'attente et de dépendance qui amplifie des mouvements transférentiels parfois immobilisants. Cette attente, c'est celle d'une désignation prenant valeur d'une reconnaissance personnelle, dont les critères apparaissent obscurs, et qui pour certains n'arrive jamais. Certes, la responsabilité de ces derniers peut être engagée (choix personnel, passivité, manque d'investissement, inhibitions, etc.), mais celle de l'Institution et du système de formation ne peut que l'être également.

En fait, dans le cadre de notre fonctionnement actuel, seule une élection finale et tardive au titulariat, permet de sortir de cette ambiguïté d'un cursus implicitement toujours en cours alors même qu'il est officiellement achevé. Pour devenir pleinement membre à l'APF ne faut-il pas, dans les représentations implicites de chacun, candidats à la formation, analystes en formation, membres sociétaires et titulaires, accéder au titulariat. Le titulariat, d'ailleurs, dans de telles conditions, peut-il être toujours, en tant que tel, l'objet d'un véritable choix ? Les motivations narcissiques sont inévitablement mobilisées, bien sûr, mais ne risquent-elles pas de l'emporter sur la volonté d'un engagement actif dans l'exercice des responsabilités et les contraintes que cela implique ?

Nous pensons que nous avons à questionner ce fonctionnement et à en imaginer le renouvellement. L'âge des candidats à la formation, on le dit beaucoup, est un problème qui semble n'être ni nouveau ni spécifique à l'APF. L'âge des membres, oui. Certes ces deux variables sont liées. Mais la première ne

suffit pas à expliquer pleinement la seconde. Et de toutes façons l'âge des candidats comme celui des membres est un vrai problème qui, même s'il existe ailleurs, doit être abordé et analysé.

De quoi le problème de l'âge des membres, pour s'en tenir à cet aspect, est-il symptomatique ? Sommes-nous donc tellement plus névrosés, ou tellement moins doués, que nos collègues de la génération précédente qui, eux, devenaient titulaires, sans états d'âme excessifs, autour de 45 ans ? (La moyenne aujourd'hui avoisinerait plutôt les 55-60 ans, ce qui n'est pas idéal pour la vitalité d'une institution).

Ne serait-ce pas plutôt le système institué (et généré par l'histoire même de l'APF) qui entraînerait et cautionnerait, au nom d'une liberté individuelle nécessaire mais trop souvent et trop vite invoquée, cette maturation interminable ? Notre fonctionnement institutionnel ne contribue-t-il pas à maintenir ses membres dans des liens transférentiels de nature œdipienne par rapport à ceux dont ils dépendent statutairement et dans un questionnement répétitif, englué dans une problématique de castration peu mobilisatrice ? « Serons-nous élus ? Reconnus ? Choisis (parmi d'autres) ? Sommes-nous assez capables, assez formés, assez, assez.... ? » Et ce malgré de longues et parfois multiples analyses, de non moins longues supervisions, et une « pause », souvent très prolongée après l'homologation. Comment la dynamique même d'une association, sa créativité et son attractivité n'en porteraient-elles pas le poids ? Comment le souci de la trajectoire personnelle, de la qualification personnelle, ne l'emporterait-il pas sur celui du collectif ? Mais comment y remédier ?

Notre conviction qu'une évolution est nécessaire s'appuie sur l'argumentation qui vient d'être développée et sur le désir de répondre à ces différentes questions. Avant toute proposition de changement, nous voudrions rappeler, dans la perspective historique qui a été la nôtre à la dernière Journée des membres, que l'APF a connu un certain nombre de réformes. Certaines ont été décisives et fondatrices, d'autres au contraire n'ont pas atteint leur objectif ou n'ont pas été appliquées. Par ailleurs, si les réformes ont pour objectif de corriger des défauts de fonctionnement, elles peuvent cependant avoir, à plus ou moins long terme, des effets non désirés qui nécessiteront peut-être de nouvelles réformes. À ce titre, face à ce que nous percevons comme les

difficultés actuelles de l'Institution, il nous a semblé qu'il était possible d'imaginer des changements, voire à terme des réformes, mais sans pour autant prétendre œuvrer ni dans l'absolu, ni dans l'immédiateté.

Une institution vivante doit, si elle veut continuer à l'être, admettre une certaine plasticité de son fonctionnement. Elle ne peut que mettre en perspective sa nécessaire évolution comme celle des représentations et des mentalités de ceux qui en sont membres. À distance de la nostalgie idéalisante du passé comme de l'illusion utopiste d'une institution sans défaut. Tel est l'état d'esprit de notre groupe de travail au moment de préciser les propositions sur lesquelles nous avons abouti.

Nous avons abordé, au cours de nos onze réunions, de nombreux points : la situation des homologués, la place des sociétaires, le fonctionnement de l'Institut de formation, l'enseignement, la vie scientifique mais les propositions avancées pour lancer le débat se limiteront à un ou deux points qui nous sont apparus au cœur des problèmes en jeu.

La situation des homologués nous a, pendant un temps, beaucoup retenus. Nous pensions, certains d'entre nous du moins, qu'une reconnaissance de l'homologation comme fin officielle du cursus atténuerait, en amont, la représentation peu attractive d'un parcours interminable et permettrait, en aval, une clarification des motivations quant à la candidature au sociétariat. Une telle proposition, peu consensuelle, nous l'avons bien vu à la dernière Journée des membres, aurait de plus nécessité une modification des statuts. Nous y avons donc renoncé pour adopter majoritairement une proposition minimale susceptible d'être retenue : les homologués pourraient se voir distingués des analystes en formation sur les listes de l'Association, soit en figurant sur une liste distincte, soit en devenant identifiables sur une liste commune. Cette reconnaissance interne serait forte en soi d'un poids symbolique et porteuse, peut-être, de répercussions institutionnelles.

Parallèlement, le projet d'une participation accrue des sociétaires à la vie institutionnelle nous a semblé avoir une importance cruciale et, même si là aussi, nous avons opté pour une position limitée concrètement, les enjeux qui la sous-tendent sont importants.

Notre proposition est la suivante : il serait intéressant d'élargir la portée de la réforme de 1990 (Pierre

Fédida) par la **possibilité, pour les membres sociétaires qui le désireraient, d'une participation aux fonctions de formation au sein du Comité de formation.**

Cette participation se limiterait, dans un premier temps, à l'admission des nouveaux candidats (une deuxième étape permettant l'extension de cette participation à l'ensemble des fonctions de formation, pratique des supervisions incluse, serait à envisager ultérieurement). Un aspect fort de cette proposition est qu'elle renvoie à la possibilité, à terme, d'une **disjonction du titre de titulaire et de la fonction de formateur.**¹ Quel serait l'intérêt de notre proposition, même partielle, si elle était appliquée ? Un intérêt institutionnel tout d'abord.

L'expérience du Comité de formation, même limitée aux admissions, serait extrêmement riche d'apprentissage en matière de formation et de travail collégial. L'accès au Comité de formation (par un processus électif autre que celui du titulariat) représenterait ainsi une perspective stimulante pour les membres sociétaires, **mais aussi, en amont**, pour les homologués et pour les AF. Une telle perspective donnerait une représentation plus motivante du sociétariat et du même coup, moins monolithique et idéalisante du titulariat. Un intérêt institutionnel donc parce que dynamisation du cursus mais aussi intensification de l'investissement de l'Association par l'ensemble de ses membres.

Elle présenterait d'autre part un intérêt politique car cet accès aux fonctions de formation permettrait d'ouvrir la voie vers une **meilleure répartition des responsabilités et des décisions.**

Or actuellement, nous insistons à nouveau sur ce point, le Collège des Titulaires (ou l'Institut de formation puisque les deux sont confondus depuis 1991) cumule les fonctions de sélection (des candidats

¹ Rappel historique : cette idée s'inscrit dans la continuité du mouvement de réforme impulsé par Jean Laplanche en 1969 et ouvrant sur des modifications du règlement intérieur concernant le cursus avec le Conseil suivant. (J.-B. Pontalis, 1972). Jean Laplanche en 1980, en réaffirmant les acquis de la réforme de 72, va ainsi aborder un point qui ne figurait pas dans son projet de réforme, à savoir sa propre conception de la hiérarchie institutionnelle et du rapport titre/fonctions. Il préconise (D&D, n°17) «une liste de contrôleurs révisable annuellement, (par élection pour les nouveaux entrants et par tacite reconduction pour les titulaires) et transversale par rapport à la hiérarchie titulaires-associés.» Cette idée va être reprise et radicalisée par François Gantheret en 2003.

à la formation), de formation (supervisions), de validation des étapes du cursus (les deux contrôles et l'homologation) et d'élection (des sociétaires et des titulaires). (Ce monopole des fonctions et des responsabilités recoupe par ailleurs, dans les représentations des sociétaires, la possibilité d'une inter-formation et d'un travail en commun, sur un mode réellement associatif, autour des questions, cruciales pour une société analytique de la transmission et de la formation à l'analyse).

Si l'étape du tituliariat ne représentait plus un passage obligé pour prendre part aux fonctions de formation, vouloir devenir titulaire prendrait du même coup une signification différente et reposerait sur une motivation plus spécifique, à savoir le désir de s'investir dans le collectif institutionnel et la volonté de peser sur son évolution. Perspective attractive pour nombre d'entre nous, du fait de leur personnalité et de leur goût des responsabilités.

Un titulaire, remarquait Jean Laplanche, est un collègue qui a fait l'objet de deux votes, celui du sociétariat plus celui du tituliariat. Le Collège des Titulaires, en ce sens, est et se veut le garant de la « physionomie » de l'APF comme de sa permanence et de sa cohésion en tant que groupe. Son pouvoir décisionnel et électif, par la cooptation de ceux, sociétaires et titulaires, qui contribueront ainsi à l'identité même de l'Association, est précisément

ce qui lui permet d'assurer cette personnalité et cette continuité institutionnelles.

Cette proposition d'un accès, même partiel pour le moment, des sociétaires aux tâches de l'Institut de formation, peut sembler limitée mais est ambitieuse symboliquement. Nous pensons qu'elle permettrait une dynamique de changement ouvrant potentiellement sur d'autres représentations de la vie associative et des fonctions de chacun, car elle conduirait à une clarification des motivations et ce, à chaque étape de l'engagement institutionnel.

À ce titre nous insistons sur ce point car il est central pour comprendre notre propos, **cette proposition ne se limite pas aux seuls sociétaires, de même que l'enjeu de leur participation à l'Institut de formation va bien au-delà de la seule question de la formation.**

Elle a pour présupposé que l'ambiguïté de leur place est lourde de répercussions sur l'ensemble de l'Institution et son objectif essentiel serait de relancer la dynamique associative en « associant » davantage tous ses membres aux projets collectifs. Nous pensons qu'une plus grande associativité et une meilleure répartition des responsabilités contribueraient à la vitalité scientifique et à l'attractivité même de l'APF auprès de jeunes futurs collègues.

Compte-rendu des débats

Sylvie de Lattre

Compte-rendu des débats

Sylvie de Lattre

(Sont entre guillemets et en italiques le verbatim de ce qui a été dit, à partir des notes prises, nécessairement lacunaires. Sont en petits caractères : les commentaires du rédacteur de cette synthèse, en son nom propre mais se voulant totalement fidèle aux positions des signataires.)

Cette synthèse est loin d'être exhaustive mais nous avons cherché à restituer la richesse des discussions, la multiplicité des thématiques abordées et surtout la nouveauté de ce débat. Beaucoup d'interventions sous forme de remerciements en témoignent et leur contenu sera abordé plus loin.

*(Une précision tout d'abord, concernant **les signataires** du texte d'introduction. La question a été posée à plusieurs reprises. Rappelons que sur l'argument de la Journée envoyé préalablement, les noms de ceux qui avaient travaillé à sa rédaction étaient tous cités. Soit 10 personnes sur les 11 participants du Groupe. Présenté par Sylvie de Lattre, ce texte d'introduction aux débats exprime donc une position collective, le fruit d'un travail collectif et chacune des personnes citées en est à ce titre signataire.)*

Autre précision quant à l'absence, remarquée, de sociétaires à la tribune : les deux présentateurs de la Journée étaient sociétaires au moment où ce Groupe de réflexion sur l'Institution s'est constitué et durant toute sa première année de fonctionnement.)

Matinée

Le débat a été soutenu et les positions partagées.

Si le premier projet du groupe de réflexion - proposition minimale susceptible d'être retenue - proposant que **les analystes homologués** puissent se voir distingués des analystes en formation en figurant sur une liste distincte a fait l'objet d'un consensus général et le

principe de l'extension de cette diffusion interne sur le site fermé de l'APF immédiatement retenu, la seconde proposition, quant à elle a fait l'objet de critiques et d'une polémique parfois vive.

Cette proposition visant une participation accrue des sociétaires à la vie institutionnelle était, rappelons le, de donner « aux membres sociétaires qui le désireraient, la possibilité d'une participation, après décision du Collège des Titulaires, aux fonctions de formation au sein du Comité de formation ». « Proposition limitée concrètement », était-il précisé, puisque se limitant « à l'admission des nouveaux candidats » mais aux enjeux forts puisque renvoyant à « la possibilité à terme d'une disjonction du titre et de la fonction de formateur ».

Les objections reprises par un certain nombre d'intervenants ont porté sur le « à minima » ou le caractère limité de la proposition et sur ce qu'elle comportait pour quelques uns, de « démagogique ».

Le principal argument avancé étant que « *l'on ne peut pas participer à minima aux fonctions de formation* », ni « *séparer les tâches de formation* ».

Par ailleurs, l'expression « malaise des sociétaires » a suscité les mêmes réserves que celles qui s'étaient initialement produites dans le Groupe de réflexion. Tout d'abord, a-t-il été dit : « *les sociétaires ne forment pas un groupe homogène, ce sont des personnes, des individus.* » Puis la question de la « désignation verticale » a été reprise. Certes, la désignation de certains sociétaires pour certaines fonctions est verticale mais, a-t-il été dit : « *ce n'est pas une récompense qui vient d'en haut, cela vient aussi d'en bas. Quand on ne prend pas la parole on reste un inconnu* ».

(Au-delà de la responsabilité individuelle, évidente, le Groupe souhaitait également interroger la part prise par le fonctionnement institutionnel dans ces phénomènes de blocage et d'inhibition d'un certain nombre d'analystes en formation, d'homologués

et de membres, ou encore la difficulté à s'exprimer des sociétaires. À cette Journée des membres, par exemple, la quasi totalité des 22 titulaires présents a pris la parole et seulement un tiers des 30 sociétaires présents. N'y a-t-il pas lieu de s'interroger ?

Nous voulions aussi reprendre le problème institutionnel et les questions que pose le cumul des fonctions par le Collège des Titulaires : fonctions administratives, électives et de formation. L'accès au sociétariat doit-il rester d'abord et avant tout un moment fort de reconnaissance par l'Institution et un temps nécessaire de maturation personnelle et analytique ?)

Au-delà de ces premières réactions négatives, des questions de fond ont été soulevées : **Les enjeux mêmes de la proposition**, c'est-à-dire sa problématique essentielle de réflexion, ont été évidemment largement repris : « Qu'est-ce qu'être formateur ? », « Qui est formateur, qui ne l'est pas ? », « Faut-il reprendre la proposition, (déjà ancienne) de F. Gantheret sur la **distinction du titre et de la fonction** ? », « Est-ce qu'être formateur est la garantie suprême de notre Institution ou est-ce une mission qu'on nous accorde ? », « Formateur : titre ou fonction ? », « Il est stérilisant que ce soit un titre », « Le mot "titulaire" a quelque chose d'immobile ». Autant d'interrogations qui seront à développer, à laisser mûrir, voire à reprendre...

La question de la **temporalité** a été très présente dans de nombreuses interventions critiques par rapport à une implication des sociétaires dans les tâches de formation. « Le temps du sociétariat est un temps institutionnel nécessaire, comme celui de l'homologation ». « Le titulariat est ce qui est le plus difficile, ce qui exige le plus d'expérience ». « Quand on est titulaire, on a à rendre compte, rendre compte des contrôles que l'on mène ». À ce titre, « La demande de titulariat obéit à une temporalité ».

Cette nécessité d'un temps d'élaboration et d'un cheminement personnel est, semble-t-il, reconnue par tous. Néanmoins se pose le problème du vieillissement des membres. Le décalage d'âge par rapport à la génération précédente avait été souligné dans le texte : « Sommes-nous donc tellement névrosés ou tellement moins doués que nos collègues de la génération précédente qui, eux, devenaient titulaires autour de 45 ans ? La moyenne aujourd'hui avoisinerait plutôt les 55-60 ans, ce qui n'est pas idéal pour la vitalité d'une institution ».

Ce décalage a été brièvement repris dans la discussion de la matinée en termes « d'infantilisation ». Mais à travers ce soupçon « d'infantilisation », c'est la question de la responsabilité du fonctionnement institutionnel qui est à nouveau posée : « Face au discours qui voudrait que notre Association se centre sur l'analytique et l'individuel et n'intervienne pas, l'Institution n'a-t-elle pas à s'interroger afin de savoir si elle favorise ou entrave la dynamique individuelle ? »

La thématique de **la vie scientifique** et de la créativité qu'elle implique est venue s'articuler, (à nouveau sur un mode critique par rapport au texte d'introduction où la question n'avait pas vraiment été abordée) avec celle de la **tension entre l'analytique et le politique** :

« La créativité ne peut pas être décrétée, instituée », a-t-il été dit.

(Comment ne pas être d'accord ? Ce n'est évidemment pas le propos du Groupe.) Ou encore : « Ce sont des conceptions différentes de l'Institution qui s'affrontent » (Mais faut-il vraiment mettre d'un côté la créativité et l'analytique et de l'autre, l'institutionnel voire le bureaucratique ? Ou bien l'enjeu n'est-il pas de maintenir la tension entre les deux sans se crispier sur une opposition qui tendrait à attaquer tout questionnement sur l'institutionnel comme non analytique).

Un résumé de ces positionnements antagonistes, vite sources de malentendus a été ainsi formulé : « On dit facilement de ce type de questionnement : ce n'est pas analytique. Mais derrière cet anathème, n'y a-t-il pas la pensée implicite : ce n'est pas un analyste ? » « Nous sommes tous des analystes » a-t-il été rappelé.

L'importance de la vie scientifique a clairement été affirmée : « Il y a quelque chose que, tous, sociétaires et titulaires, nous avons en commun, c'est la vie scientifique. C'est l'essentiel, c'est là que ça prend sens. C'est le corps et l'âme de l'Association. La vie scientifique n'est ni en veilleuse ni en léthargie à l'APF ». Le dynamisme du Conseil et des activités qu'il a impulsées, à commencer par cette réflexion sur l'Institutionnel lors de deux Journées des membres consécutives, ou encore sur l'enseignement et la psychanalyse d'enfant de même que la vitalité de la revue *l'Annuel* ou des ARCC en sont autant de témoignages, ont rappelé certains intervenants.

*(Les signataires du texte en étaient totalement d'accord et considérer cette réflexion critique sur l'Institution comme une attaque du Conseil en place était un mauvais procès. Leur propos n'était par ailleurs, en aucun cas, de porter un jugement sur l'activité scientifique de l'APF mais de **mettre en débat** le poids de la formation sur la dynamique associative ainsi que les répercussions sur la vitalité institutionnelle de ce qu'on a pu appeler « L'esprit de cursus » ou d'un certain manque de transversalité.*

Quelques nuances, cependant, ont été apportées : le problème d'un « gaspillage des énergies » par exemple ou encore celui d'un « clivage entre des travaux réalisés ailleurs - "analytiques quand même" a-t-il été précisé, et menés par des analystes de l'APF - et ce qui est reconnu à l'APF », c'est-à-dire exposé dans le cadre de ses activités scientifiques. Clivage repris par un autre intervenant : « Il y a ceux qui travaillent dans des champs autres que leur cabinet et dont on ne prend pas le risque d'exposer les travaux. Est-ce un interdit ? ».

« Est-ce qu'on cesse d'être analyste quand on est à l'université ? » a-t-il été demandé. Ou encore :

« Une journée ouverte tous les deux ans, c'est peu... Peut-être y a-t-il des énergies qui ne trouvent pas leur chemin ».

La place de la clinique dans nos débats scientifiques, enfin, question complexe qui mérite d'être débattue n'a pas pu faire l'objet d'une véritable discussion.

Après-midi

La discussion a été brièvement introduite par Jean-Michel Hirt qui a repris plusieurs points :

- La question du cumul des « pouvoirs » que le titulariat implique et les difficultés qui peuvent en résulter pour les sociétaires.
- La question de savoir si l'APF est un club qui constitue une fin en soi ou si c'est une association d'analystes au service de la psychanalyse à même de s'élever contre l'inertie institutionnelle et d'envisager des réformes.
- La question du lien, problématique dans notre association, entre penser et faire.
- La question du public des associations psychanalytiques dès lors que la formation des psychologues et des psychiatres se tarit en raison

du déclin de la psychanalyse à l'université et des réorientations théoriques et pratiques de la psychiatrie.

La question de l'âge des candidats a d'emblée été au cœur de la discussion : « Je suis choquée par ce qui nous arrive : on a de vieux enfants », « Est-ce que selon l'âge on va à telle ou telle société ? À 45, 50 ans, on va à l'APF ». « Il faut questionner l'accueil des arrivants ». « L'APF pour qui ? Pour quoi faire ? ». « Pourquoi notre société n'est-elle pas attractive pour les 20-40 ans ? ». « Notre sélection était excitante, elle est devenue redoutable ». « La multiplicité des groupes analytiques actuellement fait que l'APF est moins repérable. Les sociétés lacaniennes réunissent autour d'elles beaucoup de monde, beaucoup de candidats au contrôle, même s'il y a peu de membres car c'est difficile de le devenir. Comment prendre en considération ce sentiment que l'APF est inaccessible ? »

Derrière ce constat, vivement repris par de nombreux intervenants - même si certains semblent ne pas vraiment le partager et se méfier d'un « glissement du débat par lequel on passerait du comment séduire les sociétaires à comment séduire les jeunes » ou de ce qui rappellerait « la séduction à outrance de Lacan » - plusieurs thèmes de réflexion ont corrélativement émergé. Celui de l'attractivité de notre Association, bien sûr, celui des admissions à la formation et celui des **conséquences de l'abandon de la didactique**, thème déjà abordé lors de la précédente Journée des membres.

Le problème de l'âge tardif des candidats à la formation va en effet être rapidement mis en rapport avec la réforme de 1972 sur la suppression de la didactique : « ce qui a changé, c'est l'abandon de la didactique. On n'a pas suffisamment réfléchi à ses conséquences. » La didactisation des contrôles en serait un des effets et se trouve reliée dans la discussion au désir « de laver l'analyse avec Lacan » ou de contrôler l'incertitude quant à l'analyse personnelle de candidats venus d'ailleurs que des divans APF. « Il faut évaluer les conséquences de ce poids mis sur les contrôles par l'Institut de formation ».

Ceux parmi nous qui ont eu, jeunes analystes, l'expérience de la didactique témoignent de cette période : « On était privilégiés, on a perdu un paradis. On a pu profiter de l'APF sans être encore admis à

la formation. Pourquoi y avait-il de la place pour nous alors qu'il n'y a pas d'espace pour les jeunes aujourd'hui ? », « Être admis à la didactique, c'était être reconnu dans le désir d'être analyste. C'était un sacré engagement de part et d'autre ». « Quitte ensuite à le travailler... » ajoute un autre.

« Autrefois quand on était admis, on faisait partie de l'APF et ça équivalait à un statut professionnel. La professionnalisation est un mot à bannir à l'APF mais les jeunes qui nous demandent comment devenir analyste, c'est dans le sens d'une profession. C'est une question qui nous vient du socius ».

Un membre sociétaire, nouvellement élu, reprend ce questionnement : « Qu'est ce qui se passe entre la fin des études et l'entrée à l'APF ? » « Les étudiants qui sortent de la fac ne savent pas où aller, peut-être faudrait-il des groupes d'accueil ? ».

L'ouverture sur « l'espace contemporain » où se forment les jeunes praticiens dans le champ de la psychiatrie et les institutions de soin ou à l'Université est bien sûr une question préoccupante qui a imprégné les débats tout au long de la journée. (La nécessité de « rentrer dans le vif des problèmes actuels de la psychanalyse » ne serait-elle pas une urgence si nous ne voulons pas « vieillir entre nous », comme cela a été dit il y a déjà longtemps ?)

La question du changement, enfin.

Thème ouvert, dit un intervenant, « à partir de la question forte de ce matin : **penser et faire** ». Le changement à l'APF et de l'APF est ainsi mis en perspective : « Le Conseil de Laurence Kahn a demandé une réflexion. Est-ce qu'un prochain Conseil va se ressaisir de cette question pour engager une réforme ? » Une autre intervention en pose les jalons possibles : « Une réforme doit passer par une réflexion sur l'analyse didactique. Peut-on réformer sans ce préalable ? »

(La réflexion est en effet totalement indispensable, il faut penser pour pouvoir faire - ou ne pas faire - "Faut-il ne pas réformer ?" demandait l'un d'entre nous. Le débat bien sûr doit continuer...)

Pour conclure, citons de nombreuses interventions en forme de **remerciements** :

Remerciements au Conseil tout d'abord d'avoir permis que ce groupe ait lieu. Remerciements au Groupe d'avoir envoyé un texte au préalable et surtout lancé un débat en en assumant « **l'effet de provocation** ». C'était bien le but de ce travail collectif et de cette Journée que d'aborder des questions de fond en se servant de "l'appât" d'une proposition concrète, d'imaginer concrètement des changements possibles, sinon souhaitables, en tous cas déroutants et « en décalage avec notre style de débat habituel ».

« Nous remercions ce Groupe », a-t-il été dit à plusieurs reprises. « Le débat, la discussion, c'est la vie de l'Institution qui en profite ». « Ce Groupe a été amené à aborder des questions qu'on pouvait considérer comme inabordables ». « C'est important qu'on puisse discuter de ces questions constitutives de la vie institutionnelle ». « Ce qui se propose est déjà inscrit dans l'air du temps ». « C'est la première fois que j'entends une envie de changement ». « C'est courageux d'avoir abordé toutes ces questions. » et surtout, peut-être : « Nous avons réussi à nous écouter ».

Pouvoir se dire, en effet, en écoutant un point de vue qui n'est pas le sien : « Il a raison, elle a raison... » (Pour reprendre une expression utilisée à deux reprises) au point de laisser le trouble déstabiliser notre positionnement initial c'est bien cela « s'écouter », accepter la contradiction, y compris au sein de sa propre pensée. C'est faire l'apprentissage personnel, au fil de nos échanges, d'une certaine « plasticité » et de la capacité de dialogue que l'on souhaite à notre Institution.

Réunion du Comité de l'enseignement avec les analystes en formation

Leopoldo Bleger

Après la Journée d'étude sur les *Politiques de l'enseignement* du 14 novembre 2009, le Comité de l'enseignement, qui s'était chargé de la programmation de la matinée, espérait entendre commentaires et impressions de la part des analystes en formation puisque non seulement cette journée leur était ouverte, mais trois de leurs collègues avaient participé à l'intense travail d'élaboration et de rédaction des textes.

Il m'a semblé nécessaire de commencer notre réunion en rappelant brièvement l'historique de cette rencontre et sa signification. Elle a été inaugurée sous la présidence d'Edmundo Gómez Mango, Roland Lazarovici étant alors Secrétaire du Comité de l'enseignement. Si, grâce à ces réunions, un certain nombre de décisions ont pu être prises (on peut en trouver le détail dans les précédents comptes rendus publiés depuis 2003 dans *Documents & Débats*), leur création fait elle-même partie d'un long mouvement au sein de l'APF pour faciliter l'intégration des analystes en formation à la vie institutionnelle. Ainsi en a-t-il été également de la création du groupe d'accueil il y a déjà une vingtaine d'années. C'est par de telles « petites » mesures, non spectaculaires et dont il est difficile de mesurer l'impact puisqu'elles se sont déroulées sans rupture apparente, que l'APF a changé somme toute de manière assez radicale le mode de participation de nos jeunes collègues aux activités de notre association : le témoignage des « anciens » est ici sans équivoque. Ce lent changement mériterait certainement une discussion plus approfondie dans mon compte rendu, ne serait-ce que parce que toute mesure institutionnelle de « facilitation » comporte toujours le risque d'émousser les *nécessaires* difficultés de la formation.

Le Comité de l'enseignement a été interrogé sur sa méthode de travail.

Lors de la préparation de la matinée de la Journée d'études (14 novembre), il nous avait semblé qu'au moins deux sources étaient essentielles et pour ainsi

dire « évidentes » : les bulletins de l'IPA publiés dans *l'International Journal of Psychoanalysis* depuis sa fondation en 1920, et par ailleurs *Documents & Débats*, mémoire de l'APF. Mais quant aux restes ? Et quels restes ! Puisque le débat sur l'enseignement et la formation en psychanalyse constitue une bibliothèque à part entière. Quelques ouvrages étaient là, en quelque sorte à portée de main : le rapport du 10^{ème} anniversaire de la création du premier Institut de formation, celui de Berlin - rapport publié en 1930 - et un Symposium sur le *Training* qui s'était tenu à Broadway (Angleterre) en 1980, tout juste 50 ans après. Enfin, héritage oblige, il nous fallait au minimum nous faire une idée de la manière dont Lacan avait traité la question. En somme, un double mouvement, l'un longitudinal ou historique, l'autre opérant des coupes pour avoir des images plus approfondies de certains moments. Cette manière de procéder, aucunement calculée, s'est avérée très fructueuse : c'est-à-dire à même de donner une image en relief, mais également de prendre la mesure du long débat toujours en cours à l'APF, et toujours aussi brûlant, ainsi que la manière dont notre Association s'y situe.

Laurence Kahn a alors informé que le Conseil avait décidé de publier dans *Documents & Débats* l'ensemble des textes préparatoires de la journée, ainsi que tous les textes lus le 14 novembre. Cette histoire de la formation dans le mouvement psychanalytique, de ses évolutions et de ses contradictions, a abouti au principe des trois modèles de Daniel Widlöcher. Dans le contexte de ces nouveaux standards, Laurence Kahn a souligné que l'APF, au plan international, demeurait néanmoins une bizarrerie. Laurence Kahn a ensuite rappelé que la journée du 14 novembre ne portait pas seulement sur la *Psychoanalytic Education*, c'est-à-dire sur la formation et l'enseignement pris dans leur ensemble - le terme anglais *Education* confondant les deux domaines - mais également sur la question de la psychanalyse des enfants. C'est un débat qui avait été ouvert par François Gantheret il y

a bien longtemps. Il était important de le rouvrir, cette question devant continuer à être pensée à l'intérieur de l'APF. Obtenir l'intégration d'une supervision de cure d'enfant dans le cursus de validation ou l'acceptation d'un mémoire qui porte sur une analyse d'enfant est un mauvais combat. Ce qui est en jeu est bien plutôt le maintien du pôle de l'analyse d'enfants au sein de l'APF. Certains, dont Jean-Claude Arfouilloux et Annie Anzieu, ont soutenu une position très active dans la reconnaissance de la spécificité de l'analyse d'enfant et de sa place à l'APF. La disparition de Jean-Claude Arfouilloux a certainement modifié le paysage, car il n'est pas certain que, en tant que Président de la SEPEA¹, il eût accepté purement et simplement la récente décision de cette société de se doter d'un véritable cursus de formation, avec une sélection, des séminaires de formation et des supervisions devant être approuvées. La création d'un pôle de travail au sein de l'APF – lequel ne devrait pas être nécessairement restreint aux analystes en formation et aux membres de notre association – nous permettrait de travailler de façon moins institutionnalisée, compte tenu de la petite taille de notre groupe.

Dans la discussion qui s'engage alors avec et entre les analystes en formation, Jocelyne Malosto demande, dans la suite de la Journée du 14 novembre, de poursuivre la réflexion sur la continuité/discontinuité entre cure d'enfants et cure d'adultes. Laurence Kahn indique que les ARCC vont dans cette direction et donnent une souplesse de fonctionnement permettant l'ouverture à l'extérieur de l'APF. De plus, les ARCC peuvent être couplés avec les pôles de travail en province qui se sont mis en place en particulier à Lyon et à Bordeaux. La structure de travail de ces ateliers de recherche est différente de celle des séminaires et elle n'a pas encore donné tout ce qu'on pouvait en attendre. Jocelyne Malosto fait alors état de l'hostilité rencontrée par ce type de travail, se référant notamment au « choc » du Samedi-débat où pour la première fois un ARCC présentait. Pour sa part, Laurence Kahn s'est plutôt félicitée du conflit ravivé, de la vivacité des débats qui sont le signe d'une santé retrouvée, voire d'un retour aux temps anciens où « *on sautait à la gorge du conférencier* ». Ce « choc », pour ma part, je le crois lié autant à la nouvelle modalité de travail que représentent les ARCC, qu'au mode de

présentation adopté ce jour-là : il aurait été préférable de faire comme Viviane Abel Prot a procédé pour le groupe de réflexion sur la psychanalyse des enfants, c'est-à-dire donner la parole à différentes personnes portées à soutenir des positions contradictoires. Ceci est possible lorsqu'il y a eu un travail en amont et que les différents membres du groupe ont longuement échangé antérieurement.

Jenny Chomienne Pontalis est revenue sur la place des contrôles de l'analyse d'enfants, d'autant que cet aspect de la clinique, le plus souvent présenté comme annexe, est parfois central dans la pratique quotidienne et dans l'économie de nombre d'entre nous. Elle ajoute que le plus important réside dans le mode de partage de notre clinique.

D'autres analystes en formation soulignent l'importance d'autres expériences faites par chaque analyste, comme par exemple le travail avec les patients psychotiques.

Laurence Kahn insiste alors sur deux points. Intégrer la psychanalyse d'enfant dans le cursus équivaldrait à déclarer une spécificité des analystes d'enfants, mais alors tout aussi bien des analystes de psychotiques et ainsi de suite. D'ailleurs, un premier pas dans ce sens a été fait sur un plan international avec l'invention d'un « logo » indiquant la spécialisation « analyste d'enfant ». Mais alors pourquoi pas un logo « analyste de psychotique », « analyste d'homosexuel »... aboutissant au découpage plus que dommageable et professionnalisé de la psychanalyse !

Par ailleurs, le Centre Anna Freud vient de se voir à nouveau refuser par le *Board* de l'IPA l'autorisation d'instaurer un cursus d'analyse d'enfant indépendant de tout cursus au sein d'une société analytique. Cela avait déjà été refusé à Anna Freud elle-même qui, tempérée par ses collègues, avait finalement admis les arguments de l'IPA : la dérive d'un tel dispositif de formation serait que quelqu'un puisse devenir analyste reconnu par l'IPA, en « shuntant » toute formation à l'analyse d'adulte. À l'heure actuelle, intégrer la psychanalyse d'enfant dans le cursus irait peu ou prou dans le même sens, c'est-à-dire admettre à bas bruit qu'un cursus puisse se dérouler hors l'expérience de l'analyse des adultes ; ce qui d'un point de vue théorique revient à assimiler sexualité infantile et sexualité enfantine et par conséquent aboutit à une impasse. Si la circulation autour de l'expérience d'analyste d'enfant n'est pas paralysée n'oublions pas

¹ SEPEA : Société Européenne pour la Psychanalyse de l'Enfant et de l'Adolescent.

que, ici comme ailleurs, c'est la dimension scientifique du travail qui fait bouger la pyramide institutionnelle. « Si la question de l'analyse d'enfant doit bouger, ça sera au plan scientifique » a ajouté Laurence Kahn.

Les analystes en formation ont continué à échanger sur cette question, en particulier autour de la difficulté de présenter un cas d'analyse d'enfant lors des mardis techniques (Carlotta Settel), la complication quand il s'agit d'adresser des enfants en privé (Jocelyne Malosto) ; enfin le caractère non validant des contrôles d'analyse d'enfants (Jenny Chomienne Pontalis).

Plusieurs réponses à cela, par exemple comme l'a fait remarquer Laurence Apfelbaum, on peut bien faire des contrôles non validants dans sa vie d'analystes ! Il est important qu'il y ait des groupes à l'APF où l'on puisse parler des cures d'enfants comme l'a pratiqué pendant très longtemps Annie Anzieu. Rien n'empêche d'ailleurs qu'un groupe d'analystes en formation demande à un analyste de l'APF d'organiser une supervision.

Je rappelle alors qu'il s'agit bien davantage d'une question de fond, ainsi que le montre si bien l'orientation de Melanie Klein. Le paradigme de la névrose d'adulte reste central dans la pensée freudienne, mais rien n'empêche d'interroger d'autres paradigmes, comme ce fut le cas lors des Entretiens de juin 2002 (*Documents & Débat* n°59 : proposition de Pierre Fédida d'interroger le paradigme de la psychose).

Petite anecdote illustrant ce point, que j'ai racontée lors de notre réunion : lorsque j'ai demandé un contrôle de cure d'enfant à Françoise Dolto, la première chose qu'elle m'a demandée au téléphone était si j'avais une pratique de psychanalyse avec des adultes. Autrement, elle n'aurait pas accepté !

Il ressort, après cette réunion, tout comme après l'après-midi du 14 novembre, à quel point il est important de continuer un travail autant de discussion que d'approfondissement de la question de la psychanalyse des enfants pour parvenir à en dégager de manière encore plus nette, les enjeux et toutes les questions d'ordre « pratique » ou « institutionnel » qui en découlent.

La discussion s'est ensuite orientée vers les « Soirées-débats avec un auteur ». En effet, cette année, il n'y a eu qu'une seule soirée proposée en dépit des lettres envoyées par le Comité de l'enseignement.

Pour les analystes en formation, si ces débats sont « formidables », le plus souvent passionnants, ils réunissent une faible audience, compte tenu du nombre de soirées prises dans la semaine. Par ailleurs, leur préparation demande un gros travail qui ne semble pas vraiment reconnu par la majorité des analystes en formation. Mais dans ce cas encore, précise l'un des participants, « on travaille avant tout pour soi ».

Plusieurs personnes suggèrent de les déplacer au matin des Samedis scientifiques (quatre dans l'année), ce qui faciliterait la présence des provinciaux. Mais est-ce vraiment là le problème ? N'est-ce pas plutôt celui de la moindre implication des analystes en formation au bénéfice des séminaires ? Laurence Kahn insiste pour que les Débats avec un auteur proviennent de l'initiative des analystes en formation et non du Comité de l'enseignement. Comme on le remarquait déjà l'année dernière, si la formule initiale à Paris a un peu périclité, c'est aussi parce que le modèle lui-même a essaimé. Il faut mettre en exergue la vivacité de ce qui se passe en province, initiatives maintenant relayées par les annonces sur le site. Il serait souhaitable que se recrée un noyau d'analystes en formation qui relance le principe même de ces rencontres.

Deux ou trois échos sur les soirées de « Lectures des textes de Freud » dont la première réunion venait d'avoir lieu : « passionnante ».

Si certains analystes en formation s'interrogent sur le groupe d'accueil, d'autres, et notamment deux « jeunes » analystes qui y participent actuellement, disent leur satisfaction, la richesse des échanges qu'ils y trouvent et la liberté des questions qui y sont posées.

La dernière question est venue de Rosine Sapoval : le cursus de formation a-t-il une fin ? Pourquoi n'y a-t-il pas à l'APF une scansion au moment de l'homologation qui marque la fin du cursus ? Pourquoi n'y a-t-il pas de reconnaissance institutionnelle ? Tout ceci étant, selon elle, source de « souffrance ». La réponse de Laurence Kahn se situe sur deux plans différents. Tout d'abord, ces questions sont toujours en débat à l'APF et un groupe de réflexion mis en place autour de Sylvie de Lattre y travaille ; d'ailleurs les trois dernières journées des membres leur ont été consacrées ainsi que les documents publiés dans *Documents & Débats*. Sur un autre plan, Laurence Kahn rappelle aussi que

le cursus discuté par l'association des membres ne peut pas être l'objet d'un débat entre le Conseil et les analystes en formation, à moins d'adopter une position parfaitement démagogique. C'est l'Association qui décide du cursus, qui en assume la charge et qui en répond, en particulier sur le plan juridique. Ce processus décisionnel ne concerne pas les analystes en formation et cette réunion ne peut donc être le lieu d'un tel débat.

Selon les conclusions présentées par le Secrétaire du Comité de formation, Patrick Merot, on s'est rendu compte qu'il y a eu une génération d'analystes en formation qui s'est retrouvée dans une sorte de goulot d'étranglement, mais que, depuis quelques temps, on assiste à un renouvellement de demande de sociétariat. Le temps le confirmera-t-il ?

Laurence Kahn rappelle enfin que, pour que les homologués apparaissent sur le site ouvert, il faudrait un changement de statuts. La question sans doute la plus épineuse concerne le fait de créer un équivalent de la classe des « affiliés SPP » ; autrement dit, les analystes en formation s'arrêteraient pour la plupart à l'homologation. On voit bien, là aussi, que les questions institutionnelles ne peuvent relever d'un simple « traitement » administratif.

Quant à la « souffrance » évoquée par Rosine Sapoval, Laurence Kahn se demande si la souffrance

personnelle n'existe pas toujours quels que soient les différents cursus : il n'y a pas de bonne solution. Plusieurs modalités de formation analytique sont possibles en France, l'APF correspondant à une certaine modalité qui a sa logique propre. Laurence Apfelbaum ajoute qu'elle ne voit pas pourquoi appeler « souffrance » ce qui procède du choix d'une certaine psychanalyse. D'autant que l'APF permet, bien plus que les autres institutions analytiques, la participation des analystes en formation aux activités scientifiques. Selon elle, « c'est en amont qu'on est seul ».

Un dernier point : à la lecture du volet concernant l'enseignement dans les rapports moraux de ces dernières années, on constate que l'interrogation des uns et des autres à propos de l'enseignement est une préoccupation constante, ce dont témoignent les modifications introduites au fil du temps. Or, c'est presque toujours sous le signe d'une certaine inquiétude que cette interrogation est menée, inquiétude dont on se demande si elle n'est pas le signe négatif de quelque chose d'autre, la fragilité de la tâche et l'équilibre des forces en tension. Cette préoccupation est peut-être, et paradoxalement, l'indice d'une qualité positive, celle de maintenir ouverte l'interrogation sur la transmission de la psychanalyse, écartant par là l'attrait d'une forme achevée ou définitive.

Compte-rendu de la rencontre APF/APM 2009

Daniel Widlöcher & Hélène Trivouss Widlöcher

Comme convenu le groupe de travail APF/APM s'est réuni à nouveau le 20 juin 2009 à Paris. Il s'est tenu à l'hôpital de la Salpêtrière dans les nouveaux locaux du service de psychiatrie. Le terme de nouveau est d'ailleurs un peu paradoxal car ces locaux se trouvent maintenant dans la plus ancienne partie de l'hôpital dite Pavillon de La Force qui est le dernier bâtiment à avoir recueilli les malheureuses femmes en dérive dans la ville de Paris au cours des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

La rencontre a été d'emblée chaleureuse malgré la dimension un peu carcérale du cadre et nous avons pu ainsi reprendre nos débats préoccupés d'approfondir la question de l'interprétation. Cette question avait été en effet laissée en suspens à Madrid l'année précédente. Elle semblait devoir être reprise compte tenu du rôle de l'interprétation répétitive dans le travail d'élaboration. En outre, confrontant nos présentations cliniques nous avons bien senti quelques différences concernant l'usage de la communication de l'interprétation d'une de nos sociétés à l'autre. La présentation du matin fut assurée par Milagros Cid Sanz sous le titre : « Moitié dans ses pantoufles moitié à côté » qui donna matière à un très vif débat sur précisément l'usage ou le non usage du travail interprétatif au cours du traitement. L'après-midi Adriana Helft présentait sa propre communication à propos d'un cas pour lequel se discutait l'opportunité de certaines interventions. Lors de la discussion générale fut évoqué le débat autour de la place accordée à l'interprétation et plus largement les problèmes de contre-transfert et de formation.

Daniel Widlöcher assura la conclusion de la journée en relançant un thème implicitement très présent au cours des discussions qui portait sur les processus de construction et de déconstruction, thème retenu pour l'année suivante.

La réunion ultérieure s'est tenue le 10 avril 2010 à Madrid dans les très sympathiques et confortables locaux de l'Association psychanalytique de Madrid que nous avons déjà découverts lors de leur inauguration en 2008.

Le thème retenu était donc *Construction et déconstruction*.

Le matin Hélène Trivouss Widlöcher fit une présentation autour de l'article de Freud de 1938, montrant la place très particulière qu'occupait le travail de construction dans la pratique clinique exposée par Freud.

Dominique Suchet présenta un cas clinique s'interrogeant tout au long de son travail sur ce qui pouvait relever dans un tel exercice d'une référence à la « pure » clinique par rapport aux inévitables constructions théoriques. Le cas lui-même illustre de manière assez remarquable comment un travail d'élaboration gardé secret par le patient permettait à terme la reprise d'éléments sémantiques utilisés par l'analyste précédemment.

L'après-midi Milagros Oregui présenta un cas qui rendait compte d'un processus continu d'élaboration à partir précisément d'un travail initial de construction, illustration ici du texte même de Freud. Les débats de la fin de la matinée et de l'après midi furent comme à l'accoutumée très vivants, en particulier à propos du terme de *construction nomade* lancé le matin par Hélène Trivouss Widlöcher.

Daniel Widlöcher dans ses conclusions eut quelques difficultés à rassembler les divers thèmes qui avaient alimenté les débats : l'interprétation sauvage, l'usage du mot dans sa fonction illocutoire comparé à sa fonction de signifiant et l'effet de saisissement nécessaire attendu de l'interprétation, etc.... Finalement le groupe a souhaité pour la prochaine rencontre revenir sur la question du changement dans la cure. Manuela Utrilla et Daniel Widlöcher

acceptèrent de faire les présentations cliniques en rapport avec le thème retenu : *Travail d'élaboration dans la cure et co-pensée*.

Ajoutons que tout au long de ces deux rencontres, les participants furent unanimes à se féliciter de la qualité

et de la chaleur amicale des échanges, comme si la réunion précédente s'était tenue la veille. Fait très important, chacun trouve dans ces réunions une manière de parler de clinique qu'il n'est pas toujours possible de rencontrer dans son milieu habituel...

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Felipe VOTADORO

Vice-Présidents Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER – Nicole OURY

Secrétaire général Sylvie de LATTRE

Secrétaire scientifique Jean-Michel HIRT

Trésorier Pascale MICHON RAFFAITIN

Président sortant Laurence KAHN

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Jean-Michel HIRT

Lucile DURRMEYER

Anne-Marie DUFFAURT, Annie ROUX

Odile BOMBARDE, Marc DELORME

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL

Placé sous la responsabilité d'André BEETSCHEN, il est composé de Odile BOMBARDE, Dominique BLIN, Caroline GIROS ISRAËL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE, Jean-Michel LÉVY, Dominique SUCHET, Philippe VALON

DOCUMENTS ET DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est actuellement confiée à Nicole OURY, Claude ARLÈS, Solange CARTON

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, Claude BARAZER

André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON

Dominique CLERC, Roger DOREY, Lucile DURRMEYER,

Bernard FAVAREL-GARRIGUES, François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel

GRIBINSKI, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN,

Sylvie de LATTRE, Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM

Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Marie MOSCOVICI

Raoul MOURY, Henri NORMAND, Jean-Claude ROLLAND

Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET

Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire André BETSCHEN

Jacques ANDRÉ, André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Dominique CLERC,

Michel GRIBINSKI, Laurence KAHN, Danielle MARGUERITAT, Dominique SUCHET,

Jean-Yves TAMET

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Florence MÉLÈSE

Membres ex officio Felipe VOTADORO, Jean-Michel HIRT

Membre représentant du Collège des titulaires Claude BARAZER

Christophe DEJOURS, Monique SELZ

Patricia ATTIGUI, Adèle DRIBEN, Bernard de LA GORCE

MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne 75341 Paris cedex07	01 45 48 37 54
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	37, rue Volta 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie 75012 paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	16, rue Vavin - 75006 Paris	01 43 26 58 39
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	14, rue Pirandello 75013 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol 75013 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey -54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Dominique BLIN	2, square du Croisic 75015 Paris	01 43 35 46 03
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBURG	16, rue de Fleurus 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Adriana HELFT	50, boulevard Saint-Germain 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique de KERMADEC	87, av Raymond Poincarré 75116 Paris	01 47 04 23 32
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames 75017 Paris	01 42 63 09 43
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Sully 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	146, rue de Picpus - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH Londres -UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87

Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg 75010 Paris	01 42 49 71 42

M E M B R E S H O N O R A I R E S

Mme Nicole BERRY- M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER

Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DAR COURT - Dr Colette DESTOMBES

Dr Bernard DUCASSE - Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Judith DUPONT

Dr Bernard JOLIVET - Mme Monique LAWDAY

Dr Elisabeth LEJEUNE - Dr Robert PUJOL

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE

24, place Dauphine, 75001 Paris

tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46

e-mail : lapf@wanadoo.fr

site internet : <http://associationpsychanalytiquedefrance.org>